

Bouchot Alicia

Master 2 Atelier-TEMA

ELTE Université de Budapest

Master 2 Comparative history

FFUK Université de Prague

Master 2 TES-TEMA

EHESS Paris

ERASMUS MUNDUS

alicia.bouchot@gmail.com

Mémoire de Master 2

Le quartier est-il un lieu de "mixité" ?

Le cas du quartier Arnaud-Bernard de Toulouse durant les années 1990.

**Sous la direction d'Eszter GYÖRGY à l'université de Budapest (ELTE), Lud'a Klusakova à l'université
de Charles de Prague**

et de Nancy L. Green à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris.

Années universitaires 2014-2016

Résumé

L'objet de l'analyse est de questionner ce que signifie la « mixité » et ce qu'elle désigne à l'échelle d'un quartier aujourd'hui en France. La recherche se focalise sur le quartier Arnaud-Bernard du centre ville de Toulouse à partir des années 1990. La particularité de ce quartier repose sur trois choses essentielles : les vagues migratoires successives qu'il a vu arriver en son sein, les différents noms qui lui ont été attribués et la création d'un évènement, le repas-de-quartier comme créateur de lien social à l'échelle du quartier. Dès lors, nous avons observé les dynamiques mises en place par l'association principale du quartier, le Carrefour-Culturel, dans la construction d'un lieu de « mixité » et notamment grâce à ce que l'on a appelé une « expression urbaine de mixité », le repas-de-quartier. L'analyse d'entretiens réalisés à l'été 2015 et des sources du milieu associatif a été analysé en plus d'un examen approfondi de la littérature secondaire a permis de mettre en avant la complexité de la notion de « mixité ».

Summary

The aim of the analysis is to question the meaning of the idea of “mixed neighborhood” today in France. The research focuses on Arnaud-Bernard, city center district of Toulouse, during the beginning of the 1990's. Three aspects are significant: different waves of immigration, different names, and a singular event, the “district's dish” (*repas-de-quartier*) as social link's creator. The mechanism of the Carrefour-Culturel, main association in the neighborhood in order to build a “mixed neighborhood”, has been studied in this thesis. Interviews and sources from the association have been analyzed. Moreover the literature has been examined in order to underline the complexity of the idea of “mixed neighborhood”.

Remerciements

Comme il est de coutume de remercier après la mise par écrit... Je n'y déroge pas ! Je m'attarde donc sur cette page pour témoigner, confesser ou plutôt crier ma reconnaissance à ces personnes si loin – si proches.

Merci à elles ! Amies de toujours. Chloé surtout mais aussi Théa et Alizée pour avoir su me reconforter ou me faire oublier.

Merci à eux ! Amis découverts sur les chemins de ce périple TEMA, véritable lieu de mixité, de vivre ensemble et de cohésion. Catalina et Martina avant tout, pour avoir été là, toujours. Aussi à Sami, Lenka Liberska et Ali, colocataires de quelques mois qui ont semblé une vie. Et merci à Tamta.

Merci à Chris, par obligation.

Merci à lui.

Merci à cet autre, pour la Théo-rie.

Merci à Manon Laurent pour avoir consacré un peu de son temps entre le Québec et la Chine à la lecture et la correction de mon mémoire.

Merci à tous les interlocuteurs croisés, et rencontrés à Toulouse pour avoir donné de leur temps, de leur savoir et de leur sympathie pour mener à bien ce mémoire, et à l'association du Carrefour-Culturel pour m'avoir ouvert leur porte.

Merci à mes tutrices, Lud'a Klusakova, et Nancy L. Green pour m'avoir appris et, un grand merci à Eszter György pour avoir su lire, conseiller, et écouter mes envies et mes doutes.

Merci à Olivier Loubes et Laure Teulières, professeurs et amis de Toulouse sans qui je ne serai pas là.

Et surtout merci à ma famille, Ludivine, Nelly et Arnalt pour me donner autant qu'ils le font.

Introduction	7
Partie 1 Théorie, méthode et sources	13
1.1 CADRE CONCEPTUEL	13
1.1.1 Quartier.....	13
1.1.2 Quartier ethnique	15
1.2.3 Ethnicité	19
1.1.4 Mixité	22
1.2 ETAT DE L'ART : AU CARREFOUR DE PLUSIEURS DISCIPLINES ?.....	25
1.2.1 Replacer Arnaud-Bernard dans l'étude du phénomène migratoire.....	25
1.2.2 Penser Arnaud-Bernard en études urbaines	27
1.2.3 Etat des lieux des analyses à Toulouse et en Midi-Pyrénées	29
1.3 METHODE D'ANALYSE ET CRITIQUE DES SOURCES.....	31
1.3.1 La question de la délimitation chronologique et la pratique transdisciplinaire : une histoire du temps présent ?.....	31
1.3.2 La question de la mesure de la « mixité ».....	33
1.3.3 Les sources primaires : démarche de l'entretien, réflexions autour du témoignage et analyse de documents.....	35
Partie 2 Repères spatiaux et historiques du quartier Arnaud-Bernard grâce à la littérature secondaire et aux entretiens	39
2.1 LE CADRE SPATIAL : LA QUESTION DE LA DELIMITATION DU QUARTIER	39
2.2 LE CADRE HISTORIQUE : LA QUESTION DE LA MARGINALITE	52
2.2.1 Origine et histoire : entre centralité et marginalité (XIe-XIXe siècle)	53
2.2.2 Arnaud-Bernard du début du XXe : de l'économie prospère à l'insalubrité.....	54
2.2.3 La deuxième moitié du XXe : entre marginalité et rénovation	55

2.2.4 Les conséquences de la marginalité et l'émergence d'une polémique depuis les années 2000 : Arnaud-Bernard au centre des enjeux économiques et politiques de Toulouse.....	58
2.3 LA MARGINALITE EN QUESTION	60
3.1.1 Histoire sociale : un quartier à vocation d'accueil	60
3.1.2 2 La représentation du quartier « arabe » dès 1979.....	63
Partie 3 Arnaud-Bernard durant les années 1990 : la « mixité » désirable ?	68
3.1 LE CARREFOUR-CULTURE ET ARNAUD-BERNARD : QUARTIER, ACTEURS ET IDEOLOGIE.....	70
3.1.1 Des individus engagés	70
3.1.2 Arnaud-Bernard, lieu de tous les possibles	74
3.2 LA MIXITE DESIREE : L'INVENTION D'UN MYTHE ?.....	78
3.3 REINVENTER LE TEMPS ET L'ESPACE DU « VIVRE ENSEMBLE » : LE REPAS-DE-QUARTIER, EXPRESSION URBAINE DE MIXITE ?	86
3.3.1 Le repas-de-quartier : interstice spatio-temporel du « vivre-ensemble ».....	88
3.3.2 Le repas-de-quartier : expérience de l'altérité.....	91
Conclusion : retourner à la théorie ?	100
Exemple d'un entretien	104
Sources primaires.....	113
Bibliographie	114

Introduction

« **Toulouse est sarrazine**

Toulouse est Sahara

Arnaud Bernard lui gratine

Un avenir à l'harissa.

Toulouse est sarrazine

Toulouse est tout à la fois

Naut Bernat y concubine

Avec toutes les diasporas. »¹

Les deux couplets de la chanson *Toulouse est sarrazine*, issue de l'album *Ma ville est le plus beau park* nous plongent directement dans l'atmosphère du quartier Arnaud-Bernard des années 1990. Ces quelques vers témoignent d'une part, d'une construction ethnique du quartier Arnaud-Bernard dont l'empreinte maghrébine est forte (avec l'utilisation de champ lexical renvoyant à la culture nord-africaine), autant dans l'espace que dans les mentalités ; et d'autre part, de la volonté du groupe de musique et militant de construire Arnaud-Bernard comme un quartier mixte, multiethnique qui « concubine avec toutes les diasporas ».

La question du « regard croisé »² est déterminante pour l'étude d'Arnaud Bernard en tant que quartier construit comme « ethnique » mais également construit comme ce que l'on appelle « lieu de mixité ». Ces paroles jouent entre les échelles du quartier et de la ville pour décrire Toulouse comme une cité méditerranéenne, tournée vers le Maghreb. Cette chanson est écrite et chantée en 1995 par le groupe de musique Fabulous Trobadors créée en 1987, fortement attaché au quartier et dont l'un des deux chanteurs, Claude Sicre, est lui-même membre co-fondateur de l'association du Comité de Quartier d'Arnaud Bernard en 1976 qui se dédoublera d'une antenne culturelle en 1991 : le Carrefour Culturel d'Arnaud-Bernard. De ce milieu associatif et culturel, cristallisé autour de la personne de Claude Sicre est né « cette âme du quartier » comme nous le rappelle K., gérante d'un restaurant algérien, française dont le père est algérien et la mère franco-allemande, lors d'un entretien réalisé durant l'été 2015 et dont la mémoire est chargée de souvenirs du quartier des années 1990, comme l'âge d'or

¹ <http://www.megalyrics.net/the-fabulous-trobadors/toulouse-est-sarrazine#arnaud-bernard-lui-gratine>

² HUMAIN-LAMOURE, « Le quartier comme objet géographique », in AUTHIER Jean-Yves, BACQUE Marie-Hélène, GUERIN-PACE France (dir.) *Le quartier, Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, Paris, 2006. p 47.

d'Arnaud-Bernard. Le discours proposé par ce groupe de musique et porté par les paroles de la chanson n'est pas sans rappeler les différents noms donnés au quartier. « Quartier arabe », « quartier populaire », « Ali Bernard », « Arnaud-Ben », « Naut Bernat », ou de son vrai nom « Arnaud Bernard », inclus plus largement dans le « quartier Saint-Sernin », ce quartier, tout en présentant une homogénéité, ne fait pas l'unanimité dans sa nomination. Les noms donnés au quartier peuvent-ils nous éclairer sur cette même notion ? Quel espace est nommé ? Qui nomme ? Que disent les noms de la représentation du quartier de l'intérieur et de l'extérieur ? Selon quels critères ? Pourquoi ? Autant de questions auxquelles nous répondrons tout au long du mémoire. Car nommer c'est aussi posséder, revendiquer ou dénoncer. Dénommer, c'est donner du sens à ce qui n'en a pas, c'est donner une identité. Ici c'est inventer un lieu ou plutôt le réinventer. Comment s'inventent ces noms ?³ Evoquent-ils une volonté de séparation ? Ou au contraire montrent-ils qu'un même espace peut avoir plusieurs noms ? Serait-il un espace unificateur de plusieurs groupes, et de plusieurs identités ? Selon Vincent Veschambre « il n'y a pas d'appropriation sans marquage de l'espace, le marquage de l'espace accompagne toutes les formes d'appropriation, des plus symboliques aux plus matérielles et violentes »⁴. Autrement dit, le nom est un marquage. Dénommer l'espace revient à marquer simplement une appropriation ou symboliquement une revendication. Cette revendication de la coexistence ethnique et identitaire multiple nous la retrouverons donc à Arnaud Bernard revendiquée par l'activité et le militantisme d'une partie des habitants polarisés autour d'un groupe de musique et du milieu associatif. Pourquoi ressentent-ils le besoin de mettre en avant ce lieu de convergence ethnique et culturel ? Pourquoi chante-t-il le caractère mixte du quartier ? Comment analyser le discours de cette association dans ce contexte de brassage de population dans la ville mais aussi de stigmatisation des populations ? De même, comme le remarque Beate Colet et Claudine Philippe, « souligner le caractère mixte d'une réalité, est-ce la même chose que parler de sa « mixité » ? »⁵

Ce mémoire de master vise à questionner la construction du quartier comme « lieu de mixité ». Pour répondre à cette problématique théorique nous avons choisi l'objet d'étude du quartier Arnaud-Bernard de Toulouse. Il correspond parfaitement au concept de quartier comme espace vécu auquel nous pensions. De plus, il n'est pas un quartier que l'on peut qualifier de mixte en raison d'une politique volontariste mais du fait de transformations

³ TOPALOV Christian, *Les divisions de la ville*, Paris, 2002.

⁴ VESCHAMBRE Vincent, « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *ESO : travaux et documents de l'UMR 6590*, n°21, mars 2004, p. 73.

⁵ COLLET Beate et PHILIPPE Claudine: *Mixités, Variations autour d'une notion transversale*, L'Harmattan, Paris, 2008. p. 9.

démographiques et économiques structurelles. En 1969, s'implante entre les murs de ce quartier de la Ville Rose le premier commerce juif marocain. Il indique selon Slimane Touhami, le début de la « maghrébinisation » du quartier qui a lieu dans la décennie suivante.⁶ Cette population est majoritairement issue des pays du Maghreb. Harkis, Marocains, Algériens, qu'ils soient juifs ou non, ces hommes seuls sont réfugiés ou immigrés de la période de décolonisation. Ils succèdent à trois autres vagues migratoires venues des pays d'Europe du Sud, Italiens au 19^e siècle, Portugais, et Espagnols lors de la *Retirada* en 1939. Cependant, à ces identités nationales insérées à Toulouse s'ajoute l'identité locale occitane, dont le patois aux allures hispanophones se mêle à une culture et un territoire régional autrefois polarisés par le Comté de Toulouse. L'identité occitane n'apporte pas d'éléments en plus à notre étude, elle requiert la pertinence d'encrer Toulouse dans un cadre identitaire régionale dès l'époque médiévale. Ainsi, le quartier ethnique est « inter-ethnique » selon Nancy L. Green⁷ mais il est aussi une construction sociale par le regard des autres et par la dénomination. On retrouve plusieurs ethnicités et vagues migratoires différentes dans le quartier Arnaud-Bernard, mais le quartier peut-il être le lieu de ces différentes appropriations ? Le quartier peut-il être un lieu de « mixité » si l'on affirme que chaque groupe s'approprie le territoire pour recréer son identité et réactiver son ethnicité ? Comment peut-on penser la cohésion sociale d'un lieu dévalorisé et ethniquement stigmatisé ? A l'inverse, la revalorisation du lieu peut-elle passer pas la mise en avant d'un quartier de cohésion sociale qui irait au-delà de la simple coexistence multiethnique ?

C'est dans les années 1990 que les habitants soucieux d'endiguer le déclin économique du quartier, de palier à la mauvaise réputation du quartier et de prôner un lieu de vie convivial commencent à construire son identité comme fondamentalement culturelle et mixte.⁸ L'association principale portée par des idéologies civiques et politiques est l'élément essentiel à étudier pour revenir sur le concept de « mixité » que l'on laisse ouvert dans cette étude. Ce collectif a produit des sources faciles d'accès et est un moyen classique pour aborder les questions sociales dans un espace urbain. La période étudiée, donc, est essentiellement celle des années 1990 car elle fournit une base archivistique intéressante, et offre un cadre d'analyse propre aux dynamiques du quartier. Nous avons envisagé une

⁶ TOUHAMI Slimane, « Arnaud-Bernard, ou quand l'Autre fait la ville », *Les Cahiers de Framespa*, 2007.

⁷ GREEN L. Nancy, « Le ghetto revisité : les quartiers juifs américains et leur au-delà », in BORDES-BENAYOUN Chantal (éd.), *Les juifs et la ville*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2000. p. 296.

⁸ Dynamique semblable portée par le résumé de BERENI Laure, « La diversité en discours et en pratiques », publié dans la *viedesidées.fr* le 22 janvier 2016 sur le travail de BERREY Ellen, *The Enigma of Diversity : The Language of race and the limits of Racial Justice*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2016.

analyse de discours sans oublier d'essayer de déceler les pratiques pour répondre à notre question. Notre analyse de cas porte sur les sources produites par l'association (bulletins, comptes-rendus, photos) mais aussi par le complément apporté par la presse et le discours académique avec la production d'études sur le quartier. Enfin, l'entretien est un aspect essentiel pour observer par le bas la perception des habitants sur les questions qui nous intéressent.

Enfin, le quartier Arnaud-Bernard s'installe dans la dynamique des vieux quartiers centraux en processus de *gentrification* ce à quoi la « mixité sociale » est intimement liée. Légitimant le processus d'embourgeoisement des quartiers populaires ou encore provenant d'une politique urbaine voulue par les décideurs, les centres villes s'embourgeoisent sous-couvert de la « mixité sociale ». Elle est mise en avant comme un élément l'essentiel pour réduire les inégalités, les discriminations territoriales et promouvoir l'intégration sociale.⁹ Au contraire, la *gentrification* entraîne des expropriations ou expulsions de plus en plus difficiles à vivre pour les plus démunis. La spéculation immobilière et le rachat des vieux immeubles par des entreprises ou les municipalités contribuent à ségréger les centres villes de plus en plus riche au détriment de la périphérie, de plus en plus pauvre et stigmatisée. Plus largement, la *gentrification* est également intimement liée au processus de patrimonialisation du paysage urbain avec la mise en avant d'une authenticité construite ou instrumentalisée au détriment de minorités ethniques et sociales. Ce mémoire souhaite déjà éclairer la mise en avant d'une image multiculturelle par l'association, autour de l'histoire sociale et ethnique du quartier comme contre-pouvoir au processus de *gentrification* qui peut être un sujet possible pour un travail futur.

En somme, cette orientation analytique provient d'un travail théorique élaboré dans le mémoire du master 1 qui avait conduit à une proposition d'articulation méthodologique entre deux concepts pour éclairer non seulement l'objet d'étude mais aussi les concepts eux-mêmes. Autrement dit, nous avons souhaité tenir ensemble les notions d'« ethnicité » et de « mixité » appliquées au quartier populaire afin de comprendre la complexité du quartier dit « ethnique » impliquant *a priori* un entre soi communautaire pourtant hétérogène d'un côté, et de l'idée reçue *a priori* du quartier comme lieu favorisant la « mixité sociale » de l'autre, autrement dit, un lieu de « mixité ». Articuler les deux notions relevait non seulement d'une

⁹ SIMON Patrick, "Gentrification of Old Neighborhoods and Social integration in Europe", in Kazepov Yuri (dir.), *Cities of Europe. Changing Contexts, Local Arrangements, and the Challenge to Urban Cohesion*, Oxford, Blackwell, 2005.

proposition méthodologique mais aussi d'une volonté de clarification de ces concepts notamment dans le climat actuel français. En France, la question de la mixité sociale est une problématique très sensible. La crise du « problème » des banlieues, toujours plus stigmatisées, sous-tend la question du communautarisme. De même, la question de la mixité sociale à l'école illustre et questionne la mixité dans les quartiers.¹⁰ Ce mémoire souhaite donner un cadre historique et théorique à cette notion largement utilisée depuis les années 2000 en l'appliquant à une autre période, tout en questionnant les limites du terme. De même on souhaite ici prendre le contre-pied des études sur les « banlieues » pour se concentrer sur ce phénomène, non pas à la périphérie, mais au centre même de la ville métropolitaine. L'« ethnicité » est d'abord une notion des sciences sociales de plus en plus utilisée dans le discours public et qui tend à légitimer la peur du communautarisme. A l'inverse, venu du champ politique, le concept de « mixité » est dès les années 2000 repris par les chercheurs en sciences sociales. L'articulation est alors autant scientifique que politique et est intéressante car elle permet de comprendre le lien singulier entre ces deux notions dont la frontière est difficile à cerner. Face aux sources et au moyen dont nous disposons, nous avons abandonné l'articulation méthodologique entre « ethnicité » et « mixité » pour se concentrer uniquement sur le questionnement autour de la construction du quartier comme « lieu de mixité ».

La démarche n'est pas guidée par le souci de rétablir une « vérité historique » en ce qui concerne les enjeux de « mixité » et d'« ethnicité » aujourd'hui dans l'hexagone et surtout dans l'espace public, mais par la conviction que saisir la complexité des expressions urbaines que l'on pourrait dire de « mixité » cristallisées ici dans le discours et les pratiques de l'association, peut enrichir la compréhension de ce qu'est la « mixité sociale » aujourd'hui en France et remettre en question l'idée reçue que le quartier peut être un « lieu de mixité », facteur de cohésion sociale et culturelle.

La première partie est axée autour d'une forte base théorique : état de l'art, mise en avant des outils conceptuels et explicitation de la méthodologie ainsi que des sources afin de justifier les choix établis durant ces deux ans. La deuxième partie consiste à s'ancrer plus dans le réel avec une description analytique du cadre spatial et temporel nécessaire à la compréhension de l'objet que nous étudions. Si les deux premières parties sont essentiellement fournies grâce à la littérature secondaire et les entretiens, la troisième partie se consacre à l'étude de cas, celui de l'association Carrefour-Culturel et du repas de quartier. Les sources primaires seront analysées afin de questionner la construction du quartier comme

¹⁰<http://www.midilibre.fr/2015/05/08/montpellier-petit-bard-des-parents-disent-non-au-ghetto-oui-a-la-mixite,1158950.php>

« lieu de mixité » par l'association. Enfin la conclusion sera essentielle car elle permettra de faire un point théorique sur les concepts utilisés et étudiés que nous laissons ouverts dans ce mémoire.

Partie 1 Cadre théorique et méthodologique du sujet de recherche

1.1 Cadre conceptuel

1.1.1 Quartier

La notion de quartier en sciences sociales est un « objet transdisciplinaire »¹¹. Objet d'étude ? Support d'analyse ? A la fois pertinent et critiquable, il est un objet géographique et social paradoxal. Clos ou restreint, il fait aussi partie d'un tout. Il est un composant urbain autant survalorisé qu'oublié. Sans retracer point par point l'épistémologie de la notion établie par Guy Di Méo¹², nous nous accorderons sur le fait que le quartier est un espace difficile à définir. Dans les années 1970-1980, l'éclatement de la société traditionnelle, l'accroissement des flux et l'extension des villes remettent en cause l'étude du quartier comme lieu de proximité et de sociabilité.¹³ Paradoxalement, c'est durant cette période que les chercheurs trouvent un regain d'intérêt pour son étude. Ni posé *a priori*, ni objectivé, ni fonctionnaliste, le quartier devient le lieu où se retrouve à la fois « une coproduction de l'espace et de la société » et un « résultat de l'interaction espace/société »¹⁴.

Inspiré par l'Ecole de Chicago, l'étude du quartier le projette comme une construction socio-spatiale et non plus seulement un « morceau d'espace ». Cette deuxième vision du « quartier » entraîne les géographes, les sociologues mais aussi les historiens à considérer l'aspect social du lieu. On s'intéresse à sa subjectivité. Depuis les années 1990, « quartier-village », « quartier vécu »¹⁵ sont les nouveaux paradigmes des géographes et sociologues. Fondé sur l'appropriation du territoire par la communauté, ce lieu est envisagé comme une « superstructure construite, produite et imaginée par l'individu et néanmoins intelligible pour la collectivité en tant que représentation imprégnée d'informations et d'apprentissages sociaux »¹⁶ où se créent et s'entretiennent des sociabilités, ainsi qu'un sentiment de sécurité lié à un fort attachement au lieu investi. Par ailleurs, la contemporanéité de la période étudiée permet l'utilisation du terme « quartier » et des paradigmes contemporains et non ceux de

¹¹ HUMAIN-LAMOURE, op. cit. p. 44.

¹² DI MEO Guy. « Epistémologie des approches géographiques et socio-anthropologiques du quartier urbain. » In: *Annales de Géographie*. 1994, t. 103, n°577. pp. 255-275.

¹³ HUMAIN-LAMOURE, op. cit. p. 44.

¹⁴ HUMAIN-LAMOURE, op. cit. p. 44.

¹⁵ Voir Armand Frémont et son concept de « région vécue ».

¹⁶ DI MEO, op. cit. p. 257.

« paroisse », ou « voisinage » qu'impliquait une étude historique de la période médiévale ou moderne.

Nous aborderons le quartier dans deux de ses acceptions : il est un espace vécu et représenté. Objet d'étude, le quartier nécessite une délimitation spatiale et mentale. Il n'est pas un objet acquis de fait, établi *a priori* car, comme l'urbain, le quartier est changeant. Il s'installe dans une dynamique pouvant toucher sa matérialité, sa politique, son tissu social. Objet d'étude, aussi le quartier se dénomme-t-il. La dénomination renferme alors une charge symbolique et des connotations qui colorent les usages des pouvoirs publiques, des habitants et usagers majoritaires ou minoritaires, visibles ou invisibles. Parce que le temps social et politique est changeant, il est pertinent de questionner si les représentations sont une constante ou pas. Il ne s'agit pas ici de travailler sur l'identité du quartier mais plutôt sur le ou les groupes culturels qui la porte. Car représenter l'objet ou plutôt se le représenter est une arme qui recourt à différents objectifs politiques dont le parallèle avec les réalités sociales est pertinent pour saisir toute la complexité de cet objet d'étude, support des identités individuelles et collectives. Objet d'étude, le quartier est aussi envisager dans la pratique d'une histoire locale ou de micro-histoire où les liens sociaux et les mécanismes de représentation peuvent être facilement observable. Voilà pourquoi le quartier a donné lieu à de nombreuses monographies¹⁷. Mais ici, le quartier est vu comme un laboratoire d'analyse permettant de répondre à nos questionnements théoriques. Si ce n'est pas seulement une monographie, la démarche de recherche autour du quartier doit dépasser son échelle. Les réalités sociales du quartier ne s'expliquent que dans l'articulation d'un tout.

L'analyse du quartier Arnaud-Bernard implique d'être conscient du jeu d'échelles nécessaire à la compréhension de la construction du lieu comme étant de « mixité ». Ce jeu d'échelles est à la fois temporel et spatial. Tout d'abord, il nous ramène à la conception braudélienne de la temporalité et « la « tripartition » entre le temps long « géographique » des relations de l'homme et du milieu, le temps social des sociétés et des économies et le temps court, individuel, de l'évènement »¹⁸. Ici, les différentes échelles de temps gravitent autour de l'histoire du quartier, comme objet de la recherche. Le temps long est celui de l'histoire de l'immigration mais également de la construction de la nation française et de la capacité de la société française à intégrer dans son paysage urbain les immigrés et autres

¹⁷ BURDY Jean-Paul, « La monographie de quartier en histoire urbaine : quelques éléments de bilan sur la une recherche stéphanoise », *Histoire, économie et société. Lectures de la ville (XVe-XXe siècle)*, volume 13, n°13, 1994, p. 441-448.

¹⁸ DELACROIX Christian, « Echelle », In DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick, OFFENSTADT Nicolas, *Historiographies, II Concepts et débats*, folio histoire, Gallimard, 2010, p. 726.

minorités marginales et notamment autour de questionnement comme « mixité », « pluralité », « diversité ». De même il met en avant l'importance des vieux quartiers centraux qui font l'objet de questionnements dans le processus de *gentrification* et de patrimonialisation des quartiers historiques à Toulouse, ville devenue métropolitaine et mondialisée dès les années 1990. Autrement dit, la capacité d'un vieux quartier central, soumis aux aléas de la mondialisation, et à des transformations urbaines, à intégrer et valoriser une population qui a contribué à sa production. Ensuite, le temps social et économique est celui du quartier comme espace vécu et planifié dans la ville de Toulouse. Il met en scène différents mouvements de son histoire et notamment ici sa vocation d'accueil des immigrés, son rôle de carrefour économique pour la ville de Toulouse mais également ses transformations matérielles. Enfin, le temps court, celui de l'évènement. Ici, il s'agit du « repas du quartier ». L'analyse critique du temps spontané, éphémère et discontinu des « repas de quartier » questionne la réappropriation de l'espace réduit de la rue par les acteurs mais aussi ses implications spatiales et temporelles qui peuvent nous renseigner sur l'idéologie ou l'idée politique derrière un tel évènement. Ainsi, nous avons ici un jeu entre un temps long national et politique qui est essentiellement un cadre de référence dans notre étude, un temps social et économique et un temps court de la convivialité. A ces temporalités se mêlent des échelles spatiales dessinées d'elles-mêmes : les échelles nationale et régionale sont des cadres de référence alors que notre étude porte sur la ville, le quartier et la rue. Les échelles ne sont pas hiérarchisées, au contraire, la variation d'échelles est ici une méthode de base « qui implique l'égale pertinence des connaissances produites à chaque niveau d'analyse »¹⁹. Nous voyons donc dans chacune des échelles une focale différente pour répondre à la question de la construction du quartier comme lieu de cohésion et que l'histoire urbaine appuie « comme c'est par l'intermédiaire de l'expérience urbaine que s'intègrent éventuellement les immigrants, l'histoire de ces milieux, encore plus que celle des espaces nationaux dans lesquels ils se sont établis, acquiert une importance accrue. »²⁰

1.1.2 Quartier ethnique

Chinatown ou *Little Italy* : l'appropriation du territoire et la représentation contribuent à désigner un quartier comme « ethnique ». L'appropriation territoriale est d'autant plus forte

¹⁹ DELACROIX Christian, op. cit. p. 728.

²⁰ DAGENAIS Michèle, « Introduction : redonner à la ville son autonomie comme objet de recherche », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, vol.32, n°1, 2003, p. 5.

pour une population immigrée car c'est une population déracinée qui doit reconstruire un lien à l'espace comme le rappelle France Guérin-Pace : « Le lien à la migration est intéressant en ce qu'il révèle un rapport spécifique au quartier des populations d'origine immigrée. [...] Le quartier semble ainsi affectivement investi par les personnes qui ont vécu une rupture migratoire et qui reconstruisent un ancrage local au sein du lieu d'accueil. »²¹

Le quartier « ethnique » est une expression spatiale de la présence d'une minorité ethnique généralement immigrée. Dans l'étude historique et historiographique du quartier ethnique, Nancy L. Green se préoccupe de deux éléments essentiels :

« Les « quartiers ethniques » se forment au carrefour des relations entre groupes et traduisent des migrations dans l'espace. A l'inverse, l'histoire des migrations se lit à travers la croissance et le déclin des lieux d'implantations. « Implantation » n'est pas un mot trop fort pour un concept –le « quartier ethnique »– qui résume à la fois concentration culturelle et installation voire intégration dans un nouveau pays »²².

Ainsi, le cycle de vie d'un « quartier ethnique » fait partie de l'histoire des migrations et des différentes vagues successives d'immigrés qu'il voit en son sein : pour Arnaud Bernard un retour approfondi sur l'histoire du quartier vue par les vagues successives aurait donné lieu à une analyse trop vaste dans le cadre du mémoire de master. L'auteur souligne également la spécificité du « quartier ethnique » : sa dimension spatiale. En choisissant le terme d'« implantation », l'auteur parle d'ancrage et d'enracinement dans la société d'accueil par des personnes déracinées de leur pays d'origine. Le terme « implantation » donne-t-il un caractère neutre à cet espace ? Le terme de « territoire » est-il alors trop fort pour parler de cette installation communautaire ? En reprenant, le sens donné au lieu de Michel de Certeau²³, le quartier Arnaud-Bernard devient cet espace pratiqué et investi par les individus qui y habitent et qui le fréquentent. Plus qu'une simple « implantation », qui fixe la population sur le lieu, il y a appropriation de l'espace qui implique, par extension, des activités économiques, culturelles et sociales. En 2006, le médiéviste Joseph Morsel déclare que « la communauté ne

²¹ GUERIN-PACE France, *op. cit.* p. 158.

²² GREEN L. Nancy, « Le quartier ethnique en formation et transformation », in POUILLON François *et al* (dir.), *Lucette Valensi à l'œuvre. Une histoire anthropologique de l'Islam méditerranéen*, Saint Denis, Editions Bouchene, 2002.

²³ CERTEAU DE Michel, « Les pratiques d'espace », *L'invention du quotidien, 1.Arts de faire*, Folio essais, Editions Gallimard, Paris, 1990.

préexiste pas à son appropriation territoriale, mais advient à travers celle-ci »²⁴, autrement dit, il donne un pouvoir particulier au rôle de l'espace dans la définition d'une communauté. En utilisant la deuxième partie de cette affirmation, nous pourrions regarder avec une autre perspective le quartier ethnique : ce n'est pas seulement une ethnicisation du territoire mais également une territorialisation de l'ethnicité où le poids de la territorialisation réaffirme l'ethnicité du groupe. Dans ce sens, Aude Mary reprend Emmanuel Ma Mung en affirmant que : « Le marquage se fait dans deux directions : il vise, d'une part, à signaler aux membres du groupe qu'il s'agit d'un espace commun et, d'autre part, à indiquer aux autres, à l'extérieur, que cet espace est celui d'un groupe spécifique. »²⁵

Or, un quartier peut-il être le lieu de ces différentes appropriations en même temps ? Comment le quartier peut-il être un lieu de mixité si l'on affirme que chaque groupe s'approprie le territoire pour recréer son identité et réactiver son ethnicité ? En reprenant les questions de départ, grâce aux noms donnés au quartier, Arnaud-Bernard peut-il être « Ali-Bernard », « quartier arabe », « Naut Bernat » à la fois ? Ce lieu, malgré ses différents noms, peut-il faire l'objet d'une appropriation homogène ?

La représentation que les habitants du quartier se font d'eux-mêmes définit le quartier de même que le regard extérieur construit cet espace comme « ethnique ». Nancy L. Green défend que « le terme « quartier ethnique » a remplacé celui de ghetto à cause d'une labilité plus grande, moins réifiée. »²⁶ Louis Wirth est le premier à avoir appliqué le concept du ghetto, celui de Venise, à Chicago. Le terme *ghetto*²⁷ désigne à la fois une concentration ethnique et de fait, le lieu clos de cette concentration. Agglomération ethnique voulue ou non, peut-on parler de « ségrégation » d'un seul groupe à la seule évocation du terme ? Nous nous attarderons pas sur le concept de ségrégation, bien qu'il mérite d'être évoqué dans la compréhension de la notion du « quartier ethnique » il est intéressant de noter que le « quartier ethnique », contrairement au *ghetto*, tend vers l'hétérogénéité. Or, le « quartier ethnique » est un lieu à la fois inventé et construit comme un territoire identitaire où le poids de la représentation et de l'acte de nommer²⁸ détermine un espace comme ethnique même si

²⁴ MORSEL Joseph, « Appropriation communautaire du territoire, ou appropriation territoriale de la communauté ? Observations en guise de conclusion » *Hypothèses*, 2006/1, p. 101.

²⁵ MARY Aude, *En territoire Tamoul à Paris*, Editions Autrement, Paris, 2008. p. 44.

²⁶ GREEN L. Nancy, « Le quartier ethnique en formation et transformation », in POUILLON François et al (dir.), *Lucette Valensi à l'œuvre. Une histoire anthropologique de l'Islam méditerranéen*, Editions Bouchene, Saint Denis, 2002. p. 184.

²⁷ WIRTH Louis, *Le Ghetto*, Chicago, Phoenix, 1928.

²⁸ GREEN L. Nancy, op. cit. p. 184.

les statistiques et la réalité ne vont pas dans ce sens. Autrement dit, Nancy L. Green montre que le concept est plus pertinent que celui de *ghetto* dans la mesure où sa composition n'est pas homogène et reflète donc une toute autre réalité. Cet élément est crucial dans l'appréhension de la notion et *a fortiori* dans la compréhension du quartier Arnaud Bernard et de la problématique qui nous intéresse. Nancy Green le développe d'autant plus dans un essai consacré à l'imaginaire du *ghetto* ou du quartier juif américain. Ici, la symbolique du *ghetto* peut se démultiplier à la cellule de la famille, de l'immeuble, de la rue. Or, « le ghetto est inter-ethnique »²⁹ car dans les œuvres littéraires que l'auteur prend pour sources, la diversité ou plutôt la mixité, de fait, est réelle. Le « quartier ethnique » est socialement construit de façon endogène et exogène dans les discours.

L'étude de l'invention de l'expression « Little Italy » utilisée à New-York à la fin du 19^e siècle permet à Donna Gabaccia de dire que « l'on avait recours aux mots « Petite Italie » pour désigner essentiellement les implantations en territoire urbain »³⁰ des immigrés italiens. La méthode entreprise par Donna Gabaccia est pertinente pour notre étude. L'auteur retrace la naissance et l'utilisation du terme « Little Italy » de façon chronologique afin de déterminer quelles complexités sociales se cachent derrière les mots. Cependant, l'auteur rappelle que cette appellation apparaît dans le cadre du tourisme ethnique urbain dans une société américaine sujette à la catégorisation raciale, ce qui différencie nettement le cas de *Mulberry Street* de celui d'Arnaud Bernard.

Par extension, la mémoire du quartier peut-elle être rendue visible pour chacune des populations y ayant laissé sa trace ? Le lieu fait parti de cette re-création de l'identité de l'immigré déraciné, dont l'histoire du groupe contribue également à donner une mémoire au lieu. En 1995, l'historienne Jeanne Brody propose de faire une histoire orale du Marais à Paris. L'objectif de l'ouvrage est de montrer le rôle symbolique que procure le lieu de vie dans la création de l'identité des individus et du quartier : « Rue des Rosiers, les murs parlent : les plaques des rues, les enseignes des magasins, l'écriture sur les vitrines, les inscriptions sur les pierres, tout contribue à rappeler le caractère ethnico-religieux de ce quartier. Dans cet espace, tout est signe. »³¹ Cette dernière affirmation vise à donner une visibilité à l'histoire du quartier, à l'histoire des juifs y ayant vécu. Cependant, le Marais reste un quartier reconnu tant par la visibilité de son histoire durant la deuxième guerre mondiale

²⁹ GREEN L. Nancy, « Le ghetto revisité : les quartiers juifs américains et leur au-delà », in Chantal Bordes-Benayoun (éd.), *Les juifs et la ville*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2000. p. 296.

³⁰ GABACCIA Donna, « l'invention de la petite Italie de New-York », colloque sur les Petites Italies, 2005.

³¹ BRODY Jeanne, *La rue des Rosiers. Une manière d'être juif*. Autrement, Paris, 1995, p. 69.

que par la centralité de sa situation géographique dans la capitale française. Ainsi, la revue *Diasporas* dans le numéro « Mémoires de quartiers » publié en 2011 questionne le rôle des politiques publiques dans l'usage du passé des « mémoires de quartiers » : « Pourquoi certains lieux sont-ils tenus pour emblématiques, alors que d'autres ont laissé si peu de souvenirs ? Des quartiers, hier largement peuplés par des étrangers, n'ont pas produit de mémoire forte ; leur souvenir s'est en quelque sorte fondu dans une forme d'assimilation ou de dissolution de l'oubli ». ³²

Le « quartier ethnique » est produit par la force de la représentation et des noms. De même, son histoire et sa mémoire sont socialement construites et choisies. Selon nous, affirmer que le quartier est dit de « mixité » relève des mêmes dynamiques de représentation et de construction. Il est donc intéressant de se préoccuper de la création d'un quartier de convergence ethnique et culturelle par le Comité de quartier. Les revendications du milieu associatif sont-elles de rendre visible l'histoire d'un quartier hétérogène et immigré ? Dans quel but ? Et comment procèdent-ils ?

L'appropriation du territoire par une population ethniquement marquée ainsi que la dénomination du quartier dit « ethnique » contribuent à la définition de l'ethnicité. De fait, l'ethnicité est toujours ce qui est différent de la culture majoritaire. L'ethnicité est « autre » et elle est visible. Autrement dit, le groupe minoritaire, concentré à Arnaud Bernard, est de culture « arabe », même si les différentes nationalités impliquent une distinction interne dans ce groupe au caractère culturel commun (langue arabe, nourriture et plus largement commerce ethnique, slogans) qui marque l'espace de façon visible.

1.1.4 Ethnicité ?

Une des études les plus influentes est certainement la théorie interactionniste de l'ethnicité de Fredrik Barth.³³ Anthropologue norvégien, Fredrik Barth s'oppose à la traditionnelle pensée de l'ethnie comme unité culturelle. Pour lui, cette unité est continue et close, autrement dit figée dans le temps alors qu'il voit dans l'ethnicité un processus réactivé par l'interaction entre ceux faisant parti du groupe et ceux n'en faisant pas parti. Il propose, en effet, d'étudier le processus de formation de la culture au lieu d'analyser ses caractéristiques,

³² TEULIERES Laure et AMAR Marianne, « Introduction, Mémoires de quartier », *Diaspora. Histoire et sociétés*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2011, p. 17.

³³ BARTH Fredrick, *Les groupes ethniques et leurs frontières*, in POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995.

puisque « l'ethnicité est l'organisation sociale de la différence culturelle »³⁴ . Autrement dit, l'anthropologue se préoccupe de la réification de l'identité ethnique. Il tente ainsi de comprendre comment se manifeste cette identité ethnique.

Dans la réflexion de Barth et l'évolution de son analyse, on discerne différents niveaux de construction de l'identité. Sa première étude *Ethnic groups and boundaries* à la fin des années 1960 se focalise sur la formation des groupes ethniques grâce aux actions guidées par le choix des individus. Ici, l'auteur se fonde essentiellement sur l'étude de peuples tribaux et ruraux déjà ancrés dans leur territoire et dont l'interaction porte avant tout sur la négociation autour des frontières ethniques. Pour l'étude des différentes populations ethniques d'Arnaud Bernard, nous ne pouvons utiliser ce concept de l'ethnicité de Barth. La spécificité de la population, à la fois autochtone, française, et immigrée (Italiens, Espagnols, Maghrébins) induit que l'existence ethnique du groupe est déjà présente et que le rapport au territoire est différent : les immigrants sont dans le pays d'accueil. Cependant, la position de Barth change en 1994. Dans sa contribution à l'ouvrage *The Anthropology of Ethnicity: beyond "Ethnic Groups and Boundaries"*, il développe trois acteurs et degrés de la réification ethnique.

Fredrik Barth illustre son propos en prenant pour exemple la manifestation d'appartenance ethnique des Pakistanais face à la population principale en Norvège. Le premier acteur est l'individu dont l'ethnicité s'affirme par héritage familial ou par ses choix face aux institutions du pays d'accueil. Le deuxième niveau est celui intermédiaire de la localité et de la capacité d'agir du groupe. Ici, l'ethnicité dépend à la fois du niveau micro (l'individu) et du niveau macro (l'Etat). Ce dernier acteur est le principal pour Barth : sa politique pour manipuler et créer les frontières ethniques au titre de l'avènement et de l'homogénéisation de la Nation. Pour l'étude d'Arnaud-Bernard, qui corrèle localité et groupes ethniques, nous rejoignons Fredrik Barth lorsqu'il prône la méthode d'analyse de l'ethnicité grâce au jeu entre les différents acteurs.

Ainsi, Fredrik Barth envisage la réification ethnique d'un groupe de façon interne. Autrement dit, cette auto-identification ethnique du groupe consiste à créer une communauté organisationnelle dont l'interaction ravive les appartenances autour de mêmes critères ethnico-culturels grâce auxquels ils se reconnaissent ou non. La théorie de Barth a été

³⁴ BARTH Fredrick, « Enduring and emerging issues in the analysis of the ethnicity ». In Vermeulen Hans and Govers Gora, *The Anthropology of Ethnicity: beyond "Ethnic Groups and Boundaries"*, Amsterdam, 1994, p 13.

améliorée et complétée par Richard Jenkins³⁵. Bien qu'en réalité il soit difficile de séparer les deux distinctions, Jenkins se propose de discerner l'identification interne de l'identification externe pour davantage d'intelligibilité analytique. L'identification externe de l'ethnicité se définit par un acte de pouvoir, manifesté par une hiérarchie de catégories sociales. Selon l'anthropologue britannique, la catégorisation se différencie du groupe car implique un rapport de forces inexistant dans le groupe. Il définit deux types de catégorisation : la catégorisation ethnique, volontaire et la catégorisation raciale, involontaire. Pap Ndiaye analyse dans son ouvrage *La Condition Noire*, comment « le Noir est devenu noir »³⁶. Cette étude historique de l'« ethnicisation »³⁷ des personnes noires permet de mettre en avant différents critères pour définir ce qu'est la catégorisation raciale involontaire comme l'entend Jenkins. Il s'agit d'une création induite par ce qui est un *autre*.

De façon générale, selon Pap Ndiaye, la catégorisation ethnique est celle d'un jugement porté sur ce qui est différent du groupe majoritaire. Goffman a étudié le stigmate³⁸. Il s'agit de l'étoile juive pour le juif, et de la couleur de peau chez le Noir. Le stigmate est une construction sociale opérée pour marquer la différence et ainsi mettre à l'écart ce qui n'est pas jugé normal. Dès les premiers temps de la colonisation le Noir, par sa différence visible, est stigmatisé. L'apparence est alors légitimée par l'essence. En ce qui concerne cette population Noire, c'est la race qui est mise en avant. Sans rentrer dans un débat en ce qui concerne le concept de « race », la mise en avant par l'auteur de la stigmatisation d'un groupe pour définir son ethnicité est intéressante dans le sens où cela évoque un processus de catégorisation ethnique sur ce qui est visiblement *autre*. Ainsi l'identité ethnique d'un groupe est affirmée par la représentation d'un autre, différent de lui. A la différence, la catégorisation ethnique volontaire rejoint l'idée d'auto-identification de Barth.

Richard Jenkins poursuit sa réflexion en évoquant les doubles effets de la catégorisation. Les rapports de forces entre catégories sociales (majoritaire, minoritaire) peuvent entraîner soit l'assimilation ethnique à la population majoritaire, ou au contraire, la consolidation de l'ethnicité du groupe minoritaire. Etranger au pays d'accueil, l'immigré est étranger à la culture et au territoire du pays dans lequel il décide d'investir sa nouvelle vie. On ne peut alors parler d'ethnicité comme un processus continu de dichotomisation entre

³⁵ JENKINS Richard, « Rethinking ethnicity. Identity, categorization and power », *Ethnic and Racial Studies*, Vol. 17, Nr. 2 April 1994, 197-219.

³⁶ NDIAYE Pap, *La condition noire*, Folio, Paris, 2008.

³⁷ BERTHELEU Hélène, « Sens et usages de « l'ethnicisation » », *Revue européenne des migrations internationales*, vol.23-n°2, 2007.

³⁸ GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Coll. Le Sens commun, Éditions de Minuit, Paris, 1963, 1975.

membres et non-membres au sens barthien du terme. L'immigré apporte avec lui sa langue, sa culture et tente de recréer un espace de vie dans un nouveau pays qui lui est totalement étranger. Dès lors, l'altérité de l'immigré le positionne comme ethniquement différent. Son ethnicité est définie par extranéité à l'autre groupe plutôt que par un processus conscient de distinction en vue de créer un groupe organisationnel.

Ainsi, l'« ethnicité » s'occupe bien des différences. En revanche, la question est de savoir aux yeux de qui et comment s'effectuent ces différenciations. Comprendre le processus de l'ethnicité rend le parallèle avec celui de la « mixité » plus aisée. Le concept d'ethnicité n'est pas suffisant pour déterminer la complexité d'Arnaud Bernard car la différence raciale, culturelle et sociale pose est un frein à la cohésion sociale dans la conception française. Selon nous l'« ethnicité » réactive les particularismes ethniques alors que la « mixité » « permettrait [...] l'intégration citoyenne et tiendrait à l'écart les tentations communautaristes ». ³⁹ Pour autant, l'ethnicité marque-t-elle nécessairement isolement et repli communautaire ? L'éloge de la « mixité » serait-elle au contraire la marque de la cohésion socioculturelle ?

1.1.1 Mixité ?

Le terme « mixité » renvoie à ce qui est mixte. Autrement dit, il fait référence à ce qui est formé d'éléments d'origines ou de natures différentes. On parle d'une école mixte en évoquant le fait que l'institution encadre en son sein des filles et des garçons. Il s'agit d'un lieu où s'exercent les différences tout en les réunissant. La mixité est aussi évoquée en ce qui concerne les mariages : pour désigner une union de deux nationalités ou de deux religions. Ainsi, on cherche à mettre sur un pied d'égalité la différence. La « mixité sociale » englobe toutes les formes de particularisme, que ce soit les classes sociales, les communautés ethniques ou religieuses ou encore les différents groupes générationnelles ou de genre. Ici, nous resserrons encore la définition de la mixité pour parler de celle concernant les traits culturels et ethniques et non pas de classes sociales, d'âges ou de genre.

En ce qui concerne l'espace et le quartier, la « mixité » s'oppose donc au *ghetto*. Le concept s'érige contre un lieu hermétiquement clos où ne peut s'exercer aucune différence, et où l'on clive la société alors que la mixité tend à l'harmoniser. L'opposition des deux concepts provient en premier lieu du discours politique. L'objectif socio-politique est-il de

³⁹ CHARMES Eric, « Pour une approche critique de la mixité sociale, redistribuer les populations ou les ressources ? », *Laviedesidées.fr*, 2009, p2.

favoriser l'idéologie du « vivre-ensemble » ? Gabrielle Varo, sociologue française, attire l'attention sur l'aspect politique du terme et son opposition à l'ethnicité :

« Le pouvoir proprement politique des mots, [...] préfigure ou reconfigure les faits sociaux. Définir les individus par leurs « origines » et surtout par une seule d'entre elles [...] fait non seulement entorse à la réalité complexe des identités personnelles mais entretient l'idée illusoire et socialement pernicieuse d'unicité et de pureté. Mettre l'accent sur la mixité permet au contraire d'œuvrer pour le vivre ensemble, dans une perspective de découverte et de reconnaissance – de soi-même et des autres. »⁴⁰

La mixité, par l'idéologie qu'elle véhicule est, de fait, ce qui s'oppose aux particularismes ethniques mais en vue de limiter principalement le communautarisme. Ce qui amène Cyprien Avenel à fermement critiquer que « la mixité n'est pas à proprement parler un concept scientifique mais renvoie à un mythe, au sens de valeurs et de représentations collectives qui structurent la société. »⁴¹ Donner un caractère mixte, – que ce soit en ce qui concerne le genre, la nationalité, ou la religion, à l'école, dans l'entreprise ou dans le quartier - connaît un vaste engouement dans la société française. Alors que l'adjectif relate une réalité pratique, le nom « mixité » s'insère plutôt comme une idéologie à adopter.

Dans le contexte français, l'utilisation du terme dans le discours politique est une des limites que lui donne Jean-Paul Payet, sociologue spécialiste de la question de l'ethnicité et de la mixité à l'école. Selon lui « l'idéologie républicaine valorise le brassage dans une logique de l'indifférenciation, de la disparition des spécificités, de la fabrication du citoyen dans un moule commun »⁴². Or, est-ce cette acception que nous voulons donner à la notion ? Entendons-nous la notion de « mixité » comme un processus d'homogénéisation des particularités, parlons nous d' « assimilation » ? Même si l'utilisation de la notion dans les discours politiques ne correspond pas directement avec la période étudiée, il faut s'accorder sur ce que nous entendons par « mixité » en vue de l'appliquer ou non dans notre étude du quartier.

⁴⁰ VARO Gabrielle, « Mettre la « mixité » à la place de l' « origine » ? » in et PHILIPPE Claudine, *Mixités. Variations autour d'une notion transversale*, L'Harmattan, Paris, 2008 p. 218.

⁴¹ AVENEL Cyprien, « La mixité dans la ville et dans les grands ensembles. Entre mythe social et instrument politique », *Informations sociales* 2005/5 (n° 125), p. 63.

⁴² PAYET Jean-Paul, « La mixité, une politique de la pluralité ? », in COLLET Beate et PHILIPPE Claudine, *Mixités. Variations autour d'une notion transversale*, L'Harmattan, Paris, 2008, p.195.

Cette notion est déconstruite afin d'être définie dans le chapitre de Beate Collet et Claudine Philippe⁴³. Dans les années 2000, la notion de « mixité » retrouve un regain d'intérêt tant elle est présente dans les discours politiques et notamment avec la loi « Solidarité et renouvellement urbains » de 2000 qui fait dire à Eric Charmes, spécialiste de l'urbain, que le succès de cette loi « a été d'autant plus grand que le mélange social résonne avec des valeurs républicaines fondamentales »⁴⁴. Pourtant, elle existait bien avant, notamment lorsque l'on parle de l'habitat mixte dans les années 1970 ou encore sous la forme du « métissage » dans la période coloniale. En effet, Beate Colet et Claudine Philippe s'emparent de la notion pour en proposer une définition scientifique, ou plutôt pour en établir un concept :

« nous postulons qu'il s'agit d'étudier les formes concrètes, les conséquences et l'incidence spécifique de la coprésence d'hommes et de femmes, d'étrangers et de nationaux, de personnes d'origine culturelle, de génération ou de classe différente, etc., dans les différents segments de la société (famille, travail, école, voisinage) ou dans l'ensemble de la société, par rapport à un cadre politique qui prône l'indifférenciation. »⁴⁵

Pour elles, cette notion est « transversale » tant elle communique et entre en interaction avec différents institutions et profils. En effet, la valeur « heuristique [de la « mixité »] réside dans le fait qu'elle tiendra ensemble ce qui jusqu'ici a été pensé de manière séparée, à savoir les diverses formes de mixité, leurs entrelacements et leurs interactions . »⁴⁶ Utiliser la « mixité » dans le cadre de la recherche sur le quartier Arnaud Bernard suppose de s'opposer à la simple question de l'ethnicité (qui « est pensée en direction du particulier et de la différenciation ») pour étudier le cas dans son « universalité »⁴⁷. En s'appuyant sur la remarque de Nancy L. Green nous aurions pu étudier à la fois l'existence (et la forme) de la « coprésence » des groupes ethniques (et *a fortiori* les différentes générations, et les différents sexes) et celles de leurs interactions pour comprendre les relations interethniques et la pratique de la « mixité »: « dans les relations entre minorités, le vacillement entre l'utilité des alliances « objectives » et le besoin d'identités séparées doit être

⁴³ COLLET Beate et PHILIPPE Claudine, *Mixités. Variations autour d'une notion transversale*, L'Harmattan, Paris, 2008

⁴⁴ CHARMES Eric, op. cit. , p2.

⁴⁵ COLLET Beate et PHILIPPE Claudine, op. cit. p. 244.

⁴⁶ COLLET Beate et PHILIPPE Claudine, op. cit. p. 243.

⁴⁷ COLLET Beate et PHILIPPE Claudine, op. cit. p. 241.

pris en compte si l'on veut comprendre la véritable pluralité, existentielle et idéologique, au sein de l'expérience pluriethnique. »⁴⁸

Or, nous avons choisi de questionner les discours et les pratiques sur et à l'intérieur du quartier Arnaud-Bernard comme étant le territoire de la « mixité ». Cela est à la fois le pari de penser l'« universalité » du quartier autrement dit de songer à ce lieu comme appartenant à tous mais surtout de questionner les concepts employés (par les scientifiques ou les politiques) pour qualifier un quartier hétérogène ainsi que la mission qu'on lui attribue –facteur d'intégration car promouvant la cohésion.

1.2 Etat de l'art : au carrefour de plusieurs disciplines ?

L'analyse du quartier ethnique en histoire, sociologie, anthropologie, géographie a fait l'œuvre d'une production littéraire importante et dont l'angle de recherche ne semblait pas si évident pour ce mémoire de master. A ces indications théoriques et conceptuelles, nous proposons un retour dans cette partie un retour non exhaustif sur la littérature existante. L'objectif est de clarifier les orientations choisies, ou non, dans le cadre conceptuel ci-dessus.

1.2.1 Replacer Arnaud-Bernard dans l'étude du phénomène migratoire.

L'étude de l'immigration se compose en trois grands courants : l'assimilation, l'ethnicité et plus récemment, le transnationalisme. Il existe une approche historiographique « par le haut » en se concentrant sur les politiques migratoires des Etats ainsi qu'une approche « par le bas » en se focalisant sur les individus ou les lieux.

L'étude assimilationniste dans le domaine des migrations étudie l'immigré dans la structure du pays d'accueil. Que ce soit dans les années 1930 aux Etats-Unis avec l'Ecole de Chicago⁴⁹ ou dans les années 1970 en France, on observe les dynamiques à la fois locales et nationales d'intégration et d'assimilation des individus. Dès le début des années 1980, la prise de position de Gérard Noiriel sur « l'histoire en friche »⁵⁰ de l'histoire des migrations en France influence les chercheurs pour rendre compte de cette histoire des immigrants oubliée.

⁴⁸ GREEN L. Nancy, « Juifs et Noirs aux Etats-Unis. La rupture d'une « alliance naturelle ». *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*. 42^e année, N.2, 1987. p 459

⁴⁹ « Les œuvres les plus marquantes de l'Ecole de Chicago sont pratiquement toutes consacrées à la question de l'immigration et de l'intégration des immigrants à la société américaine. » in COULON Alain, « L'école de Chicago », *Que sais-je ?*, puf, Paris, 1992, p.35.

⁵⁰ NOIRIEL Gérard. « L'immigration en France, une histoire en friche. » In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 41^e année, N. 4, 1986. pp. 751-769

A la fois histoire sociale totale et histoire politique, le domaine s'autonomise de l'histoire ouvrière, de l'histoire des relations internationales pour devenir un champ à part entière. Certains historiens voulaient remettre sur le devant de la scène la mémoire des étrangers qui avaient fait la France et s'opposer à l'institutionnalisation du parti d'extrême droite en 1983, le Front National. Cependant, d'autres ont nourri l'idéologie assimilationniste, l'identité française et l'idée de l'immigration comme un « problème » français.⁵¹

A ces études assimilationnistes s'est substituée une analyse ethnique des populations dans le pays d'accueil à partir de la décennie 1980. Les chercheurs ne se concentrent plus sur la structure d'accueil mais sur les individus ou les groupes, notamment avec de nombreuses «community studies». Ces études montrent en quoi les individus ont gardé leur ethnicité dans le pays d'accueil. L'approche monographique (lieux ou groupes d'individus) est privilégiée, comme démontre Donna Gabaccia et son étude sur les « Petites Italies » aux Etats-Unis par exemple. Selon Gérard Noiriel, cet aspect tend à renouer avec le passé des individus et à explorer leur ethnicité. Il constate alors « que les individus déracinés parviennent à s'adapter aux contraintes du pays d'accueil en mobilisant des ressources qui viennent de leur culture ou de leur milieu d'origine. »⁵²

Depuis les années 1980 aux Etats-Unis et 1990 en France, ainsi que l'influence du concept de mondialisation dans les sciences sociales, le champ d'études migratoires s'est focalisé sur une approche transnationale voire d'« histoire globale »⁵³ en critiquant le nationalisme méthodologique⁵⁴. En n'oubliant pas de dissocier le fait historique de l'historiographie, les chercheurs se sont aperçus d'une mobilité active des individus impliquant un lien, lui aussi actif, entre les individus et leur pays d'origine. Ce lien existait bien avant le développement des nouvelles technologies (internet) et le changement de notre rapport au temps et à l'espace qu'impliquent les transports, toujours plus performants. Le tournant transnational dans l'étude des migrations se consacrent à la chaîne entière du processus de migration à savoir : pays d'origine, voyage et pays d'accueil. Il fait également

⁵¹ Gérard Noiriel évoque ici les deux ouvrages de BRAUDEL Fernand, *L'identité de la France*, Arthaud-Flammarion, Paris, 1983 et DUROSELLE Jean-Baptiste, préface à SCHOR Ralph, *L'opinion française face aux étrangers (1919-1939)*, Presses de la FNSP, 1985, dans NOIRIEL Gérard, « Histoire de l'immigration en France. Etat des lieux, perspectives d'avenir. », *Hommes et migrations*, n°1255, Paris, Mai-Juin 2005.

⁵² NOIRIEL Gérard, « Histoire de l'immigration en France. Etat des lieux, perspectives d'avenir. », *Hommes et migrations*, n°1255, Paris, Mai-Juin 2005

⁵³ DOUKI Caroline et MINARD Philippe, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », Introduction, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol.5, n°54-4 bis, Belin, 2007, p.7-21.

⁵⁴ WIMMER Andreas et GLICK SCHILLER Nina, « Methodological nationalism and beyond : nation-state building, migration and the social sciences », *Global Networks*, oct. 2002, vol. 2, n°4, p. 301-334.

émerger des nouveaux profils de migrants et redéfinit le lien que les migrants (émigrés ou immigrés) entretiennent avec leurs pays d'origine. Stéphane Dufoix, sociologue français, a dirigé un ouvrage collectif paru en 2010 sur la question de l'émigré et de son rapport à l'Etat d'origine⁵⁵. Ce nouveau regard porté sur le migrant donne des nouvelles définitions de ce qu'est l'Etat-Nation. Cette analyse collective illustre ce que Nancy Green appelle le « structuralisme post-structurale »⁵⁶ où la capacité d'agir des individus amène l'Etat à repenser ses structures, de même que l'individu s'adapte aux contraintes structurales. Le champ des migrations s'ouvrent également de plus en plus à la question de la place des femmes, à celle des élites plutôt que des classes populaires ainsi qu'à l'aspect mémoriel de l'immigration.

Ainsi, si l'assimilation cherche à comprendre les structures dans lesquels arrivent et vivent les immigrés, les études sur l'ethnicité s'y opposent et se concentrent sur les individus, tout en amorçant le cadre opéré dans l'approche transnationaliste, autrement dit la relation entre individus et structure. Ce rapide cadre historiographique permet d'affirmer la position de notre étude. L'analyse de la relation entre les individus eux-mêmes ainsi qu'entre eux et la structure complétera l'étude de l'articulation de l'*agency* des immigrés dans la contrainte de la structure du quartier d'accueil.

1.2.2 Penser Arnaud-Bernard en études urbaines.

Si l'étude de l'immigration tend à comprendre les évolutions à l'œuvre entre les individus et la structure, la sociologie urbaine regarde les interactions qui existent entre ces individus et la morphologie urbaine afin d'analyser en quoi la ville est une projection des rapports sociaux. L'objectif donc de cette partie est de questionner la pertinence d'inscrire le quartier Arnaud-Bernard dans l'étude de la concentration spatiale des individus.

L'Ecole de Chicago est la première institution à penser la division spatiale des individus à l'échelle de la ville. Pour Ezra R. Park et ses collègues, les quartiers sont des « aires naturelles ». Ils se distinguent socialement par le mécanisme organique de regroupement des individus selon leurs caractéristiques sociales.⁵⁷ Au contraire, en 2009 en

⁵⁵ DUFOIX Stéphane, GUERASSIMOFF Carine, DE TINGUY Anne, sld, *Loin des yeux, près du cœur, Les Etats et leurs expatriés*, Presses de Sciences Po, Paris, 2010.

⁵⁶ GREEN Nancy L., *Repenser les migrations*, P.U.F., Paris, 2002 ; GREEN Nancy L., WEIL François, sld, *Citoyenneté et émigration, Les politiques du départ*. Paris, Seuil, 1998.

⁵⁷ GRAFMEYER Yves *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, et JOSEPH Isaac, Aubier, 1990.

France, Jacques Donzelot parle de la « ville à trois vitesses »⁵⁸. La division spatiale est issue de mécanismes politiques, et socio-économiques : les marginaux sont relégués dans les « banlieues », les classes moyennes dans le péri-urbains et les élites dans les centres villes où le processus de *gentrification* tend à redéfinir les quartiers centraux.

Cependant, cette question a suscité chez les scientifiques différentes perspectives. Les divisions étudiées peuvent être sociale ou raciale, et souvent les deux sont corrélées. L'étude s'est d'abord focalisée sur l'analyse des populations marginales et pauvres de la société afin de comprendre les tenants et aboutissants de cette division comme a pu le faire Oscar Lewis dès le début des années 1960 aux Etats-Unis, avec le principe de « culture de pauvreté » qu'Ulf Hannertz critique en 1969⁵⁹ en la replaçant dans un contexte socio-économique. Plus tard, certains chercheurs se sont intéressés à la ségrégation volontaire des élites et l'émergence des *gated communities*. Outre les cas d'étude et les processus pratique de cette division, les scientifiques ont cherché à définir le processus et la terminologie de la réalité en sociologie⁶⁰, en géographie⁶¹ ou dans une perspective comparative avec l'étude proposée par Loic Wacquant en 2006.⁶²

Le quartier Arnaud-Bernard est un quartier du centre ville de Toulouse qui ne s'inscrit pas dans la dynamique des banlieues en France mais plutôt dans celle du processus de *gentrification*. Les « banlieues » sont devenues un objet scientifique sociologique en France dès 1980. Les chercheurs se sont concentrés sur ce « problème » des « quartiers sensibles » où la stigmatisation, les inégalités et la délinquance sont les maîtres mots de la réalité de ces quartiers : « la concentration des phénomènes de l'exclusion est l'archétype du mal vivre des grands ensembles »⁶³. Cependant, le quartier Arnaud-Bernard est devenu aujourd'hui une « zone de non droit », « un ghetto »⁶⁴ pour certains, montrant une enclave dans le centre ville de Toulouse. Soumis au projet de réhabilitation dès les années 1980, le processus de *gentrification* n'a toujours pas réussi à Arnaud-Bernard. Cette dynamique n'est pas un fait

⁵⁸ DONZELOT Jacques, *La ville à trois vitesses*, Editions de la Villette, Paris, 2009.

⁵⁹ HANNERZ Ulf, «Chapter 9», *Soulside : Inquiries into ghetto culture and community*, New-York & London : Columbia University Press, 1969.

⁶⁰ MARCUSE Peter, « Enclaves yes, ghettos, no : segregation and the state », Lincoln Institute, 2001.

⁶¹ BRUN Jacques et RHEIN Catherine, *La Ségrégation dans la ville*, L'Harmattan, Paris, 1994.

⁶² WACQUANT Loic, *Parias urbains, Ghetto, banlieues, Etat*, La Découverte Poche, Paris, 2006.

⁶³ AVENEL Cyprien, « Introduction », *Sociologie des quartiers sensibles*, Armand Colin, Paris, [2010] rééd. 2013.

⁶⁴ « « C'est devenu une zone de non droit, un ghetto » rappelle Patrick Martin, vice président de l'association des commerçants et artisans d'Arnaud-Bernard (ACAAB), dans une nouvelle lettre ouverte adressée cette semaine aux élus et pouvoirs publics. » dans l'article écrit par SITNIKOW Valérie en aout 2009 voir <http://www.ladepeche.fr/article/2009/08/17/655564-les-commerçants-de-la-place-arnaud-bernard-lacent-un-sos.html>

nouveau puisque le phénomène a été observé dès les années 1960 à Londres par la sociologue Ruth Grass. Ce phénomène d'amélioration, créant un nouveau souffle au centre ville grâce à l'installation de classes sociales supérieures et à l'investissement des entreprises, cristallise pourtant indirectement des divisions socio-économiques matérialisées dans l'espace. Même si la spatialité des inégalités s'oppose de fait à la mixité, il est intéressant de noter que ce processus tend idéologiquement à redynamiser, à créer de la mixité sociale et à réduire les inégalités. Patrick Simon, démographe français, en propose en 2005 une étude intéressante en se focalisant sur le processus dans le quartier de Belleville à Paris.⁶⁵ Malgré l'hétérogénéité de la population, il observe des petits clusters et décrit l'organisation spatiale de Belleville par le terme de « mosaïque ». Les individus vivent les uns à côté des autres mais ne se mélangent pas. L'étude de la mixité s'impose dans l'étude de la concentration spatiale des individus en opposition aux études sur la ségrégation.

L'originalité de l'étude d'Arnaud-Bernard tient dans le fait que l'hétérogénéité sociale ethnique de la population est présente sans le processus de *gentrification*. Le quartier ne s'installe ni dans l'étude de la ségrégation spatiale, ni dans celle des banlieues, et il ne s'inscrit que partiellement dans les études sur le phénomène de *gentrification* des quartiers centraux. Il s'agit pourtant d'une analyse où la concentration ethnique dans le quartier est effective, et où le processus de stigmatisation mais également l'hétérogénéité de la population sont présents. Une réalité qui fait de ce lieu un quartier ethnique, une « zone de droit » pour certains de nos jours, un quartier populaire, un quartier mixte dont l'approche historique, sociale et urbaine tend à démêler la complexité.

1.2.3 Etat des lieux des analyses à Toulouse et en Midi-Pyrénées

« Ville mangeuse d'hommes »⁶⁶, « grand village »⁶⁷, les chercheurs Jean Coppolani, géographe spécialiste de la ville et Jacques Godechot, historien, utilisent ses expressions respectivement en 1963 et 1974 pour définir la ville du 19^e siècle et du début du 20^e siècle. L'exode rural, et le faible taux de natalité conduisent de nombreux Français à s'installer en ville. Il a donc fallu attendre un demi-siècle et la publication de l'ouvrage vulgarisé dirigé par

⁶⁵ SIMON Patrick, "Gentrification of Old Neighborhoods and Social integration in Europe", in Kazepov Yuri (dir.), *Cities of Europe. Changing Contexts, Local Arrangements, and the Challenge to Urban Cohesion*, Oxford, Blackwell, 2005.

⁶⁶ COPPOLANI Jean, *Toulouse au XXe siècle*, Privat, Toulouse, 1963, p. 37.

⁶⁷ GODECHOT Jacques, « Un grand village, 1815-1914 », in WOLF Philippe (dir.), *Histoire de Toulouse*, Privat, Toulouse, 1988, [1974], p. 445-494.

Laure Teulière, historienne spécialiste de l'histoire des immigrations en Midi-Pyrénées et Agnès Baumier-Klarsfeld, journaliste, pour que les scientifiques qualifient Toulouse de ville « cosmopolite » ou de *melting pot*.⁶⁸ En plus d'un siècle et demi, la ville de Toulouse a attiré plusieurs vagues d'immigrés venues d'Europe, des anciennes colonies ou d'ailleurs. Cette synthèse historique que proposent les deux auteurs s'inscrit à la fin du processus historiographique rendant visible les populations immigrées. Si, comme nous l'avons vu, les années 1980 en France marquent le début de l'institutionnalisation du champ de recherche sur les migrations, Laure Teulière est une des premières scientifiques en sciences sociales à s'être préoccupée de la situation des immigrés à Toulouse et en région Midi-Pyrénées. L'étude de la population toulousaine d'abord analysée par les géographes ou démographes est devenue un intérêt pour les historiens. La thèse « Les Juifs à Toulouse entre 1945 et 1970 » de Colette Zyticky⁶⁹, publiée en 1998 est, à cet égard, exemplaire. En s'inscrivant contre l'idée d'une histoire des migrations à l'abandon, Laure Teulière constate en 2007 que la synthèse historiographique des migrations maghrébines à Toulouse et en Midi-Pyrénées est lacunaire. Cette conclusion semble paradoxale puisque la région et la ville ont une vocation d'accueil depuis l'entre deux guerres avec les vagues d'immigrations espagnole, italienne et portugaise.⁷⁰ Les scientifiques se sont tardivement concentrés sur les questions migratoires ou minoritaires dans cette partie de la France. Cependant, les études consistant à ouvrir les perspectives sont depuis lors en plein essor. L'étude d'Arnaud-Bernard souhaite s'inscrire dans cette dynamique.

En ce qui concerne le quartier, nous avons pu élaborer une rapide synthèse des études contemporaines dont il a fait l'objet. Ces travaux –élaborés par des étudiants en sociologie et géographie, dans le cadre du master ou du doctorat- sont essentiellement centrés sur les questions de réhabilitation avec une perspective soit urbaine, soit sociale, sur des questions d'espace public ou bien de paysage urbain en géographie. Deux travaux en sociologie et anthropologie abordent des questions semblables aux nôtres : la question des relations interethniques étudiée dans l'ouvrage dirigé par Chantal Benayoun, ainsi que l'étude de Slimane Touhami sur une rapide histoire contemporaine du quartier. La synthèse de l'histoire générale du quartier peut être faite grâce à Jean Coppolani, référencé dans tous les travaux

⁶⁸ BAUMIER-KLARSFELD Agnès et TEULIERES Laure, *op. cit.*

⁶⁹ ZYTICKY Colette, *Les Juifs à Toulouse, entre 1945 à 1970*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998.

⁷⁰ TEULIERES Laure, « Les immigrations maghrébines en région Midi-Pyrénées », lors des journées d'études à Espace des diversités et de la laïcité-Toulouse, le 22 novembre 2013.

que nous avons pu lire sur Toulouse. De même, les études citées ci-dessus contribuent également à faire une synthèse de l'histoire du quartier. Cependant, le quartier Arnaud-Bernard n'a pas fait l'objet d'étude historique en tant que telle. De plus, les questions portant à la fois sur son ethnicité ou sur l'activité de l'association dans la production d'un lieu ouvert à tous n'ont pas été analysées par les chercheurs.

1.3 Méthode d'analyse et critique des sources

1.3.1 La question de la délimitation chronologique et la pratique transdisciplinaire : une histoire du temps présent ?

La contemporanéité de la période invite l'historien à la pratique d'une histoire du temps présent ou dite du très contemporain institutionnalisée en 1978-1979 avec la création de l'Institut d'Histoire du Temps Présent. L'histoire du temps présent questionne le cadre chronologique nécessaire à la démarche historique comme étude des champs du passé. Un passé, ici, encore non seulement d'actualité mais dont les dynamiques n'ont pas été définies ou délimitées. C'est ce que soulève Patrick Garcia dans son chapitre sur l'histoire du temps présent paru dans l'ouvrage collectif *Historiographie*.⁷¹ : la difficulté de l'histoire du temps présent procède d'une oscillation entre une méthode singulière, celle du témoignage « qui lie sa pratique au vivant » et une pratique plus traditionnelle de l'histoire qui consiste à « identifier le temps présent à partir d'un certain type de perception sociale du temps ou bien à le considérer comme une sous-période du contemporain ouverte par un événement-rupture. » Face à la difficulté propre à l'indétermination de la période présente nous avons choisi l'année 1991 comme début de l'étude. Marquée par la mise en place d'une pratique locale à l'initiative de l'association principale du quartier, le repas-de-quartier, 1991 est également l'année de l'amorce d'un projet à l'échelle de la mairie de Toulouse qui engage la piétonisation du centre de la vieille ville ainsi qu'à l'échelle nationale du programme pour l'orientation de la ville du 13 juillet 1991 qui vise à lutter contre la ségrégation et promeut un droit à la ville. Cette initiative étant l'expression urbaine de « mixité » posée *a priori* est étant l'élément central de notre analyse, car plus visible. La borne avale est ici difficile à définir. Il est clair que l'actualité des dynamiques en présence fait que nous remontons jusqu'à aujourd'hui pour penser la « mixité » sociale dans le quartier. Cependant, ces bornes ne sont

⁷¹ GARCIA Patrick, « Histoire du temps présent », In DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick, OFFENSTADT Nicolas, op. cit. p. 28.

pas posées ici comme un cadre chronologique avec un avant et un après où l'historien s'occupe de rupture et de continuité. Ce cadre veut être une base pour l'analyse critique de ce qu'est la « mixité » et du questionnement autour de la construction du quartier comme un « lieu de mixité ». Cette hésitation méthodologique répond aux interrogations propres à l'histoire du temps présent où finalement l'instabilité serait justement la marque du présent.⁷² Une période souple entre le passé et le présent, où finalement le temps entre les faits et la création de l'archive orale ainsi que la mise en écrit avec ce mémoire est très faible. De fait cette écriture de l'histoire veut être « plus attentive à sa complexité et à sa fluidité. »⁷³

La difficulté à délimiter à la fois l'objet d'étude et le cadre chronologique n'est pas sans rappeler le fait que la contemporanéité de la période tend vers la transdisciplinarité et notamment la géographie ou la sociologie. Le quartier est donc un objet d'étude construit dont l'analyse questionne l'articulation des sources. Si le territoire étudié était l'œuvre d'une politique publique clairement déterminée comme l'étude sur les villes nouvelles par exemple, l'élaboration du corpus archivistique serait plus simple car découlerait principalement d'une volonté politique. Notre étude se concentre sur un quartier populaire dont la naissance est spontanée.

De fait, il a fallu sélectionner un corpus de sources utiles aux principaux questionnements de notre recherche. Etant un objet d'étude interdisciplinaire, comme vu ci-dessus, le quartier Arnaud-Bernard a donné lieu à plusieurs analyses et notamment en sociologie et géographie. D'une part, nous avons sélectionné des documents historiques issus du milieu associatif permettant de nourrir la démarche historique d'étude de sources primaires classiques. D'autre part, nous avons utilisé une littérature secondaire à la fois large et dense en décloisonnant les disciplines et nous avons réutilisé des études réalisées auparavant. Si l'objet d'étude est soumis à l'étude c'est qu'il présente un intérêt pour les contemporains de la période. Un intérêt pouvant aller de la restructuration matérielle du quartier à l'étude de sa population ou de sa représentation. C'est donc que l'objet d'étude a une spécificité ou est considéré comme un laboratoire d'analyses utile au monde universitaire qui juge pertinent de le rendre visible. Les éléments recueillis dans ces différentes études permettent de dresser un portrait de ce territoire étudié : reprendre les données ou alors critiquer l'interprétation établie par son auteur. Les analyses universitaires deviennent sources pour l'historien qui se doit également d'utiliser les différentes approches des sciences sociales pour mener son approche.

⁷² GARCIA Patrick, « Histoire du temps présent », op. cit. p 293.

⁷³ GARCIA Patrick, « Histoire du temps présent », op. cit. p 289.

Territoire, le quartier est un objet changeant dans le temps mais il est surtout un espace. La délimitation spatiale est donc un élément essentiel qui appelle la démarche du chercheur en questions urbaines avec la présence de supports telles que des cartes ou des plans. Enfin, la contemporanéité de la période permet l'utilisation de l'entretien propre à la sociologie.

1.3.2 La question de la mesure de la « mixité »

Questionner si le quartier est un lieu de « mixité » suggère également de savoir définir à partir de quand on peut le considérer comme mixte d'une part mais surtout comme un lieu de « mixité » d'autre part. A partir de quel seuil peut-on dire que le quartier est un facteur de « mixité », et comment le mesurer ? La « mixité » ne serait-elle mesurable qu'en opposition à la ségrégation spatiale ? La « mixité » est une valeur, une idéologie vers laquelle l'on peut tendre mais dont la finalité est difficilement perceptible, de même qu'elle est difficilement mesurable : « Peut-on dire sans se référer à un jugement de valeur quelle est la proposition d'ouvriers ou d'étrangers à partir de laquelle un espace n'est plus mixte ? »⁷⁴.

La critique de la « mixité sociale » ne s'arrête pas à sa mesure. On peut affirmer à l'échelle d'une ville le caractère mixte du quartier mais qu'en sera-t-il à l'échelle du quartier, de la rue ou de l'immeuble ? Ici, le choix de l'échelle est primordial car la concentration ou la distribution de population peut être différente à différentes échelles d'analyse. Celle du quartier est un compromis parfait entre la ville et l'immeuble afin de rendre compte dans un espace réduit mais suffisamment large de la concentration ou non de la population. Ainsi l'on peut trouver un quartier profondément mixte mais un îlot ou un immeuble ségrégué et relevant d'une seule ethnicité. Si l'on se réfère à cette analyse de distribution de population, l'outil statistique est largement utilisé mais néanmoins critiquable. D'une part, il faut mettre en avant le fait de compter l'origine ethnique et raciale dans les classifications administratives ou dans la démarche de recherche et d'analyse du chercheur. Cet élément est finement analysé par Gérard Noiriel qui y voit un quiproquo entre le savant et le politique où la catégorisation émise par le chercheur ne doit pas « contribuer à légitimer [...] telle forme de représentation politique de la réalité, plutôt que telle autre »⁷⁵. C'est dire alors à quel point

⁷⁴ EPSTEIN Renaud, KIRSZBAUM Thomas, « L'enjeu de la mixité sociale dans les politiques urbaines », *Regards sur l'actualité*, La documentation française, Avril 2003.

⁷⁵ NOIRIEL Gérard, « 'Color blindness' et construction des identités dans l'espace public français », FASSIN, Didier et FASSIN Eric, sld. *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*. Paris, La Découverte, 2006, p166-182.

vouloir saisir la frontière entre « ethnicité » et « mixité » relève d'enjeu politique au sein même de son exercice statistique où la volonté universaliste républicaine dénonce les différenciations ethniques. D'autre part, l'outil statistique n'est pas suffisant pour mesurer la « mixité » d'un quartier. Elle est avant tout une valeur et pas seulement la redistribution de population et elle veut faire du « lien social »⁷⁶. Il s'agit en effet de se questionner sur la capacité du quartier à « faire société »⁷⁷. Ce qui rend la mesure et l'étude de la « mixité » difficile.

Selon Jean-Yves Authier, « il est donc nécessaire d'étudier aussi les représentations et les pratiques des habitants, de saisir le sens que les individus donnent aux distributions (différenciées) des populations. »⁷⁸ Plus que la distribution de la population ou le lieu de résidence effectif des individus, c'est la représentation ainsi que les pratiques qui sont intéressants à relever et qui est également notre préoccupation méthodologique ici. A l'instar de la critique de Laure Bereni, chercheuse en sociologie au CNRS, intitulée « La diversité en discours et en pratiques » sur l'ouvrage de sa consœur américaine Ellen Berrey, *The Enigma of Diversity*, paru en 2016⁷⁹ nous proposons ici une analyse du discours et de la pratique de la « mixité » par l'association du Carrefour Culturel d'Arnaud-Bernard. Dans son ouvrage l'auteure américaine rend compte de la mobilisation de la diversité dans le discours en menant une enquête ethnographique sur trois cas, une université publique du Michigan, un quartier mixte du Nord de Chicago et une entreprise multinationale, Starr Corporation. Selon Laure Bereni, l'auteure montre comment la célébration de la diversité dans le quartier a un objectif économique de valorisation du territoire mais surtout à quel point il « reste très largement symbolique, et ne remet guère en cause des transformations structurelles qui défavorisent les ménages pauvres ou de classes populaires, où les minorités ethno-raciales sont surreprésentées. »

En prenant un angle opposé, Emmanuelle Lenel, doctorante en sociologie, propose une méthodologie « phénoménologique » de la mixité. Elle suggère de « se pencher sur ce que les situations de mixité engendrent au niveau des formes de vie quotidienne. »⁸⁰ Cette

⁷⁶ BOUVIER Pierre, *Le lien social*, Folio essais, Gallimard, 2005.

⁷⁷ CHARMES Eric, op. cit.

⁷⁸ AUTHIER Jean-Yves, « Formes et processus de ségrégation dans les quartiers anciens centraux réhabilités. L'exemple du quartier Saint-Georges à Lyon », *Sociétés contemporaines*, n°22-23, 1995, p. 111.

⁷⁹ BERENI Laure, « La diversité en discours et en pratiques », publié dans la *viedesidées.fr* le 22 janvier 2016 sur le travail de BERREY Ellen, *The Enigma of Diversity : The Language of race and the limits of Racial Justice*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 2016.

⁸⁰ LENEL Emmanuelle, "Un regard phénoménologique sur la mixité urbaine.", *EspacesTemps.net*, 22.08.2011. <http://www.espacestemp.net/articles/un-regard-phenomenologique-sur-la-mixite-urbaine/>

approche de la vie quotidienne s'oppose à la vision politique ou scientifique, dite « traditionnelle » selon l'auteure, qui stabilise le concept et ce qu'il symbolise. Au contraire, elle veut appréhender une « expérience ordinaire et dans laquelle les liens sont toujours précaires, susceptibles de délitement à tout moment, toujours à entretenir si l'on veut que la situation reste viable. » C'est dans ce processus où se jouent les interactions que la mixité peut être appréhendée « dans sa dimension pragmatique ». Plus que la question résidentielle, cette étude souhaite transcender la coprésence des individus pour saisir la mixité dans les situations où elle est activée ou réactivée : autour d'un café, ou d'un événement culturel.

Ici, l'analyse de la « mixité » se fera grâce aux discours et représentations du quartier par l'association d'une part tout en essayant de comprendre l'enjeu autour du « repas de quartier » comme événement, créateur de « lien social » comme l'explique Pierre Bouvier⁸¹, sur le quartier. Il s'agit alors d'une analyse qualitative pour comprendre la volonté de rétablir du « lien social » ou plutôt la mise en avant par l'association du « faire société » à l'échelle du quartier.

1.3.3 Les sources primaires : démarche de l'entretien, réflexions autour du témoignage et analyse de documents.

Face à la complexité du sujet où le terme « mixité » est une valeur subjective et abstraite plutôt qu'objective et palpable et face à la contemporanéité de la période la pratique de l'histoire orale, ou plutôt du témoignage, permet de revenir sur une histoire vécue, actuelle et en mouvement. Elle permet également de saisir la « mixité » de façon subjective et de comprendre en quoi le quartier pourrait être ce lieu à la fois de la coprésence mais surtout de la construction d'un « vivre ensemble », d'un facteur de création de lien social.

Durant l'été 2015, la réalisation de huit entretiens semi-directifs a permis la collecte de données qualitatives orales nécessaires pour comprendre cette complexité. Les interrogés ont tous un profil différent mais ont la particularité de vivre, d'avoir vécu ou de travailler dans le quartier. L'idée principale de la démarche pour ces entretiens était triple : d'abord rencontrer des membres de l'association du Carrefour Culturel d'Arnaud-Bernard, très présente, ancienne et encore active. Ce collectif a été une base essentielle et est également un des aspects principal de ma recherche. Ensuite trouver des personnes plus ou moins âgées, des anciens du quartier, afin d'avoir une perspective plus large dans le temps et la mémoire des

⁸¹ BOUVIER Pierre, op. cit. p309-314.

individus pour comprendre les dynamiques du quartier mais aussi comment ces personnes ont vécu les changements ou non et comment elles en ont été les acteurs ; enfin des personnes françaises d'origines étrangères, immigrées, pour comprendre, par un prisme volontairement ethnique, leur position dans le quartier.

Le manque de temps et de connaissance pour le terrain a induit un choix des personnes au gré des opportunités mais surtout dans une logique de laisser-aller où les personnes m'ont orientée vers d'autres. De fait, la démarche même de prise de contact avec les locuteurs démontre un réseau de quartier effectif, révélateur de lien social réel. J'ai avant tout pris contact avec l'association. D'abord ayant un entretien avec le coordinateur actuel, David Brunel, homme d'une trentaine d'années, ayant vécu dans le quartier qui m'a dirigé vers Francis Blot, d'une cinquantaine d'années, ancien président de l'association et ayant grandi dans le quartier. Tous les deux sont des hommes français nés en France de parents Français.

En parallèle, j'ai pris un rendez-vous avec Karima restauratrice de 64 ans, et dans le quartier depuis 1979, française de mère franco-allemande et de père algérien. Cette dernière m'a envoyée chez J., aussi appelée Mamie dans le quartier (car tout le monde la connaît comme l'ancienne). Mamie a 86 ans et est une ancienne gérante d'un salon de coiffure. Née à Cahors, elle est venue habiter à Arnaud-Bernard en 1960. Connaissant seulement le nom de la rue et son surnom, j'ai pu facilement entrer en contact avec elle grâce à un homme, Sami, fumant une cigarette dans la rue Saint-Charles et à qui le nom de Mamie résonnait de façon quasi-familiale. Il m'a introduite à elle en frappant à la porte. J'ai senti la réticence au premier abord : dire que l'objet de mon étude était le quartier et non elle a été un moyen pour permettre de discuter avec elle et de délier la parole au prime abord. Cet entretien a été doublé puisque, venue de manière spontanée, j'y ai rencontré sa petite-fille, usagère du quartier qui a souhaité participer à la discussion. Observant le quartier, le bâti, les commerces et les ruelles et prête à rencontrer du monde dans ce quartier pour mes entretiens. Je rencontre au croisement entre les rues des Trois Piliers, de l'Hirondelle, et la Rue Saint-Charles, Mansour, Algérien et sans-papier, qui se dit un peu comme le concierge du quartier, sans papier. Après un entretien informel et sur le vif concernant son sentiment sur le quartier, il m'a dirigé vers Hasan, coiffeur de la rue Gatien Arnoult.

Parallèlement, je me suis rendue aux Archives Municipales de Toulouse, 2 rue des Archives (31500 Toulouse) afin d'y trouver des documents écrits sur le quartier, venus de la mairie ou de privée nécessaire pour mon travail d'analyse. En discutant et faisant des recherches sur le quartier Arnaud Bernard, j'y ai rencontré, de façon opportune, un des

employés des Archives Municipales, Roger, Pieds-Noir d'Algérie, ancien habitant du quartier qui a bien voulu me raconter son expérience de quartier. Y ayant vécu une vingtaine d'années jusqu'à la fin des années 1980, il m'a redirigée vers Joap Ramond, artiste du quartier, habitant le quartier depuis 1970 et également ami de Francis Blot.

Cette démarche se rapproche ici un peu de la démarche d'enquête de terrain journalistique mais dont la finalité est tout autre. En procédant de cette façon j'ai pu comprendre qu'un ou plusieurs réseaux étaient de fait, établis dans le quartier. Ainsi Karima, Mamie, Francis Blot, Joap Ramon et Roger se connaissent plus ou moins bien. Mansour et H. se connaissent aussi, je suppose, par une relation de service ou bien de reconnaissance ethnico-culturel. Le jeune homme dans la rue ne semble connaître que Mamie par interaction dans la rue, ils ont une relation respectueuse intergénérationnelle. A la question « Connaissez-vous Claude Sicre ? », les premiers ont répondu « oui », H. et Mansour ont répondu « vaguement ». Seul Francis Blot connaît le coordinateur actuel de l'association David Brunel. Cela nous rappelle les trois régimes de sociabilité présents en ville que décrit Lyn Lofland, sociologue de l'urbain américaine : un régime privé de relations entre personnes intimes, un régime de quartier de relations secondaires entre connaissances plus ou moins distantes et un régime public, anonyme.⁸² Les données des entretiens n'ont pas la prétention d'être exhaustives mais doivent être comprises comme des éléments essentiels pour interpréter le sens que l'on veut donner non seulement aux termes que l'on utilise mais aussi au quartier comme lieu de « mixité », où la proximité physique des individus ne s'arrête pas à une co-présence spatiale mais peut exercer un lien social.

Il a fallu laisser ouvert le dialogue et laisser aller la parole de l'interrogé afin de délier la mémoire et les mots. D'une part pour ne pas entendre seulement les informations ciblées à savoir le rapport au quartier, à l'association et aux habitants des autres nationalités mais aussi pour laisser de la place aux informations auxquelles nous n'avions pas pensé. Cependant il a été difficile de recadrer l'interrogé, ce qui peut être une des limites à cette première expérimentation de la méthode. Donner la parole aux habitants ou usagers est constitutif de la volonté de construire une histoire micro, par le bas au plus près des individus. De plus, on peut affirmer à l'instar de Vincent Duclerc qu'« avec le témoignage oral, la mémoire est triplement vivante pour ce qu'elle restitue du passé, ce qu'elle révèle du présent et ce qu'elle crée dans l'instant, c'est une expérience d'histoire, d'archives et de société qui est faite en

⁸² TONNELAT Stéphane, « Espace public, urbanité et démocratie », *Laviedesidees.fr*, 30 mars 2016, URL : <http://www.laviedesidees.fr/Espace-public-urbanite-et-democratie.html>

permanence. »⁸³ En donnant la parole, nous avons souhaité dévoiler la capacité d’agir des individus dans et sur leur territoire. Il a fallu mettre en contexte la trajectoire de vie des individus afin de comprendre la restitution du passé du vécu dans le quartier conditionnée par leur expérience présente. Au fur et à mesure de la recherche, il s’est avéré qu’il nous manque la voix de la municipalité et que le nombre d’interrogé n’était pas suffisant pour déterminer soit les relations interethniques soit la représentation qu’ont ses individus sur l’hétérogénéité du quartier.

L’analyse de documents historiques complète les données qualitatives des entretiens. Les sources primaires proviennent essentiellement du milieu associatif. Nous avons choisi l’association principale dont la politique se situe à la croisée entre l’art, la valorisation de toutes cultures et l’action pour l’amélioration des conditions de vie dans le quartier. Plus visible et plus connue il était plus simple de se focaliser sur cette association englobante et ancienne puisque son noyau a été créé en 1976. Situé au 3 rue Escoussière, au cœur du quartier, le Carrefour Culturel d’Arnaud Bernard a ouvert leurs archives. Des sources éparses et non classées, voire négligées où il a été parfois difficile de trouver une cohérence chronologique ou thématique. Cependant, organisées en dossier, par année ou par activité, nous avons pu recueillir des comptes-rendus de réunion dont le premier date d’avril 1991 mais aussi le bulletin mensuel du quartier écrit à l’initiative de ce collectif allant de 1991 à aujourd’hui. Des articles de presse de *La Dépêche du Midi*, journal quotidien régional d’orientation socialiste, soit écrits par les membres de l’association, soit sélectionnés par eux. Ils relatent les activités de l’association et leur actualité, ceux conservés sont essentiellement élogieux envers l’association et leur engagement et ne forment pas alors un regard exogène sur le quartier. Nous y avons cherché les occurrences liés à l’hétérogénéité du lieu, à la stratégie de l’association pour réunir les différentes cultures ou alors aux tactiques mises en place pour créer une nouvelle identité à la communauté du quartier Arnaud-Bernard et notamment le repas de quartier comme expression urbaine de la « mixité » du quartier.

Une des limites de ce mémoire réside dans le manque de documents produits par la mairie et qui aurait donné un panorama à la fois plus large et plus complet des dynamiques entourant le quartier. Par manque de temps, nous n’avons pu ni interroger des représentants ni chercher en profondeur dans les archives municipales des données intéressantes.

⁸³ DUCLERT Vincent, « Archives orales et recherche contemporaine. Une histoire en cours », *Sociétés et représentations*, 2002/1 n°13, p70.

Partie 2 : Repères spatiaux et historiques du quartier Arnaud Bernard grâce à la littérature secondaire et aux entretiens.

2.1 Le cadre spatial : la question de la délimitation du quartier

Les noms donnés au quartier sont considérés comme des hypothèses définissant son existence, sa légitimité et son identité. On s'intéresse ici au territoire nommé et à sa délimitation spatiale. On présente dès à présent plusieurs niveaux de délimitations. Le premier niveau est plus ancien et traité de façon académique car il procède d'une analyse de deux travaux universitaires. Il s'explique par la volonté de confronter des sources témoins de l'intérêt pour le quartier Arnaud-Bernard au début des années 1980. La thèse de géographie urbaine de Marie Brouat-Thillet, publiée en 1981, se focalise sur l'étude du projet de réhabilitation du quartier⁸⁴. Cette thèse est la première étude sur le quartier que nous avons trouvé. Elle révèle la convergence entre l'étude du quartier et son actualité. Parue dans la même décennie, en 1987, l'étude anthropologique collective, dirigée par Chantal Benayoun, étudie les relations interethniques dans plusieurs quartiers toulousains⁸⁵, en prenant Arnaud-Bernard comme laboratoire d'analyse. Enfin, l'étude réalisée dans le cadre de l'Opération Programmée d'Amélioration pour l'Habitat intervenue à Arnaud-Bernard en 1982 permet de rendre compte de l'unanimité de la délimitation du quartier au début des années 1980 pour les experts. Le deuxième niveau est celui consacré à la période récente, après 2000. Un mémoire de maîtrise de sociologie a été utile car publié en 2004, celui d'Emmanuelle Goty⁸⁶. Suite à notre propre connaissance du quartier nous nous accorderons avec l'analyse d'E. Goty. Mais c'est surtout afin de confronter les résultats de ses entretiens avec l'analyse de nos propres entretiens. Cela permet de complexifier la délimitation du quartier. Ainsi, nous avons dégagé quatre définitions du quartier suite à la synthèse de sept entretiens : les six entretiens formels –présentés dans la partie méthodologique – auxquels nous avons ajouté la délimitation du quartier perçu par la petite-fille de Mamie qui avait pris part à la discussion. En revanche, nous ne prenons pas en compte la définition de Mansour, car ce court entretien informel et spontané n'a pas permis de déboucher sur la question de la délimitation. La définition des

⁸⁴ BROUAT-THILLET Marie, *Evolution et réhabilitation du centre ancien de Toulouse : le quartier Arnaud-Bernard*, Toulouse, s.e., 1981.

⁸⁵ BENAYOUN Chantal (dir.), *Situations interethniques. Rapports de voisinage dans quatre quartiers toulousains*, Centre de Recherches Sociologiques, Université de Toulouse le Mirail, 1987.

⁸⁶ GOTY Emmanuelle, « *Requalification* » de l'espace public et enjeux sociaux, commerciaux et esthétiques : le cas du quartier Arnaud Bernard à Toulouse, Mémoire de sociologie sous la direction de Nicolas Gotovtchenko, Université Toulouse le Mirail, 2004.

usagers et habitants est subjective et se base sur les représentations et les pratiques de chaque individu. Cette partie souhaite faire la synthèse de la réponse des sept interrogés à la question suivante : « comment délimiteriez-vous/définiriez-vous le quartier Arnaud-Bernard ? ». Ces deux premiers niveaux donnent une idée générale de la délimitation spatiale du quartier à environ 25 ans d'intervalles fondée sur deux sources différentes. Enfin, nous convoquons une base théorique, celle de *The Image of the city* de Kevin Lynch. Dans le chapitre 3 intitulé « The city image and its elements », il met en avant les formes de la ville en cinq types d'éléments afin de classer les formes de la ville : les voies (« paths »), les limites (« edges »), les quartiers (« districts »), les nœuds (« nodes ») et les points de repère (« landmarks »).⁸⁷ Un élément pouvant avoir plusieurs fonctions à la fois tout en rendant l'espace intelligible. Pour lui l'image mentale devrait être un aspect fondamental de l'urbanisme. Ainsi, cet outil permet d'éclairer les images données par les individus. Le dernier niveau est celui de la strate administrative actuelle et mise en place 1999. Elle ajoute une complexité à la définition et questionne le calcul statistique de population avant et après 1999. Enfin, plusieurs commentaires seront faits concernant la place de la Basilique Saint-Sernin par rapport au quartier. Elle constitue un enjeu central dans la délimitation du quartier. Inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO au titre des chemins de Compostelle en 1998, la Basilique est un des pôles touristiques les plus attractifs de la ville rose. Sa situation ou son rattachement au quartier de Toulouse pose ainsi question depuis la fin des années 1990. Le rayonnement de la Basilique Saint-Sernin n'allant pas de pair avec la stigmatisation du quartier Arnaud-Bernard permet de définir deux espaces différenciés par leur statut et la représentation qui en est faite. Ce mémoire ne peut qu'esquisser les contours de cette question.

Le quartier Arnaud Bernard se situe dans la partie Nord-Ouest du centre-ville, à 15 minutes à pied de la place centrale du Capitole. Dans les deux travaux, le terme de « quartier » pour définir Arnaud-Bernard est évident : « La délimitation du quartier n'a pas posé de problème ; elle est immédiate. »⁸⁸, « Il est sans doute peu de lieux au cœur même d'une ville qui mérite autant le nom de « quartier » qu'Arnaud-Bernard. »⁸⁹ Cette évidence se confirme par les limites similaires que les deux travaux proposent.

⁸⁷ LYNCH Kevin, « The city image and its elements, chapter III », *The Image of the City*, MIT, 1960 p.46-90.

⁸⁸ BROUAT-THILLET Marie, op.cit. p. 117.

⁸⁹ BENAYOUN Chantal (dir.), op.cit. p. 57.

Premièrement, du Nord-Ouest jusqu'à l'Est du quartier se trouve la ceinture des boulevards Lascrosse, d'Arcole et de Strasbourg(1)⁹⁰. Les murs d'enceinte de la vieille ville ont laissé place à cette grande artère active dont la matérialisation, selon Marie Brouat-Thillet en 1980, n'a pas atténué la rupture qui séparait les faubourgs du centre : « cette barrière est fortement perçue par les usagers, qu'ils soient piétons ou automobilistes. »⁹¹ A l'Ouest, la nouvelle université de Droit et la Cité Administrative forment deux « espaces-tampons » (2 et 3) qui contribuent à délimiter le quartier du reste de la ville, dont l'ancienne faculté représente l'extrémité sud-ouest du quartier(5). L'ouvrage collectif dirigé par Chantal Benayoun décrit la limite Est de la façon suivante : « Des maisons bourgeoises du début du siècle à l'Est [...] enserrent telles des bornes tangibles une portion d'espace qui, pour ceux qui y habitent autant que pour l'opinion toulousaine, est bien un « quartier »⁹². À cette description de maisons bourgeoises le long de la rue Saint-Bernard(6), Marie Brouat-Thillet ajoute que cette délimitation est plus sociale que structurelle. Alors qu'au Sud, la Basilique Saint-Sernin (4) constitue un « espace-tampon » structurel supplémentaire délimitant le quartier.

Ces espaces liminaires, ou « espaces tampons » décrits à l'aide de travaux universitaires, déterminent l'aire intérieure du quartier mais aussi la rupture avec ses zones extérieures. Selon Marie Brouat-Thillet, l'isolement physique du quartier a conduit à son isolement social et économique. Ceci expliquerait son statut de « marginal » en comparaison avec le reste de la ville dès 1980. Or, cet isolement est à questionner. La cité administrative et la nouvelle université de Droit, présentes dès le début des années 1970, ont-elles contribué à la vie du quartier ou ont-elles accentué cette rupture dont parlent l'auteure ? De plus, la formation du quartier se base sur l'aire d'influence⁹³ de la place Arnaud-Bernard qui diminue jusqu'à rompre en rencontrant les « espaces-tampons » décrit précédemment. Cette place est l'espace central du quartier et lui donne son identité grâce au partage du même toponyme. Cet élément peut paraître paradoxal : les limites du quartier englobent le haut lieu du patrimoine toulousain, la Basilique Saint-Sernin. Cependant, le quartier ne partage pas son identité, et l'aire d'influence de la Basilique semble nulle, laissant alors la place Arnaud Bernard comme l'élément d'influence principal.

⁹⁰ Les chiffres (1) dans le texte correspondent à la carte en dessous.

⁹¹ BROUAT-THILLET Marie, op.cit. p. 131.

⁹² BENAYOUN Chantal (dir.), op.cit. p. 57.

⁹³ Par « aire d'influence », nous entendons la zone spatiale polarisée par la centralité de la place Arnaud-Bernard avec laquelle le quartier éponyme s'identifie.

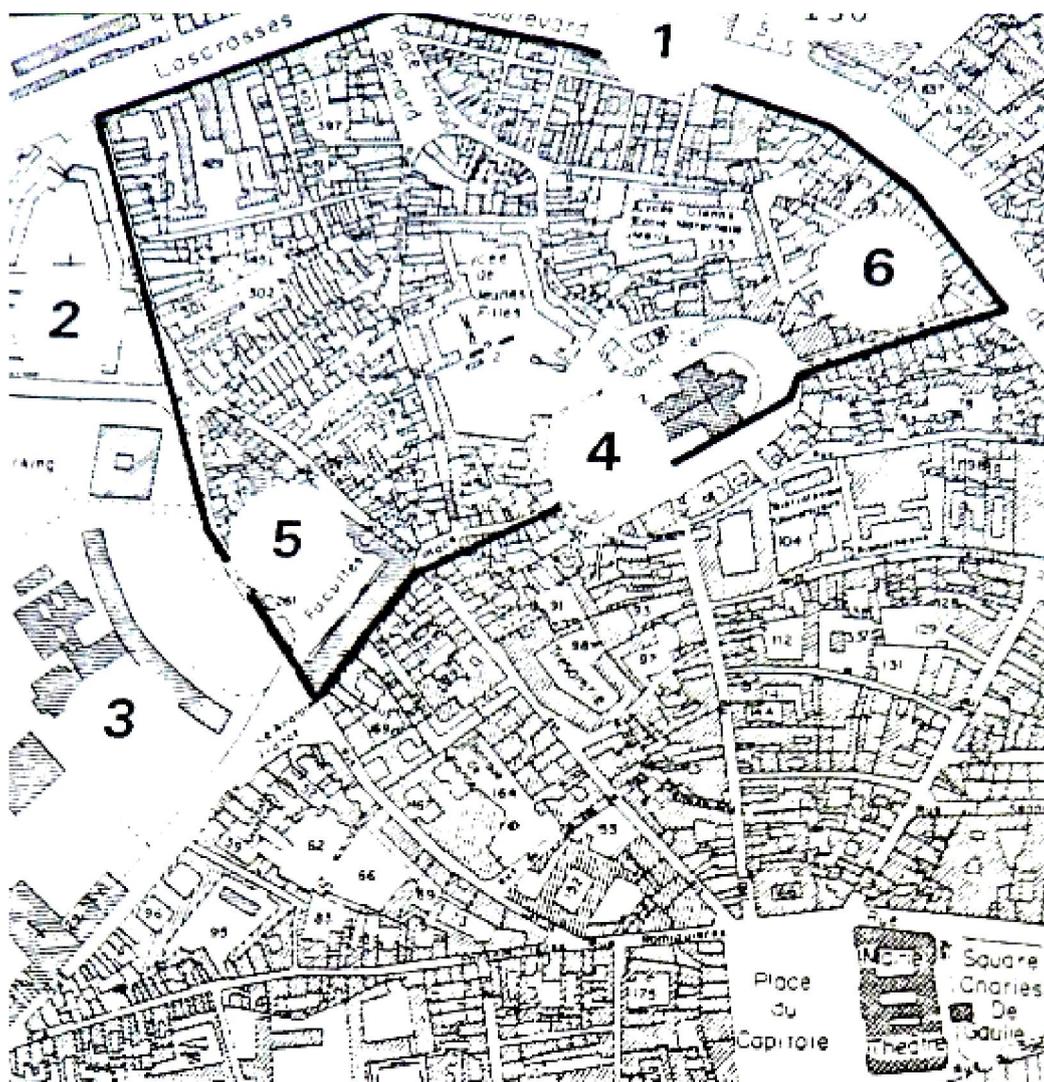


Figure n°1 : Situation du quartier Arnaud-Bernard dans le centre-ville en 1980, délimité par le tracé noir. La numérotation détermine les « espaces-tampons » déterminant le quartier.

Source : BROUAT-THILLET Marie, *Evolution et réhabilitation du centre ancien de Toulouse : le quartier Arnaud-Bernard*, Toulouse, s.e., 1981.p 130.

- 1 - Boulevards
- 2 – Cité administrative
- 3 - Université de Droit
- 4 – Basilique Saint-Sernin
- 5 – Ancienne faculté
- 6 - Rue Saint-Bernard et ses maisons bourgeoises

La Basilique Saint-Sernin ne fait pas partie du quartier Arnaud-Bernard ou plutôt, elle en constitue une délimitation. La figure n°2 (ci-dessous) est une étude de réalisation datant de 1982 dans le cadre du projet de réhabilitation d'une partie du quartier. Alors que sur le schéma de Marie Brouat-Thillet la position de la Basilique reste ambivalente, nous pouvons voir sur le schéma de la figure n°2, établi par deux urbanistes, Yves Fehr et Eric Gomez, rattachés à la mairie et au département de Haute-Garonne, que la Basilique Saint-Sernin est une des entrées majeures pour accéder au quartier (flèche noire se dirigeant vers l'intérieur du quartier). Toutefois, les urbanistes qualifient la place Arnaud-Bernard de « seule fenêtre du quartier sur l'extérieur ». Il rejoint alors l'histoire de la place, autrefois porte d'entrée de la vieille ville, et légitime avec cette fonction, le poids de son influence tout en confortant l'idée que la Basilique Saint-Sernin délimite le quartier. Entité évidente cernée par différents « espaces-tampons » et construit autour de la place Arnaud-Bernard pour le milieu universitaire qui cherche à construire son objet, le « quartier Arnaud-Bernard » reste pourtant difficile à définir pour ses habitants et usagers.

Selon nous, la Basilique Saint-Sernin possède sa propre aire d'influence de nos jours alors que le quartier Arnaud-Bernard se concentre de plus en plus vers la place du même nom et les rues adjacentes. La figure n°3 extraite du mémoire de maîtrise d'Emmanuelle Goty⁹⁴ renforce l'idée que le quartier Arnaud-Bernard pour les usagers se réduit vers la place éponyme (en rouge sur le schéma).

⁹⁴ GOTY Emmanuelle, op. cit. p. 23.

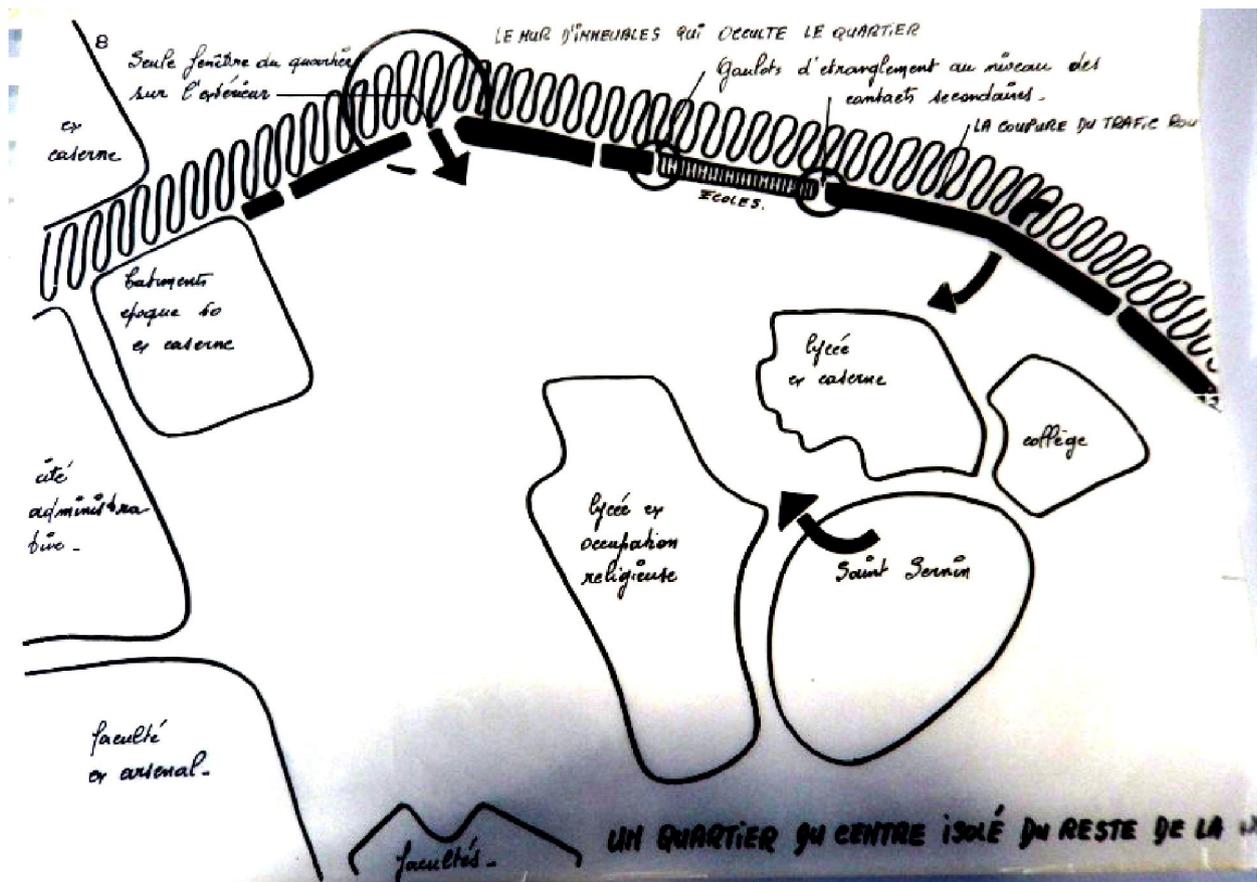


Figure n° 2 : Un quartier du centre isolé du reste de la ville, 1982.

Source : Etude de réalisation par SETOMIP⁹⁵ dans le cas de l'OPAH⁹⁶ (Opération Programmée d'Amélioration de l'Habitat), 1982, p8.

⁹⁵ SETOMIP : Société d'Équipement de Toulouse Midi-Pyrénées

⁹⁶ LISST-CIEU D2 J15. Bibliothèque Inter-Universitaire du Mirail, Toulouse.

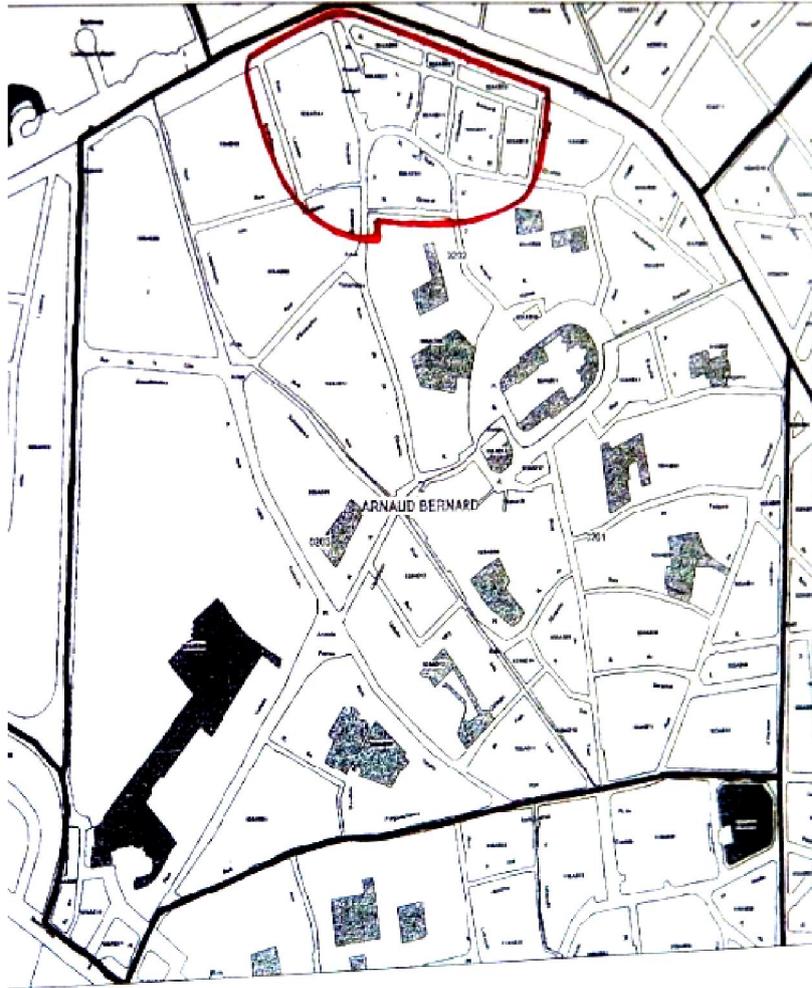


Figure n° 3 : Délimitations du quartier selon deux perspectives nouvelles.

En noir, délimitation administrative de l'INSEE 1990.

En rouge, la délimitation sociale par les usagers.

Source : GOTY Emmanuelle, « *Requalification* » de l'espace public et enjeux sociaux, commerciaux et esthétiques : le cas du quartier Arnaud Bernard à Toulouse, Mémoire de sociologie sous la direction de Nicolas Gotovtchenko, Université Toulouse le Mirail, 2004, p 23.

Suite à la synthèse de nos entretiens, quatre définitions du quartier ont pu être discernées selon le statut des sept interrogés dans le quartier. Cependant, une mise en garde terminologique doit être faite : il est difficile de savoir à quoi font référence les interrogés lorsqu'ils évoquent « Saint-Sernin ». Ce terme peut désigner la Basilique, la place ou un espace plus large, celui d'un nouveau quartier adjacent. Nous n'avons pas la réponse lorsque les interrogés ne l'ont pas précisé.

Deux d'entre eux ont offert une vision objective du quartier semblable à celle des analyses précédentes. De l'entretien avec Hasan, coiffeur de la rue Gramat, situé au centre du quartier, nous avons retenu trois lieux : la place Arnaud-Bernard, la Basilique Saint Sernin, la Cité administrative qui sont pour lui les éléments déterminants les limites du quartier Arnaud-Bernard. Il n'a pas mentionné la ceinture des boulevards au Nord, nous supposons cette absence comme étant une évidence dans l'esprit de notre interlocuteur. De la même manière, la petite-fille de Mamie (présente lors de l'entretien) donne une vision objective du quartier :

« Je dirais Saint Sernin, Compans Caffarelli, le boulevard ça coupe. »⁹⁷

Les deux interrogés sont des usagers du quartier mais ne sont pas résidents. Le premier conçoit le quartier comme un lieu de travail puisqu'il y possède son salon et y fournit des services depuis 25 ans. La deuxième fréquente le quartier lorsqu'elle rend visite à sa grand-mère. Ils donnent tous les deux une délimitation avec un regard extérieur. Hasan voit en la place Arnaud-Bernard, la Basilique et la Cité Administrative ce que l'on pourrait appeler, selon les théories de la représentation de Kevin Lynch dans *The Image of the city*⁹⁸, à la fois des *landmarks* et *nodes*. Ces points de référence sont des lieux stratégiques repérables par les individus du quartier. Hasan a donc une idée du quartier délimité par des points précis à l'inverse de la petite-fille de notre interrogée. Pour elle, la perception du quartier se construit essentiellement en faisant référence à d'autres quartiers (*districts*). Ainsi elle conçoit Arnaud-Bernard entre Saint-Sernin et Compans Caffarelli autrement dit entre le Nord du boulevard et le Sud de la Basilique. Mais tout en faisant des suppositions, cette définition reste très vague puisqu'il faudrait questionner les frontières de ce que seraient les quartiers Saint-Sernin et Compans Caffarelli. Elle rajoute cependant une frontière importante, le boulevard considéré

⁹⁷ Réponse de la petite-fille de Mamie présente lors de l'entretien, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

⁹⁸ LYNCH Kevin, op. cit. p46-90.

comme une voie (*paths*)⁹⁹, toujours selon Kevin Lynch. Autrement dit, par sa fonction routière, le passage des voitures et sa largeur, le boulevard marque une rupture nette avec le quartier Arnaud-Bernard.

Karima et Mamie proposent une définition beaucoup plus subjective. La délimitation du quartier est à la fois floue et plus complexe que ce que nous avons abordé jusque là :

« Il est grand quand même. C'est jusqu'en haut de la rue¹⁰⁰, jusqu'à Saint Sernin. Enfin pas tout à fait Saint Sernin mais les ruelles là. Enfin il n'est pas si grand... On dirait qu'il y a plein de trucs mais non. La place, les ruelles, le lycée Saint Sernin. Il y a des commerces, des cafés... dans les ruelles. »¹⁰¹

Pour Karima, le quartier est essentiellement caractérisé par les « ruelles » et par les services qu'offre le lieu. Toutefois, on retrouve Saint-Sernin même s'il s'agit du lycée, nouveau *landmark* dans la représentation de Karima, et non pas de la Basilique, la place Arnaud-Bernard reste présente mais il n'est pas question des boulevards externes. Sa perception offre une description floue du quartier. A la fois commerçante et habitante, vivre dans le quartier ne lui donne pas l'occasion d'en délimiter clairement les frontières ou la surface : « il est grand quand même [...] Enfin il n'est pas si grand. » On constate ici une définition dont la perception est interne au quartier. Cette délimitation est différente des interrogés précédents qui en avait une vision d'ensemble externe mais aussi plus nette. Il est intéressant alors de noter l'homogénéité du bâti et de la fonction du quartier pour Karima. Elle présente le quartier grâce à son activité commerciale principale : elle en a donc une vision fonctionnaliste due à son activité et son statut d'habitante dans le quartier.¹⁰² Elle se concentre sur les rues étroites qui bordent la place Arnaud-Bernard et donne une vision restreinte du quartier, semblable à celle de la Figure n°3 (ci-dessus). De même, Roger nous offre une vision interne. Mais contrairement à Mamie et Karima il en a une idée très précise et offre des indications qui prouvent sa bonne connaissance du quartier.

« C'est les Tiercerettes et la place Arnaud-Bernard. Tout le périmètre, rue des Trois Piliers, mais pas Escoussière, même pas Saint-Sernin, c'est plus vers la rue du Taur. Je dirais le périmètre entre rue de la Chaîne, rue Arnaud-Bernard, rue d'Embarthe à la limite au bout ça

⁹⁹ LYNCH Kevin, op. cit. p46-90.

¹⁰⁰ Rue Arnaud-Bernard.

¹⁰¹ Entretien avec Karima, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹⁰² HUMAIN-LAMOURE, op. cit. p. 42.

l'est plus. Mais pas la rue des Salenques c'est le prolongement de la rue des Lois, donc non. Moi je le confine. Nous on habitait rue Gramat, là où il y a tous les grafs là. Au 13¹⁰³. »¹⁰⁴

Pour lui les *paths* (rues) sont les frontières du quartier. Simple habitant du quartier, il est celui habitant le plus près de la place Arnaud-Bernard, celui pour qui l'influence de la place se ressent le plus dans la perception et dans la pratique, ce qui se confirme par l'affirme : « Moi, je le confine. »

Enfin, concernant la situation de la Basilique Saint-Sernin, on note ci-dessous l'hésitation de Mamie semblable à celle de Karima :

« La place Arnaud-Bernard, et ici rue Saint-Charles, rue Arnaud-Bernard jusqu'à Saint Sernin, mais là où Karima à son restaurant, pas plus loin. (Mais si Saint-Sernin quand même le dimanche avec le marché)¹⁰⁵ ah oui, le dimanche avec le marché. »¹⁰⁶

Premièrement, la perception de Mamie est interne au quartier car elle utilise des noms précis montrant sa connaissance du lieu. Elle se référence à la place Arnaud-Bernard ainsi qu'à Saint-Sernin, mais précise avec les deux noms de rue. Elle donne une vision triangulaire restreinte du quartier avec la place Arnaud-Bernard au sommet, que l'on pourrait appeler un *node* (nœud), selon Kevin Lynch, et les deux rues adjacentes. Ici, « place Arnaud-Bernard » est bien un nœud au sens que Lynch lui donne car il est essentiel dans l'appréhension du quartier pour ces habitants :

« Certains nœuds de concentration sont le foyer et le résumé d'un quartier, sur lequel rayonne leur influence, et où ils se dressent comme un symbole : on peut les appeler centres. »¹⁰⁷

Ces outils sont appropriés pour l'analyse d'Arnaud-Bernard représenté par les usagers observateurs : les points de références, les voies, les quartiers, les nœuds peuvent tous être considérés comme les limites (*edges*) du quartier. L'interrogée nous donne des indications qui montrent sa propre pratique du quartier, les endroits qu'elle utilise pour se déplacer. Elle explique « là où K. à son restaurant », insistant alors sur la rue Arnaud-Bernard. Cette précision montre que l'interrogée s'est adaptée à la question en fonction de notre propre

¹⁰³ Rue Gramat.

¹⁰⁴ Entretien avec Roger, Arnaud-Bernard, Toulouse, Juillet 2015.

¹⁰⁵ Intervention de la petite fille de Mamie lors de l'entretien, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹⁰⁶ Entretien avec Mamie, Arnaud-Bernard, Toulouse, Juillet 2015.

¹⁰⁷ LYNCH Kevin, op. cit. p.55.

connaissance du quartier, donnant un point de référence connu de nous deux. Ensuite, ne convoquant pas Saint-Sernin dans sa définition au premier abord, Mamie est influencée par la perception de sa petite fille : « mais si Saint-Sernin quand même le dimanche avec le marché », « ah oui, le dimanche avec le marché. » Le fait que la place Saint-Sernin appartiendrait au quartier Arnaud-Bernard dépend de deux facteurs : son activité commerciale et sa temporalité. La complexité de la délimitation ne réside pas seulement dans la matérialité ou la fonction du quartier. Il est aussi identifié ici comme étant le lieu d'une pratique sociale et d'une représentation. La pratique dominicale de Mamie lui permet de clarifier sa délimitation mais nous apparaît comme une complexité supplémentaire pour notre définition d'Arnaud-Bernard. Cette précision renvoie à la conception du quartier comme étant un espace changeant car étant un espace vécu.

D'espace vécu le quartier en est également un espace perçu, représenté et catégorisé. C'est ce que l'on constate avec les trois entretiens du cercle restreint du Carrefour Culturel d'Arnaud-Bernard et du Comité de quartier. A la question sur les limites du quartier, David Brunel répond :

« Et bien c'est une entité culturelle. Puisque les gens s'y réfèrent que par le fait d'y prendre leur plaisir. »¹⁰⁸

Il renvoie la définition du quartier à son caractère culturel, lieu de vie de convivialité, porté par sa fonction et son statut dans le quartier, à savoir coordinateur de cette association culturelle. De même, par les réponses de Francis Blot et Joap Ramond, on voit que la question de la délimitation est une question de perception :

« Il n'y a pas de délimitation du quartier puisque le quartier n'a pas de délimitations. C'est plus, je m'en suis rendu compte petit à petit, une reconnaissance. Il y a des gens qui habitent rue Gatien Arnoult et qui disent « ah non non je ne suis pas d'Arnaud-Bernard, je suis à Saint Sernin moi ». Le voisin dira : « j'habite à Arnaud-Bernard ». Il y a des gens du Chalets qui diront « ah non moi j'habite aux Chalets », c'est autre chose, le quartier des Chalets c'est plus récent. Mais ce qui est intéressant c'est qu'il y a des gens des Chalets qui viennent au Comité Arnaud-Bernard. »¹⁰⁹

« Ah ça, ça était des débats infinis avec Claude Sicre, mon voisin. La ceinture c'était un peu le boulevard. Mais en fait il y a des gens qui habitent de l'autre côté des boulevards,

¹⁰⁸ Entretien avec David Brunel, Arnaud-Bernard, Toulouse, Juillet 2015.

¹⁰⁹ Entretien avec Francis Blot, Arnaud-Bernard, Toulouse, Juillet 2015.

côté des Chalets. Quand ils vont chez eux, ils disent « j’habite à Arnaud Bernard ». Ils ne se réclament pas des Chalets. Alors on en a déduit que la limite c’était là où les gens le définissent eux-mêmes. Je crois que c’est la meilleure façon de le définir. S’ils trouvent qu’ici c’est malfamé, qu’il y a trop d’étrangers, tout ça, ils vont dire : « ah non non, moi j’habite pas Arnaud-Bernard ». Et ceux qui aiment, ils vont dire : « ah oui oui, moi j’habite Arnaud-Bernard. » Alors que c’est à 50 mètres ! »¹¹⁰

Les trois hommes abordent des termes tels que « plaisir », « reconnaissance », « malfamé », « ceux qui aiment ». Ils insistent sur la subjectivité et l’attachement/rejet au/du quartier.¹¹¹ Cet attachement est lié à la représentation du quartier par rapport au groupe culturel y étant visible : « trop d’étrangers » directement lié à « malfamé ». Mais il peut aussi s’exprimer par l’investissement dans la vie locale du lieu, c’est ce que précise Francis Blot : « il y a des gens des Chalets qui viennent au Comité Arnaud-Bernard ». Alors que David Brunel aborde la notion de « plaisir » où « l’attachement se traduit par un sentiment de bien-être »¹¹² et Francis Blot celle de « reconnaissance », la délimitation du quartier dépend de la valorisation ou bien de la stigmatisation du quartier. Mais plus qu’un « espace perçu », on assiste ici à une intellectualisation de leur lieu de vie. Les définitions de l’artiste Joap Ramond et de l’ancien président du Comité de quartier est une preuve de l’intérêt porté au quartier mais aussi de la volonté de ne pas seulement vivre dans le quartier mais de *penser* ce lieu. Penser dans l’acception de lui donner un sens : dans ce cas ce serait celui d’un quartier ouvert vers l’extérieur, laissé à la propre appréciation de chacun. Cette idée rejoint l’idéologie du Carrefour Culturel présentée dans la troisième partie de ce mémoire.

Pour conclure, le schéma proposé par Emmanuel Goty (figure n°3) invite à se questionner rapidement sur une dernière délimitation : une définition administrative.

¹¹⁰ Entretien avec Joap Ramond, Arnaud-Bernard, Toulouse, Juillet 2015.

¹¹¹ ALLEN Barbara, « Le quartier à l’articulation d’enjeux spatiaux temporels », in AUTHIER Jean-Yves, BACQUE Marie-Hélène, GUERIN-PACE France (dir.) op. cit. pp. 138-150.

¹¹² GUERIN-PACE France, op. cit. p. 155.



Figure n°4 : Le quartier Arnaud-Bernard aujourd'hui vu par *googlemaps*.¹¹³

La figure n°4 que l'on trouve en entrant « Arnaud-Bernard Toulouse » sur la barre de recherche du site *googlemaps* reprend la délimitation administrative proposée par l'INSEE. Ces frontières dévoilent une nouvelle façon de circonscrire le quartier qui est totalement différente de celles énoncées plus tôt. Ces frontières ont été définies suite à la création de l'IRIS. Il s'agit d'une unité de mesures statistiques.

« Les communes d'au moins 10 000 habitants et la plupart des communes de 5 000 à 10 000 habitants sont découpées en IRIS. Ce découpage, maille de base de la diffusion de statistiques infracommunales, constitue une partition du territoire de ces communes en "quartiers" dont la population est de l'ordre de 2 000 habitants. [...] Il est construit à partir de critères géographiques et statistiques et, autant que possible, chaque IRIS doit être homogène du point de vue de l'habitat.»¹¹⁴

Ce découpage statistique a été mis en place en 1999. Il questionne donc la délimitation précédente et invite le chercheur à prendre garde aux données de l'INSEE avant et après 1999 - données évoquées dans la partie 3 de ce mémoire. L'évocation du terme « quartier » dans le paragraphe ci-dessus invite à penser la multiplicité de sens donné au « quartier », ici fondé autour de l'« habitat », et permet de conclure la difficulté de définir un espace sous cette appellation.

¹¹³ *Googlemaps.com* consulté le 20/05/2016

¹¹⁴ <http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=zonages/iris.htm> consulté le 20/05/2016

Suite à aux différentes sources, la délimitation du quartier Arnaud-Bernard nous renvoie à plusieurs façons d'aborder ce territoire et de le définir. La première tendance est objective parce que les individus interrogés ne sont pas résidents. Leur mobilité et le fait qu'il soit tourné vers l'extérieur témoignent justement d'une délimitation externe au quartier semblable à la délimitation objective délivrée par les travaux universitaires et celui de l'OPAH. La deuxième est interne et subjective. Elle en est alors vague car chaque personne de par son statut et sa pratique du quartier en a une perception différente. Ce quartier, espace pratiqué, dépend de sa fonction et de sa temporalité. On repère une similitude entre les entretiens d'aujourd'hui (2015) et la synthèse de ceux faits par E. Goty en 2004 (en rouge sur la figure n°3). Une continuité de la représentation du quartier par les habitants peut donc être dégagée à 10 ans d'intervalle. Enfin, le quartier est un espace perçu, c'est ce que relatent ces trois derniers interrogés. Mais ils font surtout du quartier Arnaud-Bernard un « quartier pensé » qui prête à se questionner sur la possibilité de construire l'image d'un quartier, élément essentiel de la partie 3 de ce mémoire. Pour conclure, la définition administrative permet ici de donner à voir une définition purement stratégique du quartier comme une base de calcul et notamment lorsqu'il s'agit de préciser la « mixité » chiffrée du quartier.

Outre le cadre spatial, la définition historique est une autre manière de saisir le quartier en général et le quartier Arnaud-Bernard en particulier.

2.2 *Le cadre historique : la question de la marginalité du quartier.*

Cette partie souhaite revenir sur les grandes lignes de l'histoire du quartier. L'histoire économique, l'histoire matérielle, et l'histoire sociale sont intimement liées, chacune nourrissant l'autre. Pour cela, nous avons choisi de donner du relief aux sources écrites grâce à la mémoire récente du quartier portée par Francis Blot, président du Comité du Quartier de 1989 à 1996, interrogé durant l'été 2015. Son récit de vie le démarquait parmi les autres interrogés comme le plus connaisseur des dynamiques du quartier. Ainsi dans la littérature secondaire, on utilise d'une part le mémoire de maîtrise de Marcelin Assi qui éclaire la réception du projet de réhabilitation (OPAH) par la population en 1982 et d'autre part deux écrits présentent deux moments contrastés de l'évolution du quartier : la thèse de Marie Brouat-Thillet de 1981 et le mémoire de maîtrise de Chloé Sauquet de 2009. La thèse de 1981 retrace l'évolution du quartier depuis son origine jusqu'en 1980 en se focalisant sur les enjeux de la réhabilitation du centre ancien, le mémoire de Chloé Sauquet se concentre sur Arnaud-

Bernard comme espace public où converge diverses représentations et divers enjeux essentiellement entre 1981 et 2009. Ces deux ouvrages nous donnent donc une synthèse de l'histoire du quartier. Enfin, une des limites à cette partie et ce mémoire en général réside dans le manque de données venues de la municipalité expliqué par le manque de temps.

2.2.1 Origine et histoire : entre centralité et marginalité (XI^e –XIX^e siècle)

Le quartier Arnaud-Bernard est situé dans l'enceinte de la vieille ville qui le place dans une dynamique de centralité. Cependant, selon Marie Brouat-Thillet c'est cette même situation qui explique la marginalité du quartier. Le quartier Arnaud-Bernard doit son nom à la porte médiévale située sur la place principale du quartier. Ce nom n'est autre que celui du propriétaire du terrain sur lequel la place s'est construite¹¹⁵. Bien que le quartier porte le nom de la porte d'entrée vers la ville, le bourg s'est formé autour de la Basilique Saint-Sernin datant du XI^e siècle. Construit autour de bâtiments politico-religieux, ce bourg est essentiellement résidentiel et religieux durant le Moyen-Âge. Cependant, plusieurs migrants ruraux y sont présents notamment grâce à l'implantation d'un hôpital, d'une léproserie, et surtout du marché aux bestiaux qui font du quartier la porte ouverte vers l'extérieur. Il est alors un quartier excentré du reste de la dynamique notable et luxueuse de la cité, comme a pu l'être le quartier Saint-George.¹¹⁶ Selon Brouat-Thillet, dès le XII^e siècle les bâtiments religieux ainsi que les institutions scolaire et universitaire, qui entourent le quartier, constituent déjà des « espaces-tampons » qui isolent le quartier dont la tendance à l'isolement est constante jusqu'au XX^e siècle comme nous l'avons vu plus haut.

La Révolution Française marque un tournant dans l'histoire de la ville et du quartier et accentue la marginalisation de ce quartier central. La période de sécularisation libère le lieu de ses emprises religieuse et noble.¹¹⁷ L'activité militaire remplace la pratique religieuse : « L'important couvent des Chartreux devient en 1791, un dépôt d'artillerie qui sera par la suite transformé en arsenal, employant en 1850 jusqu'à 250 ouvriers. »¹¹⁸ Cette spécialisation militaire durant le XIX^e siècle, ainsi que l'apparition de l'université de Lettres et du lycée pour jeunes filles, donnent à ce bourg des allures de faubourg : essentiellement résidentiel, et où l'activité économique y est très diversifiée (alimentaire, artisanat). Arnaud-Bernard

¹¹⁵ BROUAT-THILLET Marie, op.cit. p. 137.

¹¹⁶ BROUAT-THILLET Marie, op. cit. p. 142.

¹¹⁷ SAUQUET Chloé, op. cit. p. 29.

¹¹⁸ BROUAT-THILLET Marie, op. cit. p.159.

s'inscrit à contre-courant de l'évolution du reste des quartiers centraux. Marie Brouat-Thillet propose une comparaison avec deux quartiers centraux dont un spécialisé dans les produits de luxe pour les notables toulousains et un autre spécialisé dans l'artisanat pour la construction avec des professions telles que charpentiers ou marbriers afin de montrer le caractère atypique du quartier dès cette époque-là.¹¹⁹

Cette tension entre centralité et marginalité s'explique essentiellement par les pratiques sociales et les activités présentes dans le quartier. Jusqu'au début du XX^e siècle, le quartier ne connaît pas de véritable spécialisation économique et dépend fortement des institutions centrales religieuses, universitaires et militaires.

2.2.2 Arnaud-Bernard au début du XX^e siècle : de l'économie prospère à l'insalubrité.

Au tournant de la première guerre mondiale, la place Arnaud-Bernard se spécialise dans l'activité marchande. Cette activité économique le place dans une dynamique d'échange. Lieu de foire ou carrefour économique, il deviendra également le lieu des échanges culturels. En 1881, la Halle du marché est construite sur l'espace vierge, situé entre le centre et le faubourg que la destruction de la porte Arnaud-Bernard en 1825 a laissé.¹²⁰ Le lieu s'institutionnalise comme plaque tournante de l'économie du centre-ville. Le début du XX^e siècle est la période de croissance économique et démographique liée au marché au gros et ses activités attenantes. Principalement centrée autour de ce marché alimentaire : les commerçants, restaurateurs, et hôteliers sont les premiers acheteurs à venir nourrir l'activité économique. Ce qui fera dire à Marie Brouat-Thillet qu' « incontestablement, l'activité du quartier est liée à celle du marché qui attirait quotidiennement, de 7 heures du matin à 17 heures du soir, une importante population. »¹²¹ Voyant la masse de population que draine le marché, les activités artisanales s'y implantent et les restaurateurs, les cafés profitent de ce lieu de rencontre pour en faire un lieu central de consommation. Une véritable organisation de quartier se crée et les commerçants s'adaptent au poumon économique qu'est le marché de gros. Francis Blot, ancien président du Comité de quartier, relate cette mémoire du quartier encore vive pendant l'entretien réalisé à l'été 2015 :

¹¹⁹ BROUAT-THILLET Marie, op. cit. p. 163.

¹²⁰ SAUQUET Chloé, op. cit. p. 30.

¹²¹ BROUAT-THILLET Marie, op. cit. p. 168.

« Là où il y a des petites épiceries de nuit avenue Serres, il y habite encore, Monsieur Mazelier, était bijoutier horloger et il me racontait que lui il ouvrait 3h-4h le matin et à 8h il avait fait sa journée. Parce que quand les maraichers des bords de Toulouse venaient place Arnaud-Bernard, s'ils avaient une montre à faire réparer ils la laissaient à 4h et à 8h quand ils avaient fait leur vente ils la reprenaient et lui il s'était adapté à ça. Donc quand ils ont bougé le marché, ça a modifié l'économie du quartier. »¹²²

De même, les résidents et une classe sociale plus défavorisée instaurent l'« inquiet », le marché aux puces. Arnaud-Bernard attire par son activité économique mais il est également un lieu de transit pour rejoindre le centre ou pour se rendre à l'église.

La deuxième moitié du XX^e siècle est quant à elle marquée par le déclin de l'activité économique et de la situation de centralité qui, d'une part, faisait vivre le quartier, et d'autre part, lui donnait une fonction et une identité. C'est justement, dans la dynamique de déclin des vieux quartiers centraux que s'inscrit Arnaud-Bernard dès 1954 avec la construction de « grands immeubles » à la place de l'entrepôt du marché, en 1950 avec la destruction de l'Arsenal, remplacé tardivement par la Cité administrative en 1966. Enfin, le coup de grâce pour la décroissance du quartier provient de la délocalisation du marché de gros en 1964 où la place Arnaud-Bernard devient un parking à voiture. À cela, s'ajoute le départ des jeunes et des immigrés espagnols vers les Grands Ensembles, construits entre 1962 et 1975.

2.2.3 La deuxième moitié du XX^e siècle : marginalisation et rénovation

À l'activité commerciale liée au marché du début du siècle, puis le déclin des années 1950 et 1960, les années 1970 sont marquées par une revitalisation. Des activités atypiques ou « marginales » durant les années 1970 apparaissent : imprimeurs, vieil artisanat, brocanteurs, magasin d'instruments de musiques, librairie « spécialisée dans des ouvrages politiques... d'extrême gauche »¹²³. Si dès 1954, certains hôtels, destinés aux acheteurs de la région, ferment dû au déclin de ce lieu d'échange, Marie Brouat-Thillet en compte vingt-neuf en 1974 en précisant qu'« aux cafés traditionnels s'ajoutent des cabarets, des cafés-théâtres, des bars qui sont des lieux de rencontres de groupes spécifiques : étudiants, militants de gauche, féministes, travailleurs immigrés. »¹²⁴. Brouat-Thillet précise que les bazars et le commerce de tissus dynamisent fortement le quartier ainsi que les marchands « aux puces » sur la place

¹²² Entretien avec Francis Blot, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹²³ BROUAT-THILLET Marie, op. cit. p. 179.

¹²⁴ BROUAT-THILLET Marie, op. cit. p. 180.

Saint-Sernin : le quartier continue sa tradition commerciale tout se révélant être un quartier de loisir et de plaisirs nocturnes. Cependant, le déclin économique n'est pas sans lien avec le déclin matériel de ce vieux quartier central. L'insalubrité d'Arnaud-Bernard entraîne la mise en place du projet de d'Opération Programmée de l'Amélioration de l'Habitat qui lance la question de la revalorisation du lieu tout en préservant sa cohésion¹²⁵. Il s'agit d'une initiative menée par la municipalité afin « à la fois d'endiguer la dégradation continue du quartier et de lutter contre les réhabilitations spéculatives entreprises par les marchands de biens qui provoquent des changements profonds de population. »¹²⁶ La revitalisation du cadre bâti, la transformation de l'image du quartier vise à « améliorer les conditions d'existence des habitants en les maintenant sur place. »¹²⁷ Alors que le quartier est en détérioration et que son image se dégrade de par son aspect matériel, la réhabilitation du quartier Arnaud-Bernard de 1982 est un premier pas vers la *gentrification* du quartier. Ce projet a d'ailleurs suscité l'intérêt du monde universitaire puisque ce mémoire s'aide de la production d'études réalisés en 1981 et 1982. Cette réhabilitation s'insère plus largement dans le contexte de la construction d'un grand complexe d'activité professionnel et touristique, Compans Cafarelli, au Nord-Ouest du quartier, de l'autre côté du Boulevard Lascrosses. En 1982, l'analyse de Marcelin Assi témoigne du fait que ni les habitants ni les commerçants du quartier n'étaient au courant de ce projet.¹²⁸ Sans la participation citoyenne, investisseurs et municipalité s'emparent de ce vieux quartier du centre ville dès 1975. Pour Marcelin Assi, ce projet ne s'inscrit pas dans la volonté de revaloriser le quartier pour améliorer le cadre de vie des habitants mais plutôt de créer une vitrine économique et sociale du centre ville de Toulouse. L'aménagement de la place Arnaud-Bernard en espace semi-piéton en 1988 (voir figure n°5) s'inscrit également dans la dynamique de la revalorisation du vieux centre concrétisée par le programme de piétonisation en 1991 lancé en accord entre la mairie et l'association Toulouse-Piéton. De même, la nomination de la Basilique Saint-Sernin au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1998 confirme cette dynamique de valorisation du centre ville afin de faire de Toulouse une métropole touristique.

¹²⁵ ASSI Marcellin, op.cit. p. 5.

¹²⁶ AUTHIER Jean-Yves, « Formes et processus de ségrégation dans les quartiers anciens centraux réhabilités. L'exemple du quartier Saint-Georges à Lyon », *Sociétés contemporaines* n°22-23, 1995. p.110

¹²⁷ AUTHIER Jean-Yves, op. cit. p. 110.

¹²⁸ ASSI Marcellin, op. cit. p. 14.

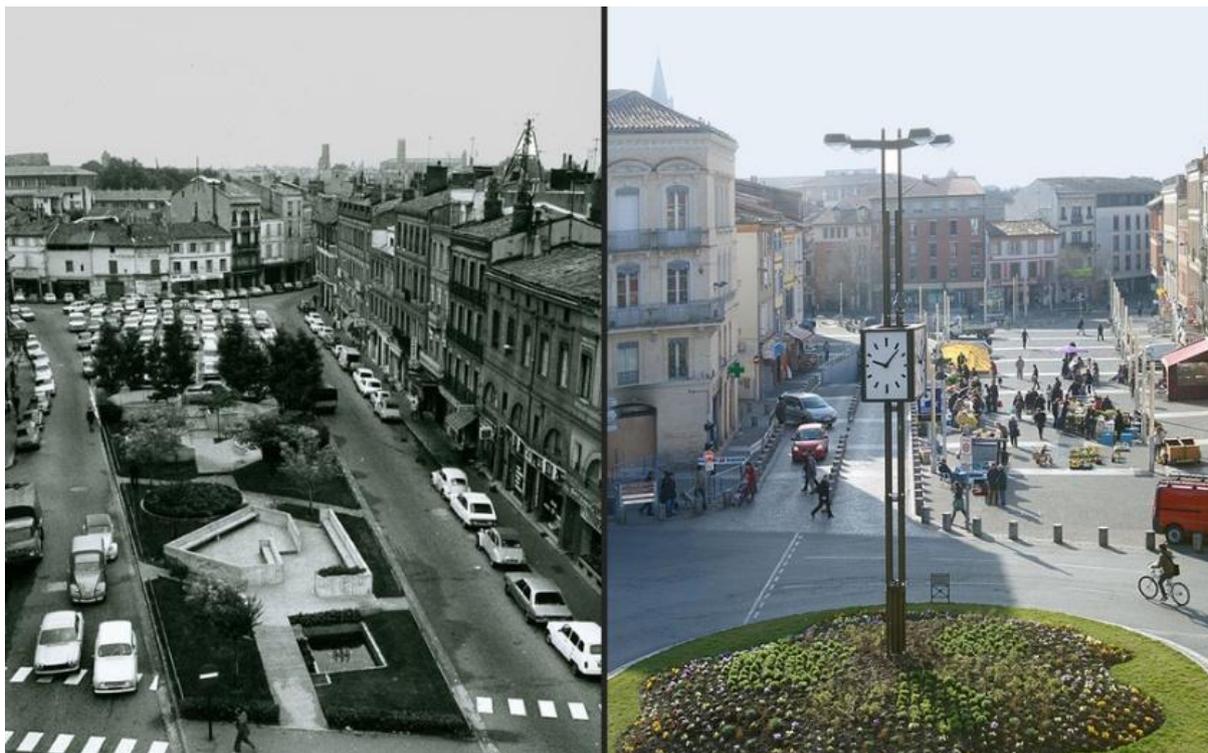


Figure n°5 : Place Arnaud-Bernard en 1988 (à gauche) et aujourd'hui (à droite)

Source : *Geo.fr*

Cependant, alors que le complexe Conpans-Caffarelli au Nord prend forme, le projet d'Arnaud-Bernard est couteux et ne sera pas finalisé. Plusieurs immeubles sont rénovés jusqu'aux années 1990 mais le quartier n'est toujours pas, ni *gentrifié*, ni relié au reste de la ville. Cependant, l'attractivité du quartier pour les étudiants, et les artistes peut s'apparenter à une « gentrification marginale » selon Chloé Sauquet qui reprend le travail de Mathieu Van Crieckingen et Jean-Michel Decroly, en appelant ces nouveaux venus des « gentrificateurs marginaux » dont l'investissement dans le quartier est plus social que financier.¹²⁹ Or, selon nous, ces individus ont uniquement contribué à alimenter le caractère populaire du quartier sans y ancrer une dynamique de *gentrification*. De même, l'entretien avec Francis Blot permet d'affirmer que l'association du Carrefour-Culturel créée en 1991 s'ancre au contraire dans une volonté de contrer l'embourgeoisement du vieux quartier au point d'aborder la « paupérisation » du lieu :

¹²⁹ VAN CRIECKINGEN Mathieu, DECROLY Jean-Michel, « Revisiting the diversity of gentrification. Neighborhood renewal processes in Brussels and Montreal » *Urban Studies*, vol. 40, n°12, November, p2451-2468, 2003. Cité par SAUQUET Chloé, op. cit. p. 47.

« On s'est battu contre la *gentrification* et en fait, on a eu la paupérisation d'Arnaud-Bernard. Parce que notre but c'était de garder une mixité. En tout cas c'est un constat. »¹³⁰

L'objet de cette « mixité » abordée ici par Francis Blot est l'objet central de nos préoccupations. Ambigüe, la *gentrification* est à la fois entendue comme un gage de mixité sociale socio-économique et culturelle lorsqu'elle est une politique d'aménagement du territoire mais également ressentie comme une menace à la mixité ethnique et culturelle créée de façon quasi naturelle dans les quartiers populaires. L'analyse de Francis Blot relate les actions de l'association du Carrefour-Culturel des années 1990 tout en observant l'actualité du quartier : garder une « mixité » et le caractère populaire du quartier en luttant contre la *gentrification*, symbole d'une menace ; pour finalement obtenir, quelques années plus tard, l'opposer et l'appauvrissement du lieu, dont les problèmes de trafics, la présence de population précaire, la stigmatisation et la politique de la mairie envers le quartier sont les symboles. Dans l'imaginaire de Francis Blot on constate la méfiance envers ce processus qui allait ruiner l'authenticité du quartier et l'échec de leurs actions dans le futur du lieu. Finalement, *gentrification* et paupérisation sont les deux extrêmes auxquels le quartier était confronté et deux éléments menaçant la « mixité ». Dans ce contexte, la partie 3 de ce mémoire reviendra sur la définition de la « mixité » à Arnaud-Bernard mais aussi, la « mixité » entendue par l'association du Carrefour-Culturel et ce qu'ils ont mis en place, stratégie et tactique, afin de garder ou de construire cette caractéristique au début des années 1990. Cette recherche permettra d'une part de questionner la définition de la « mixité » et d'autres part d'interroger le quartier comme lieu de « mixité ».

2.2.4 Les conséquences de la marginalité et l'émergence d'une polémique depuis les années 2000 : Arnaud-Bernard au centre des enjeux économiques et politiques de Toulouse.

La pétition intitulée « nous sommes les oubliés d'Arnaud-Bernard » émanant des commerçants du quartier du centre ville de Toulouse a été signée par 300 personnes, c'est ce qu'informe le quotidien régional *La Dépêche du Midi* le 16 janvier 2016.¹³¹ Ces usagers réclament auprès de la mairie des mesures pour dynamiser le lieu, et créer ainsi un vrai tissu

¹³⁰ Entretien avec Francis Blot, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹³¹ <http://www.ladepeche.fr/article/2016/01/30/2266925-arnaud-bernard-nous-sommes-les-oublies-e-de-toulouse.html>
http://www.petitions24.net/signatures/arnaud_bernard_nous_sommes_les_oublies_de_toulouse_centre/

interculturel et intergénérationnel. Ils se sentent mis à l'écart dans ce quartier où règne l'insécurité, et le trafic de drogue, dernier moyen de vivre pour de jeunes hommes seuls, et isolés issus d'une immigration clandestine venue du Sud et aux statuts de plus en plus précaires. Une des commerçantes déplore « la mise à mal des femmes et de leur invisibilité sur la place, souvent soumises à des réflexions déplacées. Une situation oppressante et pénible. » Cette situation qui met en avant une cohabitation difficile entre des habitués et une population à la fois stigmatisée et non désirée remet en question le quartier comme l'échelle de proximité propice à la sociabilité et à la convivialité. Ce qui pousse la commerçante à questionner : « Où est le vivre ensemble ? »¹³².

En 2009 déjà, l'Association de Commerçants et Artisans d'Arnaud-Bernard (ACAAB) dénonce les trafics illégaux et l'insécurité qui règnent sur la place. En effet, les commerçants se plaignent d'une baisse de leurs activités due à un trafic de cigarettes importées dont est le théâtre la place Arnaud-Bernard.¹³³ Grâce à des lettres ouvertes, ils convoquent la mairie socialiste, le conseil général et la préfecture, ces derniers répondent par le retrait des bancs sur la place Arnaud-Bernard et la mise en place de caméras de surveillance. Les solutions apportées ne font pas l'unanimité dans le quartier Arnaud-Bernard où le Comité de Quartier dénonce une atteinte à l'usage de l'espace public. Dans la même dynamique, en mars 2016 la mairie met en place des bornes anti-assises pour éviter que les passants ne s'y assoient. Aujourd'hui encore la politique sécuritaire de la municipalité, sous étiquette Les Républicains¹³⁴, est à la fois demandée par l'ACAAB et dénoncée par quelques usagers, le Comité de quartier mais également une association d'extrême gauche Casa Nova, qui a créé en avril 2016 sur le réseau social *Facebook*, un événement « apéro qui ne fait pas mal aux fesses ». Comme le soulève Chloé Sauquet ds 2009, et interroge la commerçante, la question de l'usage de l'espace public comme un lieu appartenant à tous est bien l'enjeu qui se pose aujourd'hui encore à Toulouse. Selon nous, il n'est pas seulement question d'une paupérisation mais plutôt de stigmatisation et de fuite en avant dans la gestion du quartier de la part de la mairie. Outre la dégradation matérielle du quartier, cette stigmatisation s'explique en partie par la vocation d'accueil du quartier, dont nous proposons de clarifier les lignes globales, et la tendance à définir les frontières entre « eux » et « nous ».

¹³² « Nous sommes les oubliés de Toulouse », *La Dépêche*, publié le 30 janvier 2016. <http://www.ladepeche.fr/article/2016/01/30/2266925-arnaud-bernard-nous-sommes-les-oublies-e-de-toulouse.html>

¹³³ SITNIKOW Valérie, « Les commerçants de la place Arnaud-Bernard lancent un SOS3 », publié le 17 août 2009. <http://www.ladepeche.fr/article/2009/08/17/655564-les-commerçants-de-la-place-arnaud-bernard-lancent-un-sos.html>

¹³⁴ Parti politique français de droite.

2.3. *La marginalité en question.*

2.3.1 Histoire sociale : un quartier à vocation d'accueil

La singularité de ce quartier toulousain repose essentiellement sur divers changements structurels et démographiques lui conférant alors une homogénéité dans son caractère mixte. En replaçant les différentes vagues migratoires dans l'histoire du quartier, il apparaît comme un lieu où convergent différents profils ethniques et culturels. La première migration en direction de Toulouse est celle des Français eux-mêmes. Depuis l'époque médiévale jusqu'au XIX^e siècle la migration est économique allant du milieu rural au milieu urbain. Porte d'entrée du centre de la ville, cette situation le place dans une dynamique d'échange entre le monde urbain interne aux murailles de la ville et le monde rural extérieur. Ce deuxième bourg de ville est instauré comme le lieu d'échange et de foire entre les différents produits que pouvaient procurer à la fois la ville et la campagne. La Basilique Saint-Sernin, une léproserie et un hospice attirent également les pèlerins venus de l'extérieur de la ville. Ce quartier est donc désigné comme lieu d'accueil des étrangers par ses activités excentrées, tant religieuses que commerciales.¹³⁵ Tout au long du XIX^e des travailleurs poussés par la dynamique de l'exode rural contribuent à l'activité de la ville mais également du quartier.

Parallèlement, la deuxième tendance est celle de la migration estudiantine à la fin du XIX^e siècle lorsque la Révolution Française épure le quartier de sa dynamique religieuse.¹³⁶ L'implantation de la caserne militaire, celle de l'Université de Lettre et du lycée pour jeunes filles attirent un nouveau type de population : la jeunesse. La Troisième République Française met en place la conscription obligatoire. Dès lors, la caserne militaire est le lieu de la rencontre, et de l'échange entre les différentes classes sociales mais surtout entre les différentes communes. Durant cette période la localité détermine l'identité des individus. Ainsi la caserne de Toulouse a pu mélanger des jeunes hommes venus d'Aveyron ou du Tarn par exemple et participer à un renouvellement de la population. Dans le même esprit, l'Université de Lettre attire la venue de jeunes étudiants. Ces deux institutions sont les lieux propices à la coprésence des différents nouveaux venus, et *a fortiori* d'une mixité induite par la politique nationale de l'époque. Or, nous pouvons faire l'hypothèse que ces jeunes devaient se loger à côté de leur établissement, dans le quartier Arnaud-Bernard, et vraisemblablement côtoyer les locaux et les marchands. Notons par ailleurs que la présence d'étudiants à Arnaud

¹³⁵ BROUAT-THILLET Marie, op. cit. p. 166.

¹³⁶ SAUQUET Chloé, op. cit. p. 29.

Bernard n'est pas le seul apanage du XIX^e siècle. En 1968, les mouvements contestataires étudiants débutent dans cette partie du quartier comme le suggère Christine Faure en évoquant les universités présentes dans cette partie de la ville :

« Le rapprochement des centres universitaires au cœur de la vieille ville facilita le déclenchement de la contestation : la Faculté des lettres et la Faculté de droit, côte à côte à deux pas de la place du Capitole »¹³⁷

Par ailleurs, pour Marie Brouat-Thillet, les édifices à la fois religieux, militaires, et universitaires jouent un rôle premier dans l'isolement du quartier qui possède ainsi une dynamique différente de celle du reste du centre ville. Selon elle le centre ville s'embourgeoise de plus en plus avec une grande diversité de commerces de luxe et professions notables, alors que le quartier Arnaud Bernard garde une position « marginale » en accueillant des marchands alimentaires, des militaires jusqu'à la fin du XIX^e siècle et des étudiants, encore aujourd'hui.

La deuxième migration à laquelle nous nous intéressons est celle venue de l'Europe : c'est le temps « des latins »¹³⁸ dans le quartier Arnaud Bernard. Après la Première Guerre Mondiale, les Italiens profitent d'une politique favorable à l'immigration pour venir s'implanter en région Midi-Pyrénées. Le déficit démographique que l'on connaît à la France du XIX^e et fin XX^e entraîne différentes vagues d'immigration dont la ville de Toulouse se fait à son tour le témoin au début du XX^e siècle. Venus du Nord de l'Italie, ces nouveaux venus s'installent majoritairement en campagne. Cependant, le quartier Arnaud Bernard voit arriver en son sein un certain nombre d'entre eux, venus profiter de la situation propice aux échanges commerciaux mais également pour y travailler en tant que main d'œuvre dans le bâtiment.

De 1936 à 1939, l'armée franquiste et conservatrice sévit en Espagne. La guerre civile entraîne une répression des Républicains orientés à gauche de l'échiquier politique venus alors se réfugier à Toulouse. La proximité avec la frontière espagnole situe la ville méridionale comme une place de choix pour ces individus arrivants en masse, « près de 20 000 individus fin 1939 »¹³⁹. Certains réfugiés de la *Retirada* ainsi que les militants opposés à la dictature franquiste en exil, s'établissent en urgence à Arnaud-Bernard, où une

¹³⁷ FAURE Christine, « Mai 1968 à Toulouse : le Mouvement du 25 avril », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1988, p. 200.

¹³⁸ TOUHAMI Slimane, op. cit.

¹³⁹ TOUHAMI Slimane, op. cit.

communauté embryonnaire existait auparavant. D'autres choisirent le quartier Saint-Cyprien sur la rive gauche de la Garonne, plus excentré. Organisant des commerces, ils instaurent aussi le quartier comme lieu privilégié de l'opposition à la politique espagnole. Ce militantisme est d'autant plus fort que les Espagnols ont joué un rôle essentiel dans la Résistance durant la Seconde Guerre Mondiale. Mêlant activité économique et idéologie républicaine, ils ont contribué à façonner l'image populaire du quartier.

Parallèlement à la présence de nombreux immigrés espagnols, une nouvelle vague d'immigré apparaît dans les années 1960. Ce n'est plus une immigration européenne mais nord-africaine. Une première vague vient du processus de décolonisation du Maghreb qui entraîne une arrivée massive des anciens colonisés, « vagabonds »¹⁴⁰ ou réfugiés. Majoritairement Algériens, ces nouveaux immigrés sont aussi Marocains et Tunisiens mais encore Harkis. Outre ces différentes nationalités, on peut y différencier aussi la venue de différentes confessions : juifs et musulmans arrivent dans ce quartier, s'ajoutant alors aux catholiques espagnols et italiens. Chaque profil contribue à complexifier les rapports entre individus et le profil social du quartier.

Ces immigrés issus de la décolonisation s'implantent dans le quartier pour des raisons que l'on peut caractériser de purement pragmatiques. L'insalubrité du lieu permet une appropriation du territoire aisée : les prix de l'immobilier sont peu élevés et certains commerces espagnols ont été délaissés car leurs propriétaires sont partis dans des nouveaux habitats pavillonnaires plus confortables ou bien dans les logements offerts par le Grand Ensemble du Mirail. Toutefois, leur faible nombre s'explique par le fait que ces immigrés sont des hommes seuls et isolés, attendant la loi du regroupement familial des années 1976 et 1977, même si des familles s'établissent déjà à l'extérieur du centre ville. Chloé Sauquet relativise cette question de chiffre en disant que « [les immigrés] vivaient souvent dans des logements insalubres où beaucoup ont échappé aux recensements »¹⁴¹. D'abord travailleurs en tant que main d'œuvres ouvrières, ou vendeurs ambulants, certains deviennent commerçants d'épices, ou de tapis : ils instaurent ainsi des « bazars ». Moins nombreux que les Espagnols durant cette période, ils en sont pourtant plus visibles par leurs habitudes de vie extérieure.

Enfin, une deuxième vague d'immigrés venus de l'Afrique du Nord est à distinguer. Selon Slimane Touhami :

¹⁴⁰ BAUMIER-KLARSFELD Agnès et TEULIERES Laure, *Toulouse en mouvement, melting-pot*. Autrement, Toulouse, 2010. p. 51.

¹⁴¹ SAUQUET Chloé, op. cit. p. 32.

« A partir du début des années 90, les rues de Arnaud-Bernard voient s'installer, dans la plus grande précarité, des jeunes venus du Sud. Ils sont clandestins, ont entre vingt et quarante ans, *harrags*¹⁴² qui ont tout sacrifié pour écrire un nouveau destin dans le *kharij*, l'Occident, ce pays de l'opulence. Beaucoup viennent de l'Ouest Algérien, quelques Marocains aussi. Une partie d'entre eux est seulement en transit dans la région, s'accordant une pause avant de poursuivre le voyage vers Paris, Marseille, voire l'Allemagne ou la Belgique. »¹⁴³

Cette récente vague d'immigrés pose dès maintenant question puisque notre étude de consacre de 1990 à nos jours. Ce groupe suggère des interrogations différentes de ceux venus durant les années 1970 dans le sens où ils ne parlent pas la langue française alors que les immigrés de la décolonisation avaient déjà connaissance de la langue du pays d'accueil. De plus, les attentes de ses individus sont différentes : ils ne souhaitent pas s'ancrer dans le territoire. La question sera donc de savoir comment prendre en considération cette population mobile dans notre analyse de la « mixité », bien qu'elle en constitue encore une preuve.

Finalement, il faut insister sur le fait de ne pas voir tous ces éléments simplement comme successifs car la présence des Maghrébins ne remet pas en question celles des étudiants, des Italiens, ou des Espagnols dans le quartier. La présence de ces différents immigrés doit également être prise en compte dans l'évolution structurelle et économique du quartier. Le marché et les activités commerciales sont relancés grâce à la venue de l'immigration espagnole durant les années 1930, et l'arrivée de Maghrébins dès les années 1960. La partie suivante revient sur la représentation d'un lieu dit, marginalisé, et stigmatisé, considéré aujourd'hui comme une « zone de non droit ».

2.3.2 De la représentation du quartier « arabe » dès 1979.

Outre une histoire structurelle de la marginalisation du quartier, les mécanismes de représentation sont nécessaires dans la compréhension de la marginalisation du quartier Arnaud-Bernard. En reprenant une déclaration du maire de Toulouse, Pierre Baudis, élu de 1971 à 1983 et représentant de l'étiquette MRP soit le Mouvement pour une République

¹⁴² « Littéralement « les brûleurs » en arabe dialectal. Beaucoup se livrent à un rituel qui consiste à brûler ses papiers avant le grand voyage, signe de la mort symbolique de son ancienne identité. » in TOUHAMI Slimane, op. cit.

¹⁴³ TOUHAMI Slimane, op. cit.

Populaire, parti démocrate-chrétien, « Une gangrène s'est installée dans le quartier et en fait un point noir dans la ville rose »¹⁴⁴, Chloé Sauquet aborde la « stigmatisation » du quartier opérée par la mairie. Cette stigmatisation due à la présence immigrée. L'état des lieux de la présence immigrée à Arnaud-Bernard introduit la dimension socio-culturelle à la dévalorisation du quartier, non pas en terme quantitatif et objectif mais plutôt en termes de représentation et d'un regard social extérieur porté aux habitants. Dans un même temps il met en avant la question de l'intégration de l'étranger dans la ville.

L'appel d'offres lancé par le Ministère de l'Environnement et du Cadre de vie révèle les préoccupations urbaine et sociale du début des années 1980 au niveau national et qui s'exerce au niveau local, grâce à cet exemple toulousain. En 1980 est publié un rapport d'activité effectué en 1979 par le Centre interdisciplinaire d'Etudes Urbaines de Toulouse, conventionné par le Ministère de l'Environnement et du Cadre de vie, sous la direction de Raymond Ledrut, sociologue rattaché à l'Université de Toulouse. Intitulé *Racisme et discrimination dans les villes françaises*, l'étude se concentre sur des quartiers de trois différentes villes françaises.¹⁴⁵ À Toulouse, les chercheurs étudient le quartier Arnaud-Bernard afin de démontrer qu'elles sont les processus mis en place dans la formation d'un quartier dit « arabe ». L'axe central, essentiellement tourné vers la construction objective du quartier comme ethniquement marqué, se concentre finalement sur la perception subjective de l'espace urbain à travers le prisme du racisme. Ce rapport sociologique fournit une base théorique et dite « de terrain » au « problème » de l'immigration à Arnaud-Bernard.

Yves Gastaut, historien français de l'immigration a étudié la question du racisme après la période de décolonisation en France. Dans un article publié en 1993 dans la *Revue européenne des migrations internationales*, il rappelle que la montée du racisme des années 1970 a marqué un tournant dans l'opinion publique et dans la façon dont l'amalgame Algérien/Arabe s'est construit.¹⁴⁶ Essentiellement lié aux séquelles de la Guerre d'Algérie (1954-1962), la « flambée » raciste de 1973 alimente entre autre le courant politique d'extrême droite des années 1980. La loi du regroupement familiale, débutée en 1976 sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, accentue l'augmentation des flux de l'Afrique du Nord en particulier vers la France ainsi que la méfiance d'une partie de la population française. Alors que les familles immigrées se regroupent dans les constructions verticales de

¹⁴⁴ Citation issue de la lettre d'information pour les habitants du Ve canton, par Antoine Osète, adjoint-délégué au Ve canton, nommé par Pierre Baudis, à la fin des années 1970. In SAUQUET Chloé, op. cit. p. 35.

¹⁴⁵ LEDRUT Raymond, *Racisme et discrimination dans les villes françaises : rapport d'activité 1979*, CIEU, Convention du Ministre de l'environnement et du cadre de vie, 1980.

¹⁴⁶ GASTAUT Yvan, « La flambée raciste de 1973 en France », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 9, n°2, 1993. p. 61-75

la banlieue toulousaine, construites entre 1962 et 1975, c'est un profil d'hommes « isolés »¹⁴⁷ qui se regroupent à Arnaud-Bernard, quartier insalubre du centre ville. De même, dans l'étude consacrée à l'immigration à Toulouse, Laure Teulière et Agnès Baumier-Klarsfeld mobilisent le fait que « la crise des années 1980-1990 a produit une précarité grandissante au sein des milieux populaires. Les difficultés sociales s'amplifiant, elles ont accéléré la dévalorisation des cités et la relégation des habitants. [...] On s'est mis, comme pour d'autres banlieues de France, à parler de « quartiers » stigmatisés par l'insécurité, le vandalisme, les rodéos et les incendies de voitures... »¹⁴⁸. Dans ce contexte, les mobilisations dites de « la deuxième génération » (enfants d'immigrés) sont de plus en plus politisées et médiatisées et notamment par des associations telles que SOS racisme créée en 1985 au niveau national et au niveau local, le groupe de musique toulousain Zebda, issu de la même pensée « imaginiste » que l'association du Carrefour Culturel.¹⁴⁹ A l'inverse, les auteurs de *Toulouse en mouvement, melting-pot*, donne l'histoire d'Arnaud-Bernard en exemple de quartier « où s'expriment de façon plus visible la « diversité » dans la ville »¹⁵⁰. Or, nous remettons en question cette « diversité » par l'insalubrité du vieux quartier central et par la méfiance qu'occasionnent les tensions présentes dans les banlieues.

Le rapport universitaire élaboré sous la direction de Raymond Ledrut utilise la méthode qualitative de l'entretien semi-directif. La synthèse des résultats de l'analyse terminologique parle de « termes aux connotations racistes anti-arabes dominantes, associées à des connotations relevant d'autres formes du racisme (« ghetto ») ». Ce « ghetto » renvoie directement à la définition de Louis Wirth et à celle du « quartier ethnique » de Nancy Green. Ainsi, la question se pose non seulement en terme social mais bien en termes urbain et spatial. La dynamique propre au vieux quartier central est ici un élément structurel à la double dévalorisation du lieu et de sa population, l'un et l'autre influençant la progression de cette perception négative. Ainsi comme le présente l'ouvrage collectif d'Isabelle Backouche, Fabrice Ripoll, Sylvie Tissot et Vincent Veschambre paru en 2011, l'espace devient « un enjeu social »¹⁵¹. La question « en quoi l'appropriation, la catégorisation, la valorisation

¹⁴⁷ LEDRUT Raymond, op.cit. p.5

¹⁴⁸ BAUMIER-KLARSFELD Agnès, TEULIERES Laure, op. cit. p72.

¹⁴⁹ TRAÏNI Christophe, « L'anticulturalisme multiculturel de la Ligne Imaginot », in LILIAN Mathieu, BALASINSKI Justyne, *Art et contestation*, Res publica, Presses universitaires de Rennes, 2006. p47-63
<http://books.openedition.org/pur/12459>

¹⁵⁰ BAUMIER-KLARSFELD Agnès et TEULIERES Laure, op. cit. p86.

¹⁵¹ VETTRAINO Jean, « La dimension spatiale des inégalités. Regards croisés des sciences sociales. Presses universitaires de Rennes, 2011, 357 p., 22 € », *Revue Projet* 2/2012 (n° 327), p. 91-91

différentielle des espaces jouent-elles un rôle dans la production des inégalités sociales ? »¹⁵² soulevée dans cet ouvrage met en exergue l'importance du lieu comme espace perçu et vécu dans la construction de l'imaginaire social de la différence.

La réponse à cette catégorisation du lieu comme « quartier ethnique », à ce « ghetto » dès 1979 s'explique selon la « visibilité » à la fois commerciale mais aussi des usages quotidiens du lieu.

« L'on sait que les usages de l'espace, et en particulier de l'espace urbain, diffèrent selon les groupes et les milieux. L'usage que font du logement, de la rue, des espaces semi-publics, les immigrés italiens par exemple, n'est pas le même que celui qu'en font la plupart des Français, mais n'est pas le même non plus que celui qu'en font les immigrés maghrébins, et en particulier les isolés. Leurs conditions de logement (ils partagent souvent à plusieurs un espace réduit et insalubre), mais aussi leur mode de vie spécifique, leur habitus, les conduit à avoir une pratique intense des espaces publics (la rue) et semi-publics (les cafés), et très réduite de leur logement. »

Pour éclairer cela, le rapport utilise la source secondaire de la thèse de sociologie écrite en 1978. Dans cette étude, grâce à la méthode de l'observation, l'auteure avance que le temps des immigrés est différent de celui des Français. Slimane Touhami souligne que durant la longue décennie 1970,

« pour tous les Maghrébins de Midi-Pyrénées, Arnaud-Bernard devient une référence incontournable. On s'y rend le dimanche en famille ou lors des fêtes religieuses pour acheter les produits qui évoquent le « pays ». [...] Cette activité commerciale qui redémarre dans les années 70 sonne aussi la renaissance d'un commerce hebdomadaire. La rue Gatien-Arnout se remet à profiter du succès jamais démenti de l'*inquet*, le marché aux puces dominical de Saint-Sernin. Artère entre Arnaud-Bernard et la vieille institution toulousaine, ses trottoirs se voient investis, le dimanche, par des marchands d'herbes aromatiques, des retraités marocains pour beaucoup qui trouvent là une occasion d'arrondir leurs fins de mois en proposant, derrière des cartons humides, de la coriandre fraîche, de la menthe, de l'armoise, du persil... »¹⁵³

Cette appropriation du territoire est propre à celle du quartier ethnique comme nous l'avons vu dans la partie théorique. Elle instaure une appropriation culturelle et racialisée du

¹⁵² VETTRAINO Jean, op.cit. p91-91.

¹⁵³ TOUHAMI Slimane, op. cit.

territoire pour affirmer une nouvelle identité loin du pays à la fois pour la communauté minoritaire que pour la majorité. Ainsi ne répondant pas aux normes de la majorité, ces différences culturelles objectives de la pratique de l'espace influencent l'augmentation de la visibilité interne et des questionnements de la perception externe au quartier. Etant le quartier référence de produits ethniques et le lieu de l'exercice de la tradition, les commerces ont redynamisé l'économie derrière les façades insalubres. Par conséquent, l'appropriation du quartier par les immigrés de façon interne et la catégorisation externe qui lui est attribué dès 1979 provient bien de mécanisme de représentation. Cette catégorisation et la dualité du quartier qualifié, à la fois de central et de marginal, permet de situer l'action de l'association engagée en 1991 dont fait l'objet la partie 3.

Pour conclure, nous pouvons déjà avancer que la notion de « mixité » a une triple dimension. D'une part elle fait référence au caractère mixte de la population en termes socio-économique et en terme ethnique et culturel¹⁵⁴. Or, à Arnaud-Bernard l'échec de la *gentrification* a finalement mené le quartier à un appauvrissement du quartier, à une homogénéisation des profils ethniques et à l'accroissement d'une population déjà stigmatisée. De plus, le caractère mixte du lieu semble faire l'éloge d'un « vivre-ensemble », fondé sur le lien social, que l'on nomme « mixité » car symbole opposée de la ségrégation spatiale. La « mixité » fait-elle l'éloge d'un « vivre-ensemble » fondée sur les différences ou sur l'universalisation des profils ? Finalement, la « mixité » est-elle un gage d'authenticité, d'un mythe tourné vers le passé ? Ou peut-elle être le fruit d'une construction à l'échelle d'un quartier ? L'espace réduit du quartier peut-il être un lieu facteur de « mixité » ? La partie 3 propose de répondre à ces questions dans le contexte des années 1990 et dans la pleine activité de l'association du Carrefour-Culturel. En prenant comme étude de cas spécifique les « repas-de-quartier » mis en place en 1991 nous souhaitons questionner les enjeux de « mixité » autour de cet évènement pour le quartier Arnaud-Bernard.

¹⁵⁴ FASSIN Didier et FASSIN Eric, sld. op. cit.

Partie 3 Arnaud-Bernard durant la décennie 1990 : la « mixité » désirable ?

L'objectif de cette partie est essentiellement de regarder, d'une part, ce que signifie la « mixité » et d'autre part de questionner le quartier comme étant un « lieu de mixité ». En ce qui concerne le quartier Arnaud-Bernard, et en suivant les différentes acceptions données à la « mixité » élaborée dans la partie théorique nous essaierons de répondre à nos objectifs. La première partie se concentre sur l'association, ses membres et son discours, dans la fabrique d'un quartier culturel dont nous rapporterons la conception au concept de « mixité », en tant que valeur, pour en tester la pertinence ou les limites. Enfin, la dernière partie se focalise sur une étude de cas spécifique, celle des repas-de-quartier, comme étant une tactique utilisée par l'association afin d'affirmer la création du « vivre-ensemble » dans le quartier Arnaud-Bernard. Nous nous demanderons alors en quoi le repas-de-quartier est une expression urbaine de « mixité », en tant qu'expérience vécue, et poserons les limites à l'échelle du quartier. Pour cela, nous utiliserons la littérature secondaire, mais surtout les entretiens, ainsi que le *Bulletin* de quartier, les comptes-rendus de réunion du Comité de quartier, les articles de presse et les photos trouvés dans les archives de l'association.

La spatialité et l'histoire du quartier Arnaud-Bernard sont portées et instrumentalisées par des stratégies et tactiques des acteurs de l'association Carrefour Culturel d'Arnaud-Bernard. L'analyse des discours autour du quartier permet de rendre compte de cette interrogation à la fois sur la construction d'une communauté effective et mixte ainsi que sur le discours politique que transmet l'idée de « mixité ». Pour cela, les archives de l'association (comptes-rendus de réunions, bulletins), la presse et les entretiens permettront d'interroger cette « mixité » durant la décennie 1990. Les stratégies/tactiques de l'association sont analysées grâce à l'apport théorique de Michel de Certeau et son *Invention du quotidien*¹⁵⁵, où la capacité d'agir des acteurs dans la ville est mise en avant.

En s'intéressant à la ville, au quartier ou à la rue, nous nous focalisons sur une approche microsociale. L'hypothèse que les habitants, ici visible par l'association, se réapproprient le lieu permet de convoquer Michel de Certeau. Il faut comprendre le quartier comme un espace vécu et non plus planifié et organisé par les technocrates. Pour cela, Michel de Certeau se concentre sur les usages quotidiens des individus et il contribue à donner du sens à leurs actions plutôt que d'avoir une vue d'ensemble sur les règles de la société dans

¹⁵⁵ CERTEAU DE Michel, *L'invention du quotidien, 1.Arts de faire*, Folio essais, Editions Gallimard, 1990.

lesquels ils évoluent. Pour cet auteur, la ville est un texte chargé de sens. Ce sens est donné par différentes « manières de faire » la ville. A partir de l'idée de l'énonciation, il établit une différence entre la stratégie et la tactique. La pratique de la ville n'est pas seulement le fait de suivre une « trajectoire » codée que propose une carte par exemple. Selon Michel de Certeau, pour redonner une capacité d'agir aux individus, acteurs de la ville, il faut penser la différence entre la stratégie et les tactiques mises en place à l'intérieur de cette trajectoire. La stratégie est assimilée au discours extérieur qui fait les règles de la pratique de la ville, elle est normée et codée, figée dans le temps. Son institutionnalisation est gérée indépendamment de la pratique de son environnement. Au contraire, les tactiques sont des « manières de faire » spontanées, éphémères et hétérogènes qui visent à se détourner de la stratégie pour s'adapter à l'environnement. Les tactiques sont une réappropriation du temps et de l'espace par l'acteur pour soit répondre à la stratégie soit la contourner.

Cet outil d'analyse permet d'observer les stratégies et tactiques autour d'Arnaud-Bernard dans l'interaction constante entre le citadin et son espace. La stratégie globale provient essentiellement de la municipalité mais également d'une double dynamique qui dévalorise le quartier socialement (marginalité, immigration) et dans sa matérialité (dynamique propre aux vieux quartiers centraux). L'association du Carrefour Culturel s'installe contre cette dévalorisation du quartier et contre la municipalité. Les militants du milieu associatif se sont en effet érigés contre le projet d'embourgeoisement du quartier avec la construction du centre professionnel Compans-Caffarelli.

Ces acteurs établissent un objectif, celui de la « mixité » désirée, visant à la revalorisation du quartier comme étant populaire, conviviale et de cohésion. Pour à la fois répondre à leur objectif et contourner la stratégie globale, on observe la mise en place de différentes tactiques. Ces tactiques venues du bas contribuent à exprimer comment l'individu, le citadin peut être lui-même l'acteur de son propre quartier. Cet objectif et la tactique du repas-de-quartier seront analysés de la construction du quartier comme « lieu de mixité » à partir de 1991.

3.1 Le Carrefour-Culturel et Arnaud-Bernard : quartier, acteurs et idéologie.

La rencontre entre le quartier, son histoire sociale et culturelle, et les acteurs de l'association profilent différents éléments. D'une part on observe une idéologie au fondement de l'action engagée par le Carrefour-Culturel. Cette idéologie est tournée vers l'éloge de la « pluralité » à travers les langues et les différentes cultures. Elle provient d'une théorie plus large, celle de l'occitanisme élaborée par des natifs de la région Midi-Pyrénées. D'autre part, nous avons distingué deux figures majeures ayant porté l'association et ayant contribué à la fabrique de l'« âme »¹⁵⁶ d'Arnaud-Bernard, celle fondée sur l'enrichissement mutuel des cultures. Leur engagement pose toutefois la question du monopole de la fabrique du quartier comme « lieu de mixité » à une minorité intellectuelle. Enfin, nous avons observé une instrumentalisation de l'histoire du lieu pour supporter l'idéologie de l'association. Le quartier étant alors un laboratoire d'expérimentation du mélange ethnique et culturel. Il existe d'autres associations à Arnaud-Bernard, de toutes sortes (sportives, culturelles, artistiques, commerçantes (ACAAB)); or, nous avons choisi d'analyser celle qui a profondément contribué et agi pour la construction du quartier, à lui donner un sens et à donner une signification à l'évolution du lien social dans le quartier.

3.1.1 Des individus engagés...

Les habitants du quartier s'organisent en association ce qui permet d'accroître la visibilité de leurs pratiques et appropriations de l'espace. Ils ont créé un organe culturel « à la fois indépendant et complémentaire au Comité »¹⁵⁷, lui créé en 1976. Le Comité de Quartier et l'association du Carrefour Culturel sont à différencier sur la forme mais il s'agit du même groupe d'individus, s'octroyant un certain monopole dans la vie du quartier. Le milieu associatif du Carrefour-Culturel est alors une création dont les fondements sont d'abord idéologiques et spatiaux. En 1991, sous l'initiative des habitants du quartier Arnaud Bernard, l'association du Carrefour Culturel est la réalisation d'une idéologie aboutie :

¹⁵⁶ Entretien avec Karima, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹⁵⁷ Entretien avec Francis Blot, Arnaud-Bernard, Toulouse, août 2015.

« L'association elle-même a été fondée par des habitants qui cherchaient un lien entre la culture, la fonction de la culture, l'occitanisme avec Claude Sicre, la décentralisation culturelle»¹⁵⁸

nous dit David Brunel, d'abord militant auprès de la Linha Imaginot puis coordinateur de l'association du Carrefour-Culturel et dont l'action dans le quartier remonte à une dizaine d'années. La Linha Imaginot est établie dans plusieurs villes françaises et dont le maître mot est la décentralisation par la culture. A la fois collectifs associatif et militant, le réseau est institutionnalisé grâce à la parution d'une revue du même nom. A ce réseau idéologique s'agrègent toutes les revendications du Carrefour-Culturel porteur de l'idéologie théorisée par des essayistes et linguistes tels que Felix Castan¹⁵⁹, Henri Meschonic¹⁶⁰, ou Claude Sicre¹⁶¹. Dans son étude sur la Ligne Imaginot, Christophe Traïni, sociologue politique français, établit un lien intellectuel entre ces auteurs dont la pensée a contribué à créer l'idée de la communauté de quartier Arnaud-Bernard que l'on se propose de dénouer.

« Née pour faire la jonction entre plusieurs villes françaises en situation multiséculaire de provincialisation, par laquelle leurs habitants se retrouvaient culturellement citoyens de seconde zone, la Linha Imaginot s'est progressivement étendue, grâce au contenu universalisable de sa stratégie anti-unitariste, tirée de sa stratégie anti-centraliste de départ, à d'autres villes, à d'autres pays, à d'autres pans du monde.»¹⁶²

L'idée principale tourne autour de la « décentralisation culturelle » notamment grâce à la reconnaissance de la langue-culture.¹⁶³ Les auteurs se réapproprient l'histoire de France en dénonçant une histoire culturelle qui a « tenté d'éradiquer les autres langues de la République sans se poser trop de questions. »¹⁶⁴ L'objectif est donc de reconnaître l'existence d'une

¹⁵⁸ Entretien avec David Brunel, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹⁵⁹ CASTAN Félix-Marcel, *Manifeste multiculturel (et anti-régionaliste)*, 1984

¹⁶⁰ MESCHONIC Henri, *De la langue française, essai sur une clarté obscure*, Pluriel, 2001.

¹⁶¹ SICRE Claude, « Je n'ai pas toujours eu une certaine idée de la France », *Temps modernes*, n°607, Paris, Février 2000.

¹⁶² TRAÏNI Christophe, « L'anticentralisme multiculturel de la Ligne Imaginot », in MATHIEU Lilian, BALASINSKI Justyne, *Art et contestation*, Res publica, Presses universitaires de Rennes, 2006. p47-63. <http://books.openedition.org/pur/12459>

¹⁶³ La langue-culture supporte l'idée qu'une langue n'est pas seulement un moyen de communication ou comme représentante d'une identité nationale mais un support d'identité culturelle, changeante et englobant plusieurs systèmes. La reconnaissance de la francophonie illustre cette idée.

¹⁶⁴ SICRE Claude, « Je n'ai pas toujours eu une certaine idée de la France », *Temps modernes*, n°607, Paris, Février 2000.

pluralité de cultures et de langue-cultures en France afin de ruiner les nationalismes, ethnocentrismes et racismes.¹⁶⁵ Ces langues de la République sont essentiellement l'occitan, et les autres patois provinciaux. Cette promotion de l'égalité culturelle par la langue est le point de départ à une idéologie solidaire et militante présente dans le quartier, et dont la complexité mérite d'être soulignée dans l'étude de l'association.

L'attribution de droits à cette pluralité linguistique est inévitable pour se faire entendre et pour être légitime. Pour eux, le régionalisme n'est pas la solution à leurs revendications car il répond à la centralisation. Le régionalisme a un territoire politico-administratif régional que la Ligne Imaginot nie : ils ne parlent que de culture et non de territoire, d'autres facteurs socio-économiques ou revendications politiques.¹⁶⁶ Finalement l'objectif de ce courant de penser est bien de

« construire une pluralité interne (là où on peut tout-de-suite, chez soi) qui seule peut inventer, sur place, de nouvelles valeurs, et contribuer à inventer un nouveau modèle de confrontation intellectuelle et de vivre ensemble. »¹⁶⁷

La culture est mise au sommet de l'idéologie nourrie par celle de mai 1968. C'est donc autour de la culture que deux figures majeures se retrouvent et engagent la création de cette association :

« D'abord il y avait la personnalité de Claude, j'y ai contribué aussi. On avait certains cotés en commun. Moi mon côté ingénieur, lui son côté sciences humaines. Le gout de la question, de l'histoire, de l'Amérique aussi. Il a traversé l'Amérique dans les années 70, il a écrit un livre *Vive l'Amérique*. Moi dans les années 80, j'ai étudié là bas. Et ce gout pour la création, la démocratie culturelle, le gout des langues aussi, l'envie de s'engager, différente mais qui faisait qu'on avait cette nécessité de la proximité. Moi je me suis intéressé aux langues. J'ai voyagé en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, pour rencontrer. Et je me suis rendue compte que ça me renvoyait à Toulouse, à sa culture occitane et à cette démocratie culturelle que l'on pouvait engager. Le slogan était « Arnaud-Bernard écoute le monde et Arnaud-Bernard parle au monde ». L'idée était d'avoir un endroit pour échanger et de ne pas se limiter dans notre

¹⁶⁵ TRAÏNI Christophe, op. cit.

¹⁶⁶ SICRE Claude, op. cit.

¹⁶⁷ SICRE Claude, *Pour la pluralité, contre la diversité (c'est la « guerre » entre les langues et les cultures)*, années 2000, tract donné par l'association du Carrefour Culture.

vision, c'est-à-dire un point similaire aussi, par des histoires différentes mais qui était le refus du provincialisme. »¹⁶⁸

Claude Sicre et Francis Blot sont ce que l'on pourrait dire une « élite » intellectuelle et politisée dont l'intérêt pour le quartier provient d'une motivation personnelle de « s'engager ». Le principal acteur de ce mouvement à Arnaud-Bernard est la figure de Claude Sicre. Chanteur folklorique et occitaniste, il se nourrit de la lutte initiée par Felix Castan contre les langues et les minorités opprimées pour créer à l'échelle du quartier un contre-pouvoir culturel et civique que rend possible l'histoire du lieu. Francis Blot est né dans le quartier et y a vu le changement. De tous les interrogés c'est le seul ayant grandi à Arnaud-Bernard et peut ainsi expliquer son intérêt pour le quartier. Il est un ingénieur aéronautique passionné par la langue occitane qui lui vaut aujourd'hui d'être un membre actif de la Maison de l'Occitanie situé au centre de Toulouse et qui a vocation à diffuser et faire vivre la culture occitane. A travers le Carrefour-Culturel, ils mettent en avant l'ouverture aux autres et aux différentes cultures en s'appuyant sur une « proximité » réelle favorisée par l'échelle du quartier et dont la parole est le centre des liens sociaux comme le suggère le slogan « Arnaud-Bernard écoute le monde et Arnaud-Bernard parle au monde ».

Face à ces deux figures majeures, nous avons cherché à comprendre l'implication et la représentativité des autres habitants, usagers ou commerçants au sein du Comité de Quartier. Nous n'avons pu retrouver des données dans les archives de l'association du Carrefour-Culturel : l'implication de chacun se faisant essentiellement sous forme de bénévolat. En revanche, le Comité de Quartier a instauré un conseil d'administration une fois par mois afin d'organiser leurs activités au sein du quartier Arnaud-Bernard. Parfois publié dans le *Bulletin* du quartier, la retranscription de ces réunions privées est essentiellement destinée au Comité lui-même. Sur un schéma simple, ces comptes-rendus nous révèlent le déroulement de ces réunions : les objectifs à atteindre, le programme général fixé par l'association, les problèmes repérés mais aussi ceux rapportés par les habitants, les commerçants, ainsi que les propositions à apporter. Nous avons choisi le compte-rendu du 29 avril 1991 pour donner un aperçu de la représentativité au sein du Comité. Les présences sont notées et permettent d'établir un profil, non exhaustif, des personnes représentées dans le Comité. Premièrement, on retrouve les noms de Francis Blot, et Claude Sicre, têtes pensantes du Carrefour Culturel et initiateurs de nombreux projets depuis la création de l'association. « Fabrice du Ragtime, Jean-Pierre du Piano Bar, Richard du Dundee » sont les prénoms des gérants de commerces,

¹⁶⁸ Entretien avec Francis Blot, Arnaud-Bernard, Toulouse, août 2015.

essentiellement des bars de la vie nocturne du quartier. L'inscription des prénoms sans les noms témoignent de la proximité entre le scribe du compte-rendu et les gérants des bars. Par ailleurs, les noms tels que Zohra Tizaoui et Alain Guiseppin sont sujet à interprétation. Ils témoignent d'une visibilité donnée à la communauté maghrébine par la présence du nom algérien, Zohra Tizaoui et d'une représentation d'une personne d'origine italienne par le nom francisé mais néanmoins italien d'Alain Guiseppin. L'inscription des noms, les noms eux-mêmes ou la façon dont les personnes sont désignées éclairent la question de la représentativité des habitants et commerçants, et portent à l'interprétation de la représentativité des minorités et des liens de sociabilité entretenus dans le quartier. Dès lors, tous les commerçants ne sont pas représentés dans ce comité. Les commerçants maghrébins de la place ne sont pas présents et nous ne pouvons pas savoir avec exactitude quels habitants sont représentés et lesquels ne le sont pas. Cette question de la représentativité des personnes habitants ou usagers du quartier remet en cause le principe « démocratique » du Comité de Quartier et interroge son objectif principal : celui d'une cohésion sociale à l'échelle du quartier. De même, les *Bulletins* de 1992 et 1997 nous renseignent sur une adhésion au Comité de quartier payante donc sélective s'élevant à 50 francs soit environ 10 euros par an qui est une constante jusqu'au passage à l'euro avec une demande de cotisation de 7,50 euros dès 2001. Le Comité de Quartier, et son antenne culturelle ne sont pas les seuls endroits de la mobilisation des habitants et usagers du quartier : l'association des commerçants du quartier a aussi une importance. Cependant, nous avons choisi de nous concentrer sur le Comité de quartier car c'est lui qui fait l'intermédiaire avec les habitants et les élus locaux. Le problème de représentativité mène à se questionner sur l'implication des habitants et usagers en général. On constate l'absence d'implication de toutes les nationalités, la présence des noms de Claude Sicre et Francis Blot laissent penser à un monopole des affaires du quartier par une minorité intellectuelle. Pourquoi être venu faire cette association et cette action à Arnaud-Bernard plutôt qu'à Saint-Cyprien, autre vieux quartier central situé sur la rive gauche de la Garonne ? Le quartier Arnaud-Bernard est-il un laboratoire d'expérimentation d'un « carrefour culturel » pour ces individus ?

3.1.2 ... à Arnaud-Bernard, lieu de tous les possibles.

L'importance du lieu est ainsi significative dans la mise en place de cette idéologie. Ce que propose la Linha Imaginot, c'est d'affirmer que toutes les villes de France sont des capitales culturelles et non pas seulement Paris. Cette situation s'explique d'abord par

l'importance historique de Paris comme source de développement culturel du pays et ensuite par l'importance qu'a attribuée l'historiographie à la vie sociale et culturelle parisienne. Il est intéressant d'observer que ces revendications se produisent durant la même période que la première loi de Décentralisation mise en place par le gouvernement socialiste sous la présidence de François Mitterrand en 1982. Selon Christophe Traïni, les « Imaginistes » veulent « susciter une sorte de révolution culturelle portant chaque ville et chaque village à s'ériger en capitale culturelle. »¹⁶⁹ L'objectif est de nuire à la dichotomie Paris/provinces et de permettre aux villes secondaires d'être active sur le plan de l'histoire socio-culturelle du pays. Ainsi, poser le problème de centre/périphérie suppose des enjeux de pouvoirs¹⁷⁰ liés à l'Etat et aux villes en ce qui concerne la visibilité culturelle. Pourquoi s'installer alors à Arnaud-Bernard ?

« Je pense que Claude Sicre est venu habiter à Arnaud Bernard parce que c'était un quartier avec cette couleur, ce côté populaire, très proche du centre-ville : un cœur névralgique. Pour des actions pionnières comme on les a imaginées, il y avait beaucoup de sens de le faire à Arnaud Bernard parce que c'était un quartier populaire d'immigration et aussi d'artistes venus après. On a beaucoup œuvré pour amener un maximum de gens dans le quartier pour créer ce quartier artistique, culturel, et d'artisanat. »¹⁷¹

Le quartier Arnaud-Bernard des années 1980 et 1990 avaient donc une tonalité qui n'existait pas ailleurs.

« Même moi, quand j'étais président du Comité de quartier, je me souviens bien de personnes qui quand elles parlaient le français on se demandait si elles parlaient français ou espagnol, tellement elles avaient un accent fort »¹⁷²

s'exprime l'ancien président du Comité du Quartier Francis Blot. Ce souvenir auditif donne une image du quartier Arnaud-Bernard de 1989 à 1996, période de sa présidence au Comité. Le croisement des accents présents dans ce quartier d'accueil de plusieurs ethnicités explique la réussite de la stratégie de l'association pour organiser une communauté culturelle plurielle. Le quartier Arnaud-Bernard est davantage un moyen pour mener à bien la

¹⁶⁹ TRAÏNI Christophe, op. cit.

¹⁷⁰ DAGENAIS Michèle, op.cit., p. 4.

¹⁷¹ Entretien avec David Brunel, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹⁷² Entretien avec Francis Blot, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

réalisation de la pensée de ces deux hommes plutôt qu'un lieu où s'organise par lui-même cette volonté de convergence culturelle.

« Cette mixité à la fois sociale et ethnique avait un côté intéressant et je sais qu'au Comité de Quartier j'ai eu des débats parce que des gens voulaient exclure. Ils avaient du mal de vivre les différences, alors que je disais : « laisse parler l'autre ». Pour moi c'était un sol intéressant, un matériau. »¹⁷³

Les caractéristiques du lieu qu'elles soient socio-économiques, culturelles ou encore matérielles démontrent un quartier où tout pouvait être à faire. La situation démographique et structurelle du quartier était un moyen de réaliser une expérience pensée en théorie. Mettre en pratique les idéologies de ces deux hommes à Arnaud-Bernard fait du quartier un lieu considéré comme un laboratoire d'expérimentation de la démocratie culturelle et d'une autre forme de réalisation de lien social. C'est donc que les individus ont pensé le quartier –comme vu dans la partie 2 – et ont instrumentalisé son histoire sociale et ethnique le qualifiant de « sol », à comprendre comme un fondement sur lequel les bâtisseurs ont pu s'exercer.

Ainsi, Claude Sicre élargit la pensée du « décentralisme culturel » à un vivre-ensemble plus vaste qui aide à comprendre les actions menées à Arnaud-Bernard. Pour cela, une série d'essais parus dans des tracts durant les années 1990 témoignent de l'avancée théorique de cette pensée. L'intérêt pour une langue doit passer par la production artistique, politique ou civique. Aussi, c'est par la production culturelle que vont s'effectuer la plupart des actions du Carrefour-Culturel. La création du groupe de musique les Fabulous Trobadours en 1987, dont les paroles sont écrites en langues française et occitane, illustre parfaitement ce mouvement culturel sur lequel débouche la création du Carrefour Culturel. Seulement, le vivre-ensemble n'est pas seulement culturel. Ni politique ni citoyen, le « civisme arnaud-bernardien » veut se défaire de l'emprise partisane du parti politique et se différencier de la responsabilité individuelle du citoyen : « C'est par l'intermédiaire d'une communauté que l'habitant en tant que tel se trouve confronté au politique. C'est en portant son souci d'abord sur une vie ensemble qu'il fait du civisme. »¹⁷⁴ C'est dans la « concitoyenneté » (comme les habitants l'appellent) que les formes de solidarité s'établissent : le civisme c'est le « lieu de l'exercice de la concitoyenneté active, qui s'oppose à l'état passif de citoyens cohabitant la même cité, la

¹⁷³ Entretien avec Francis Blot, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹⁷⁴ SICRE Claude, *Politique, Civique*. Bulletin du Comité de quartier Arnaud Bernard, n°63, mars 2003.

même nation, le même quartier.»¹⁷⁵ Cet exercice est mis en place depuis 1989 avec les « Conversations socratiques » dont le but est d'ouvrir les débats, à l'instar de la maïeutique socratique, sur les questions portant sur le quartier (gestion, commentaires) ou sur des thématiques d'actualité plus large. L'objectif est également d'ouvrir les discussions dans l'espace public aux gens du quartier, et aux autres dans une perspective d'échanges.

L'aspect politique de leur revendication sur la « concitoyenneté » renvoie à nos préoccupations quant à la définition de la « mixité ». Elle fait écho à sa dimension idéologique et politique comme nous l'avons vu dans la partie 1 de ce mémoire. Il s'agit d'une idéologie à adopter et vers laquelle tendre. J-P. Payet parle de la « mixité » comme d'une « logique de brassage de population dans une logique d'indifférenciation »¹⁷⁶, à l'inverse Gabrielle Varo y voyait le moyen de rendre compte des identités complexes des individus et permet d'« œuvrer pour le vivre-ensemble »¹⁷⁷. D'un côté, J-P. Payet parle de la politique de la « mixité » dans les institutions françaises alors que G. Varo aborde la façon dont les individus se réfèrent les uns aux autres. En théorie et dans le cas de l'association, les individus cherchent à valoriser les individus et la figure du « concitoyen » à travers les différences. Il serait donc un moyen intermédiaire ou plutôt une alternative afin que les habitants et usagers affirment leur voix et leur différence, participent à la vie du quartier sans être dans une dynamique de « fabrication d'un citoyen dans un moule commun »¹⁷⁸. Selon eux, il s'agit alors d'un éloge au vivre-ensemble à l'échelle du quartier.

De même, l'aspect culturel, la volonté de redonner vie à la diversité des cultures, en passant par la langue et la parole, rejoint nos préoccupations quant à la définition de la « mixité ». Pour eux, il s'agit d'une pluralité. Cette « pluralité » n'est pas « diversité » : les cultures ne se juxtaposent pas, elles s'entremêlent mais ne s'absorbent pas. Dans le discours, ils prônent la reconnaissance des groupes ethniques et culturels au pluriel mais refusent de parler d'une « mixité » qui mélangerait de façon indifférenciée les individus.

La création du Carrefour-Culturel dans le quartier Arnaud-Bernard n'est pas anodine. L'histoire sociale et culturelle du quartier, décrite dans la partie 2, a été instrumentalisée par ces deux principales figures « d'intellectuels engagés ». Le caractère mixte du quartier n'est pas suffisant pour ces individus et on voit bien qu'il est un aspect *sine qua non* de la réussite des projets de proximité voulue par ce milieu associatif. Selon nous, ces habitants souhaitent donner du sens au caractère mixte du quartier, qui en est dépourvu. Les parties suivantes

¹⁷⁵ SICRE Claude, op. cit.

¹⁷⁶ PAYET Jean-Paul, op.cit. p.195.

¹⁷⁷ VARO Gabrielle, op.cit. p. 218.

¹⁷⁸ PAYET Jean-Paul, op. cit. p.195.

proposent de s'attarder sur les stratégies et tactiques mises en place par l'association afin de donner du sens à la « mixité » dans le quartier.

3.2 La « mixité » désirée : l'invention d'un mythe ?

La première phrase du compte-rendu du 21 avril 1991 s'inscrit dans le contexte de la rénovation du quartier et de la création par la mairie du centre Compans Caffarelli au nord du quartier censé redynamiser ce vieux quartier central, comme nous avons vu dans la partie 2 :

« Le projet entrepris à Compans-Caffarelli (Palais des Congrès, Centre commercial, etc...), accentuant la vocation cosmopolite du quartier rend d'autant plus urgente sa cohésion culturelle de base et la nécessité des initiatives de la population. »¹⁷⁹

En reliant le nord et le centre ville, la situation du quartier Arnaud-Bernard devient l'objet d'une stratégie globale pour créer un centre économique et de loisirs. La construction du projet Compans Caffarelli est lancée en 1991. L'« urgence » de la « cohésion culturelle » décrite à l'ordre du jour dans le compte-rendu du comité de quartier d'avril 1991 contextualise cette stratégie voulue par ces acteurs pour le quartier. Face à la politique urbaine de la municipalité, l'association s'installe en contre-pouvoir. La différence de temporalité entre l'action municipale et celle, culturelle, de l'association dessine un rapport de forces. Les habitants se situent dans la nécessité de l'action alors que les projets municipaux s'inscrivent dans une longue durée aux bases solides. La solution à la menace urbaine qui plane sur le quartier se trouve aux yeux de l'association dans la « cohésion ». La création de ce complexe suggère en effet un embourgeoisement de la fréquentation du quartier et de ce fait un changement de population ainsi qu'une augmentation moyen des prix des loyers, semblable au processus de *gentrification* dont le renouvellement démographique menace la présence de population soit issue de classe populaire soit jugée indésirable. Or, cette cohésion énoncée est ambiguë. D'une part, le Comité déclare à la fois l'existence d'une cohésion réelle, naturelle, quasiment originelle et d'autre part, l'appel à la cohésion sous-entend au contraire la nécessité de la consolider comme si elle n'était pas évidente.

De même, le 21 Janvier 2008, le Carrefour Culturel expose une « liste de propositions pour le quartier » à destination non seulement de la Mairie de Toulouse mais également aux

¹⁷⁹ Compte-rendu de la réunion administrative du Comité de quartier du 21 avril 1991, Association Carrefour-Culturel d'Arnaud-Bernard 3 rue Escousière, Toulouse.

autres associations d'Arnaud-Bernard. Dans la première page et la rubrique « Les Attendus » du *Bulletin* on peut y lire l'objectif premier de l'association du Carrefour culturel :

« ce sont les mêmes à tous les projets que nous présentons depuis 30 ans. [...] En bref, il s'agit de faire d'Arnaud-Bernard, dernier quartier populaire du centre (ou hypercentre), le quartier culturel populaire de la ville, par l'aide au mouvement naturel (associations, artistes) et par divers moyens à chercher ensemble. »

Si les membres du Carrefour-Culturel et du Comité réaffirment les objectifs, c'est donc que la stratégie entreprise n'a que très peu été efficace en 30 ans, voire même à échouer. Nous proposons donc d'éclairer la stratégie voulue par le Carrefour Culturel et donner un aperçu sur les moyens mis en place dans le fond et la forme, notamment grâce aux *Bulletins*, comptes-rendus sélectionnés qui nous ont semblé les plus pertinents. Cependant, ce travail de mémoire n'est pas exhaustif et ne prétend malheureusement pas cerner les enjeux de la réussite ou de l'échec de l'association à l'échelle de quartier que soit pour contrer la *gentrification*, ou produire un quartier culturel.

Premièrement, le discours porté sur le quartier par l'association témoigne d'un objectif culturel de valorisation du territoire. Ils voient dans le caractère mixte du quartier un terreau propice, un garant à leur création. Le compte-rendu du 21 avril 1991 est le premier à être le plus significatif dans la stratégie voulue par le Comité pour la création d'un quartier « pluriculturel ». Il correspond parfaitement avec la borne amont que nous avons proposée : année de la création du Carrefour-culturel, celle de la mise en place des repas-de-quartier mais également année de piétonisation du centre ville de Toulouse ainsi que début du projet de Compans-Caffarelli :

« La diversité des habitants, que l'on peut opposer en termes de générations, activités, couches sociales, résidence, travail ou loisir, origine ethnique, styles de vie, intérêts, fait de ce quartier une vraie mosaïque sans constitution de ghettos qui est une chance pour la vocation pluriculturelle d'une capitale.

[...] Les conflits repérables tournent autour de la tranquillité ou de l'agitation dans le quartier, la présence des commerces arabes et juifs, la fréquentation de certains bars par une population à risque et le type de population à attirer. Néanmoins les intérêts sont embrouillés (tel patron de bar est obligé de gérer une clientèle tout à fait différente entre la journée et la soirée).

-conserver, gérer et amener à son plus haut point de rentabilité culturelle le caractère de mosaïque du quartier,

-réconcilier les parties en présence en les entraînant toutes dans une aventure de maîtrise de l'agitation, d'orientation et d'affirmation de la vocation identitaire du quartier. Pour affirmer cette vocation identitaire, il faut obtenir des financements publics plus importants.

Objectifs :

- élever le niveau de l'animation culturelle, ce qui doit : [...] Changer l'image du quartier
- développer et valoriser l'interconnaissance des habitants et inventer de nouveaux liens communautaires.»¹⁸⁰

D'une part, la « diversité » du quartier est opposée à un problème, notamment provenant de « population à risque » rattachée à la présence maghrébine et juive ou alors à une vie nocturne importante et alternative. Ainsi, les termes « diversité », « mosaïque », et « pluriculturelle » renvoient au caractère mixte qui nous intéresse et qui est considéré par le Comité de quartier comme l'élément à favoriser. D'autre part, la prédominance de la « rentabilité culturelle » renvoie à la volonté de faire du quartier une entreprise culturelle. Les termes : « conserver, gérer », « élever le niveau », « développer et valoriser », et « inventer » s'apparentent à des termes de production. Ce dernier élément fait écho à ce que dont nous avons évoqué dans la partie 2 où les membres actifs du Comité et du Carrefour-culturel ont « pensé » le quartier dans sa totalité. Comme explicité dans la partie méthodologique, la critique de Laure Bereni, chercheuse en sociologie au CNRS, intitulée « La diversité en discours et en pratiques » sur l'ouvrage de sa consœur américaine Ellen Berrey, *The Enigma of Diversity*, paru en 2016 ¹⁸¹ montre comment la célébration de la diversité dans le quartier a un objectif économique de valorisation du territoire mais surtout à quel point il « reste très largement symbolique ». D'ailleurs, ce n'est pas seulement une valorisation pour le quartier Arnaud-Bernard seulement mais les membres pensent bien la mise en avant de la ville de Toulouse :

« Toulouse ne manque pas de lieux divers et spécialisés, et encore moins d'un centre. Mais elle manque d'un quartier qui la représente dans sa **diversité** : vies nocturnes et diurnes confondues, générations, **ethnies**, niveaux sociaux et culturels, préoccupations s'emmêlant pour lui conférer son caractère propre. »¹⁸²

¹⁸⁰ Compte-rendu de la réunion administrative du Comité de quartier du 21 avril 1991, Association Carrefour-Culturel d'Arnaud-Bernard 3 rue Escoussière, Toulouse.

¹⁸¹ BERENI Laure, op. cit.

¹⁸² *Bulletin* du Comité de quartier paru en mai 1997, article « Arnaud Bernard, le quartier de Toulouse », p7.

Ce changement d'échelle rencontre nos préoccupations quant à l'articulation entre le quartier et la ville où l'action de l'association consisterait à faire d'Arnaud-Bernard la vitrine culturelle et plurielle de Toulouse, et à l'ériger en capitale culturelle selon l'idéologie des « Imaginistes ». Pour poursuivre cette idée, le *Bulletin* de mai 1997 du quartier (Figure n°7) révèle la volonté de l'association d'élever Arnaud-Bernard au même titre que Montmartre. Ainsi, l'argument de la valorisation du territoire se rapproche de l'idée de la ville créative de Charles Landry. Selon lui, un *cosmopolitan context* (milieu cosmopolite) crée de nouvelles idées afin de contribuer au succès économique de la ville¹⁸³. Cependant, à Arnaud-Bernard on ne parle que d'une valorisation culturelle et non d'une valorisation économique. Sans se pencher sur cette question dans le cadre du master, nous faisons l'hypothèse que l'unique préoccupation culturelle et la conservation de la « mixité » du quartier ont conduit à la précarisation du quartier.

¹⁸³ LANDRY Charles, *The Creative City. A toolkit for Urban Innovators*, second edition, Comedia, earthscan, London, 2008. p. 132.

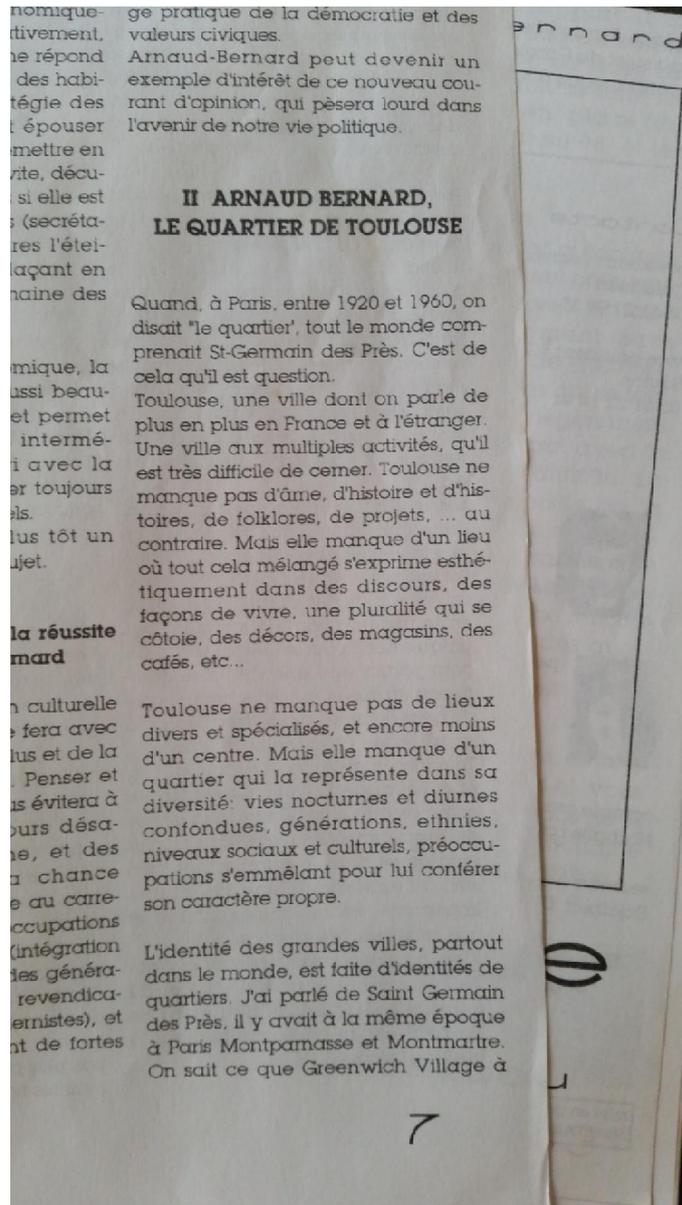


Figure n°7 : *Bulletin* du Comité de quartier paru en mai 1997, article « Arnaud Bernard, le quartier de Toulouse », p7.

Source : Association Carrefour-Culturel d'Arnaud-Bernard 3 rue Escoussière, Toulouse.

Deuxièmement, la valorisation culturelle se concrétise par la mise en place d'une tactique de contournement de la stigmatisation et de la précarité du lieu par la création d'un mythe autour d'Arnaud-Bernard, semblable à celui qu'expose Patrick Simon dans le quartier Belleville de Paris où les *gentrificateurs* organisent un mythe légitimant leur intégration dans le quartier.¹⁸⁴ Un mythe culturel certes (musique, littérature) mais également le mythe d'une ouverture vers les autres, vers les cultures du monde et les différences. Ces paroles de *Toulouse est sarrazine* du groupe de musique Fabulous Trobadours sont également fédératrices dans la production d'un lieu de « mixité » du quartier :

« Antillais et Maghrébines / Brothers out of Africa / Juifs et soeurs de Palestine/ Frangins from América/ Portugais et fils de Chine / L'arc en ciel du monde est là »

Les membres cherchent donc à se doter d'éléments et à donner un sens à l'histoire d'Arnaud-Bernard. La page 8 du *Bulletin* de mai 1997 (Figure n°8) renvoie aux moyens voulus et à cette fabrication. On peut y lire :

« Il est par exemple aberrant que le souvenir de Carlos Gardel – dont tous les Argentins de passage en France viennent voir la maison natale rue d'Arcole – ne soit pas plus présent. Il en est de même de maintes figures historiques. »

Célèbre chanteur de tango né à Toulouse en 1890, Carlos Gardel émigre à l'âge de deux ans en Argentine et meurt en Colombie en 1935. Les membres du Carrefour-Culturel et du Comité se réapproprient sa figure pour donner une légitimité à leurs actions, et valoriser le quartier dans toutes ses formes. Cet exemple est significatif tant dans la valorisation culturelle que dans la valorisation de la pluralité des ethnicités qui peuvent converger à Arnaud-Bernard. Il s'agit également de faire perdurer la mémoire du quartier. De plus, la rue d'Arcole se situe de l'autre côté des boulevards dont nous avons précisé le caractère de frontière dans la partie 2 de ce mémoire, son évocation rappelle que le quartier est perçu par son caractère culturel.

¹⁸⁴ SIMON Patrick, "Gentrification of Old Neighborhoods and Social integration in Europe", in KAZEPOV Yuri (dir.), *Cities of Europe. Changing Contexts, Local Arrangements, and the Challenge to Urban Cohesion*, Oxford, Blackwell, 2005, p. 225



Figure n°8 : *Bulletin* du Comité de quartier paru en mai 1997, article « Arnaud Bernard, le quartier de Toulouse », p8.

Source : Association Carrefour-Culturel d'Arnaud-Bernard 3 rue Escoussière, Toulouse.

Nous nous sommes également interrogés sur la naissance des noms donnés au quartier et notamment d' « Arnaud-Ben » ou d' « Ali-Bernard » dont les questionnements provenaient de nos hypothèses de départ quant à l'appropriation ou la revendication d'un espace par plusieurs ethnicités. Il a fallu poser la question à nos interrogés, présents dans le quartier pour essayer de remonter à la création de ces termes dont la connotation arabe avec la référence à « Ali » ou « Ben » questionne sur un lieu pouvant unifier plusieurs identités ethno-culturelles. Finalement, c'est l'entretien avec le peintre Joap Ramon, présent dans le quartier depuis les années 1970 et également proche de Claude Sicre et Francis Blot dans l'action du Carrefour-Culturel qui a permis de lever le voile :

« A l'époque on voulait défendre le quartier. Ca nous plaisait de créer un mythe autour d'Arnaud-Bernard, village à Toulouse. Mais c'est plus un gag littéraire, intellectuel. Mais les gens ici ils se sentent toulousain avant tout. Ali-Bernard, Arnaud-Ben, on inventait des mots parce qu'il y avait beaucoup de Maghrébins. Ca ne plaisait pas à des vieux réactionnaires. Nous on trouvait ça rigolo. On a toujours été pour le mélange culturel. Après c'est chiant quand il y a qu'un truc qui prend le dessus. Comme là les petits jeunes, ils sont dans la merde mais j'aimerais que ça s'équilibre, comme avant. Même si ce n'est pas la même population. »¹⁸⁵

Ainsi à l'instar de l'affirmation de Vincent Veschambre « il n'y a pas d'appropriation sans marquage de l'espace, le marquage de l'espace accompagne toutes les formes d'appropriation, des plus symboliques aux plus matérielles et violentes »¹⁸⁶, les noms inventés et donnés au quartier sont bien symboliques et n'engagent rien d'autres que la revendication d'une idée, celle de la « mixité ». L'attribution du nom au quartier Arnaud-Bernard ne vient pas des communautés arabes, comme nous aurions pu le penser, mais du milieu associatif. Comme nous l'avons défini avec Cyprien Avenel : « la mixité n'est pas à proprement parler un concept scientifique mais renvoie à un mythe, au sens de valeurs et de représentations collectives qui structurent la société »¹⁸⁷ dont l'objectif est de « vivre-ensemble ». Il aurait été intéressant de questionner plusieurs commerçants maghrébins quant à leurs perceptions de la nomination « Arnaud-Ben » ou « Ali-Bernard ». Ce manque de données constitue une limite supplémentaire à ce mémoire.

¹⁸⁵ Entretien avec Joap Ramond, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

¹⁸⁶ VESCHAMBRE Vincent, op. cit. p. 73.

¹⁸⁷ AVENEL Cyprien, op. cit. p. 63.

La mise en avant des objectifs et des discours de l'association témoignent de la volonté de ces individus de créer une identité essentiellement fondée sur le passé afin de légitimer leur propre revendication idéologique et de promouvoir la « mixité » ethno-culturelle du quartier comme valeur, notamment face au danger de l'embourgeoisement du quartier. Face au discours de l'association, nous avons voulu regarder les tactiques mises en place et notamment le « repas-de-quartier ». Nous souhaitons analyser cet événement en le questionnant sur l'expérience de l'altérité qu'il propose et ce qu'il peut nous dire sur la « mixité » en général et sur le quartier comme « lieu de mixité » en particulier.

3.3. *Etude de cas spécifique. Réinventer le temps et l'espace du « vivre ensemble » : le « repas de quartier », expression urbaine de « mixité » ?*

Déjà conscient du délitement des rapports sociaux, l'association le Carrefour-Culturel Arnaud-Bernard renouvelle en 1991 une manière de faire du lien en instaurant des événements festifs et culturels dont fait parti le repas-de-quartier. Le but affirmé des penseurs du quartier consiste à « faire exister éphémèrement des communautés choisies qu'il faut toujours reconstruire. »¹⁸⁸ Toujours reconstruire parce qu'à chaque événement le groupe se recompose : nouveau lieu, nouvelle date, nouveau groupe autour d'un repas c'est-à-dire d'un échange de nourritures et d'idées. A l'échelle du quartier, l'objectif de cet événement est de changer l'image mais surtout d'instaurer de l'interconnaissance où se croisent différentes classes sociales, communautés ethniques et différents âges. La remise en question du « vivre ensemble » dès 2009 et aujourd'hui encore en 2016¹⁸⁹, questionne le succès ou plutôt l'échec de sa mise en avant durant les années 1990.

L'attention portée au repas de quartier n'est pas nouvelle. Ce phénomène croissant dès le début des années 1990 a suscité un engouement dans toute la France auprès du milieu associatif mais également du côté des sciences sociales.¹⁹⁰ Trois mémoires de maîtrise ont été réalisés entre 1999 et 2002 alors que l'événement fêtait ses dix ans. Ces travaux intitulés *Le Repas de quartier, ou le primat d'un être ensemble hédoniste* (1999), *Les Repas de quartier,*

¹⁸⁸ BOUVIER Pierre, op. cit. p. 309.

¹⁸⁹<http://www.ladepeche.fr/article/2016/01/30/2266925-arnaud-bernard-nous-sommes-les-oublies-e-detoulouse.html>

¹⁹⁰ BLIN Eric, « Les repas de rue : émergence d'une nouvelle fête urbaine ou effet de mode ? L'exemple de Tours », *Société, Paysages, Agriculture*, 2008/2 pp. 85 – 96. <http://norois.revues.org/1684> consulté le 12 mars 2016.

ne plus être indifférent à ses voisins (2000), *Repas de rue. Savoir partager* (2002)¹⁹¹ se concentrent sur le repas-de-quartier lui-même comme évènement de sociabilité, de solidarité et de partage. Les travaux qui lui ont été consacré ont été essentiellement produits une décennie après sa création à la suite de la publication, par le Carrefour culturel Arnaud-Bernard, d'un ouvrage pratique à destination de tous ceux qui veulent proposer cet évènement, intitulé *Repas-de-quartier, histoire, théorie, anecdotes, renseignements* en 2001. Par ailleurs, dès septembre 1992, le Carrefour Culturel lance les repas-de-quartier dans tout Toulouse et en 1994 les démarches de publicité de l'association parviennent à exporter le repas-de-quartier à l'échelle nationale avec une journée nationale des repas-de-quartier. C'est donc que le repas-de-quartier, comme création/nouveauté, a résisté et s'est exporté.

Dans son ouvrage *Le lien social*, Pierre Bouvier a consacré une analyse socio-anthropologique au repas-de-quartier où il revient sur la question sociale de la création ou recreation de ce qui peut lier les gens entre eux. Pour lui, avec le repas de quartier « on est en présence d'interconnaissances ponctuelles, d'un **construit** : un lieu, une date, une initiative et éventuellement une durabilité d'ensemble populationnel à plus longue portée »¹⁹². Tout est à construire : « le lien est à fabriquer de façon quasi *ex nihilo* si ce n'est un ancrage à l'environnement urbain de proximité. »¹⁹³ C'est bien de cet espace-temps construit par l'association qui nous préoccupe dans ce mémoire. En quoi l'ancrage dans le quartier du repas permet-il l'établissement d'une cohésion sociale supposée « changer l'image du quartier » et « développer et valoriser l'interconnaissance des habitants et inventer de nouveaux liens communautaires » tout en promouvant la pluralité des profils et des cultures ? L'évènement ponctuel peut-il être le lieu de l'expérience de l'altérité ? Enfin, le repas-de-quartier est-il une expression urbaine de « mixité » ? Pour cela la littérature secondaire mais également les entretiens, la presse, et surtout des archives du milieu associatif (comptes-rendus, bulletins, photos) seront analysés.

¹⁹¹ DURIF Sébastien, *Le Repas de quartier, ou le primat d'un être ensemble hédoniste*, maîtrise de sociologie, Université René Descartes (Paris V), 1999. DEPREZ Laure, *Les Repas de quartier, ne plus être indifférent à ses voisins*, diplôme en économie sociale et familiale, Montpellier, 2000. BERTHON Salomé, *Repas de rue. Savoir partager*. Nice, 17 & 24 février 2002, mémoire de DEA d'anthropologie, LAMIC, Nice, juin 2002.

¹⁹² BOUVIER Pierre, op. cit. p. 310.

¹⁹³ BOUVIER Pierre, op. cit. p. 309.

3.3.1 Le repas-de-quartier : interstice spatio-temporel du « vivre-ensemble ».

Le repas-de-quartier est instauré dès 1991 une fois par semaine à l'initiative de Claude Sicre et du Carrefour-Culturel. Il est un évènement construit, produit et pensé par le l'association. En cela il n'est pas spontané et est au contraire conditionné dans un espace-temps précis. A l'instar des analyses sur l'évènement festif de Guy Di Méo, géographe français nous souhaitons ici réactualiser des dialectiques telles que sacré/profane, urbain/rural, public/privée.¹⁹⁴ Ainsi nous nous demanderons en quoi l'actualisation de ces dialectiques propres au repas de quartier peut nous informer sur la « mixité » dans le quartier et la « mixité » en général.

Premièrement l'espace-temps du repas-de-quartier est précieux. L'évènement a lieu le soir, et à l'extérieur. La temporalité du repas de quartier est ici purement pratique. L'heure questionne un vivre ensemble respectueux de ceux qui ne participent pas et qui subissent des nuisances sonores dans le voisinage. Aussi, la temporalité installe le quartier dans un cadre délimité que l'on pourrait supposer entre 19h et minuit. Un temps festif donc qui n'a pas vocation à durer. Les repas-de-quartier s'organisent autour d'une fréquence hebdomadaire (tous les jeudis soirs) au début de leur création. Elle varie selon la période et l'échelle concernée : à partir du 10 juin 1994, le premier tract des repas de quartier dans toute la France démontre que l'évènement est organisé tous les ans un vendredi de début juin, et le premier vendredi de juin depuis 2001. Le temps éphémère du repas témoigne d'une suspension du temps de la mobilité dans la ville propice à l'isolement et à l'anonymat comme le suggère Roger et notamment dans une dimension intergénérationnelle :

« L'esprit de pouvoir rencontré son voisin, de pouvoir échanger. C'était précurseur. Tu avais toute une mixité de générations. Ca permettait aux gens âgés qui étaient seuls de sortir. »¹⁹⁵

Le temps est sacré car il s'oppose au temps quotidien, au temps profane d'une ville néolibérale technocrate. Le repas suggère une relation à l'espace d'autant plus forte que le temps est éphémère. L'ancrage dans le territoire permet de renforcer une identité commune basée justement sur celle du quartier. Voilà pourquoi la création des noms tels

¹⁹⁴ DI MEO Guy, « Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques », *Les Annales de géographie*, Armand Colin, n°643, 2005/3, p. 227-243.

¹⁹⁵ Entretien avec Roger, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

qu' « Arnaud-Ben », « Ali-Bernard » ou alors l'identité « arnaud-bernardienne » sont créés pour fédérer autour d'un nom et d'un événement « le repas de quartier Arnaud-Bernard » une communauté. Le repas est ici une expression de « mixité » parce qu'il souhaite faire tenir ensemble de façon éphémère des individus dont le point commun est uniquement le lien au quartier, une coprésence dans un même espace.

Le repas-de-quartier se fait dans la rue. Tout d'abord, la rue est une voie de circulation ou de stationnement qui implique une suspension de la circulation que ne peut donner que l'accord de la municipalité, or, la voix de la mairie manque dans ce mémoire par manque de temps. Toutefois, il faut comprendre que cette réappropriation de la rue n'aurait pas été possible sans une politique urbaine à l'échelle de la ville. En 1991, la municipalité et l'association Toulouse Piéton lance une piétonisation d'envergure visant à humaniser le territoire et donner moins de place à la voiture. De même, la place centrale du quartier a été aménagée en 1988 par un espace semi-piétonnier faisant suite à un parking qui a été reconstruit en sous-terrain, comme nous avons vu dans la Partie 2 de ce mémoire. La rue a ici une triple dimension. La première se trouve dans la symbolique entre le dedans et le dehors. Selon le compte-rendu de la réunion du comité de quartier de février 1993 le repas ne se fait que durant l'été car les organisateurs ne souhaitent pas en faire un événement clos et intérieur. La volonté de Claude Sicre et du Carrefour Culturel est de laisser le repas entièrement ouvert sur l'extérieur. Chaque individu étant libre de venir, faire en sorte que l'évènement soit public et sur l'espace public. Dans l'espace public mais ouvert sur l'espace privé comme le montre le témoignage de Mamie :

« Quand on a fait le repas de quartier dans ma rue, j'ai laissé la cuisine ouverte. Et Claude Sicre faisait réchauffer sa pizza. Ca a été quelque chose.»¹⁹⁶

Cette tension entre l'espace privé et l'espace public montre une proximité réelle entre les individus participant au repas. On peut questionner cette proximité sachant que Claude Sicre et Mamie sont tous les deux connus dans le quartier et se connaissent également. Leur relation a donc très bien pu s'établir au cours des repas de quartier. Cet aspect rejoint la dialectique urbain/rural où la proximité et la sédentarité villageoises permettent l'établissement d'un réseau. Si l'on observe comment nous avons procédé aux entretiens durant l'été 2015, on constate que cette mise en réseau est existante : chaque personne

¹⁹⁶ Entretien avec Mamie, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

renvoyant à l'autre. L'existence de l'interconnaissance et la création de lien social est donc envisageable grâce à la spatialité et la temporalité du repas.

La deuxième dimension renvoie à la revendication individuelle d'« affranchissement et de restauration de l'estime de soi »¹⁹⁷ selon Sylvie Mazella où le sentiment d'attachement au quartier se transforme à l'échelle de la rue. Elle parle de l'assignation que l'image du lieu à l'échelle du quartier peut avoir sur les habitants et usagers. Autrement dit une stigmatisation des individus en même temps qu'une stigmatisation du lieu. La réappropriation du quartier à l'échelle de la rue permet alors une revendication et une volonté de renverser ce stigmate. La théorie voulue par l'association va dans ce sens : changer l'image du quartier à l'échelle de la rue. En d'autres termes, la rue est le moyen idéal pour construire non seulement l'image du quartier grâce à la création de liens pour en faire, non pas un *ghetto*, mais un « lieu de mixité ».

Pour aller plus, la troisième dimension réside dans l'appropriation de l'espace public par les habitants et usagers. Ceci renvoie à la réappropriation de la sphère publique de Jünger Habermas dans son ouvrage *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise* paru en 1962.¹⁹⁸ Ici, on se réfère à la dimension politique instiguée dans et par les repas-de-quartier. Claude Sicre écrit en 1988 dans un roman *Chronique dels Happy jours in Toulouso, Francia* :

« Un jour tous les quartiers du Monde mangeront tous ensemble dans la rue et c'en sera fini de tous les intermédiaires qui gênent la marche de la démocratie. »

A l'image du banquet de Platon¹⁹⁹ qui appelle la rencontre et la conversation autour de l'ivresse et l'aspect festif, le repas-de-quartier doit créer du sens et du débat autour d'un intérêt commun : celui de vivre dans ou côtoyer le quartier. Selon nous, en occupant l'espace public le repas-de-quartier a cette vocation particulière de créer de la « mixité » car l'espace public est propice à la parole et la rencontre. Autrement dit, il génère du lien social.²⁰⁰ Dans la théorie d'Habermas, l'espace public est :

¹⁹⁷ MAZELLA Sylvie, « Effets de quartier... à l'échelle de la rue », in AUTHIER Jean-Yves, BACQUE Marie-Hélène, GUERIN-PACE France (dir.) *Le quartier, Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, Paris, 2006.

¹⁹⁸ HABERMAS Jünger, *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, réed. 1988.

¹⁹⁹ PLATON, *Le banquet*, Gallimard Flammarion, 2007.

²⁰⁰ BOUVIER Pierre, op. cit. p. 309.

« Originellement conçu comme un espace s'ouvrant entre l'Etat et la société civile, où les citoyens se rencontrent afin de débattre librement des questions d'intérêt général, assumant ainsi la fonction politique, le concept de sphère publique renvoie aux conditions de possibilité sociales de formation d'une opinion publique. [...] sous les conditions d'une discussion libre, débarrassée de toute référence dogmatique à l'autorité ou à la tradition, serait en mesure de générer l'autorité légitime, c'est-à-dire l'articulation de l'intérêt général authentique. »²⁰¹

Son concept permet de légitimer l'idéologie prônée par l'association de la concitoyenneté où l'individu ne serait pas dans une logique de brassage indifférencié par le fait d'habiter ou de côtoyer le quartier. Au contraire, il s'agit d'une tactique, telle qu'on la décrite avec Michel de Certeau, puisqu'il y a un retour de la capacité d'agir de l'agent à l'échelle du quartier par la parole et l'appropriation de l'espace qui passe également par la participation : amener les tables et les chaises, nettoyer avant de partir. Il y a donc ici une réflexion sur la pratique d'une démocratie directe, à l'échelle du quartier. Par ailleurs, le repas-de-quartier est bien un évènement pensé et non pas spontané et témoigne d'une haute idée politique de Claude Sicre et de l'association du Carrefour-Culturel.

Dans cette première analyse du repas-de-quartier, considéré comme expression urbaine de « mixité ». La temporalité et la spatialité installent le repas-de-quartier comme un évènement d'une part créateur de lien social et d'autre part comme expérience politique en vue de créer un « concitoyen » actif et concerné par l'intérêt général et le vivre-ensemble. De fait le repas-de-quartier, tel qu'il est pensé, est un évènement ponctuel de rassemblement et de création qui à l'échelle du quartier permet justement de créer cette « mixité » de quartier et de créer une cohésion sociale propice également à intégrer les habitants et usagers dans la ville et la communauté, autour de la parole. Selon nous, l'évènement, tel qu'il est pensé et mis en place par l'association, contribue à stabiliser le concept dans son acception scientifique plus qu'a exprimé sa pertinence dans son expérience vécue réelle.

3.3.2 Le repas-de-quartier en pratique : expérience de l'altérité.

A l'instar d'Emmanuelle Lenel qui propose une méthodologie « phénoménologique » de la mixité²⁰², nous proposons d'observer en quoi de façon pratique le repas-de-quartier est une

²⁰¹ TROM Danny, « Habermas (Jürgen), L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise, Paris, Payot, réed. 1988. » *Politix*, vol. 2, n°5, Hiver 1989. pp. 95-96.

²⁰² LENEL Emmanuelle, "Un regard phénoménologique sur la mixité urbaine.", *EspacesTemps.net*, 22.08.2011. <http://www.espacestems.net/articles/un-regard-phenomenologique-sur-la-mixite-urbaine/>

expérience de l'autre. Aussi, de quel autre parle-t-on ? Et sous quelle forme se présente cette expérience ? Cette approche s'oppose à la vision politique et idéologique de la « mixité ». Nous répondrons à cette question grâce à des photos, tracts et aux entretiens.

Du fait de la ponctualité de l'évènement et du manque de données précises il est seulement possible d'établir une tendance très générale du profil des individus. Cette recherche aurait mérité une observation ethnographique pour dresser un portrait des individus présents, et savoir si des gens extérieurs au quartier y participent : notamment marginaux, et personnes sans domiciles fixes. Toutefois, au plus fort succès du repas-de-quartier, *La Dépêche* du 16 septembre 1992 relate 300 convives, au plus faible succès, 12 convives toujours en 1992. Ainsi, une question essentielle se pose : qui participe au repas de quartier ? Ouvert à tous, le repas-de-quartier fédère-t-il tous les habitants et usagers ? Les membres de l'association, initiateurs des repas-de-quartier, sont mis à l'écart et cinq des entretiens réalisés sont mis en avant : ceux de Joap Ramond, Mamie, Karima, Roger et Hasan, cinq profils différents et neutres à l'organisation.

Sur les cinq personnes interrogées, seul Hasan n'a jamais participé au repas-de-quartier. Il représente la plupart des Maghrébins travaillant sur la place (coiffeurs, commerces ethniques, bazars). Il est mobile et a un rapport au quartier essentiellement professionnel. Il ne vit pas sur place mais rentre chez lui à la fin de sa journée. L'absence de cette partie de la population représente dès maintenant une limite au repas-de-quartier comme expression de « mixité ». Ainsi il ne se sent pas concerner par les évènements du quartier, ce qui fait sens avec sa délimitation externe du quartier établie dans la partie 2 de ce mémoire. Au contraire, les quatre autres interrogés avaient manifesté une proximité avec le quartier ce qui légitime leur présence au repas-de-quartier. Autre commerçante et autre limite, Karima est restauratrice :

« Oui j'y suis allée. Je n'ai pas trop mangé parce que c'était en même temps que mon travail mais quand j'ai pu oui. Mais moralement c'est super sympa. Le dernier, j'étais juste dire bonjour et après je suis revenue travailler. »²⁰³

Karima représente une autre catégorie d'usagers : non pas celle d'un groupe ethnique particulier mais celle des gérants de bars et de restaurants dont la profession est une limite à la pratique du repas-de-quartier. L'horaire du repas-de-quartier ne satisfait pas tous les individus et le « repas » fait concurrence au service de restauration. Par ailleurs, elle exprime son optimisme, souligne l'aspect convivial et convivial mais l'impossibilité de s'impliquer. Le

²⁰³ Entretien avec Karima, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

troisième profil est celui de Mamie, retraitée, elle a pourtant toujours participé au repas-de-quartier mais ne souhaite plus si rendre :

« J'ai participé au repas de quartier bien sur. J'ai même eu la couronne d'honneur parce que je suis la plus ancienne. Autrement c'est plus ce que c'était. J'ai arrêté d'aller au repas de quartier... ça doit être pour ça. Ce n'était pas bien fréquenté... pourtant c'est une bonne idée. »²⁰⁴

Elle représente une catégorie isolée des individus. Elle approuve en théorie l'idée du repas mais n'y participe plus. Elle parle des autres fréquentations, sans être explicite, elle semble faire référence aux jeunes hommes précaires du quartier ou alors à des populations sans domiciles fixes fréquentant les repas pour obtenir de la nourriture. Ainsi, la lecture de la baisse progressive du succès des repas (fréquentation et fréquence) par une baisse d'implication de la part des habitants est intrinsèquement liée à un sentiment d'insécurité et une stigmatisation des nouveaux immigrés ou d'indésirables. Roger, fonctionnaire, et Joap Ramond, artiste, ont toujours participé aux repas-de-quartiers alors que Roger n'habite plus dans le quartier, ils se sont exprimés sur la fréquentation :

« Il y avait beaucoup de vieux Espagnols. Mais tout le monde ne venait pas c'est vrai. Il n'y avait pas d'étudiants, ça l'est devenu, à l'époque non. »²⁰⁵

« Ce n'est pas dans leur culture, ils sont gênés, bloqués, je ne sais pas. Au début ils ne venaient pas non plus, mais il y en avait moins. On en faisait toute les semaines. Toujours très peu de Maghrébins, il y en avait très peu qui habitaient là aussi, et si on l'avait fait à midi, ils ne seraient pas venus non plus, parce qu'ils bossent. »²⁰⁶

La présence des personnes de nationalité espagnole prouve que le repas peut fédérer plusieurs ethnicités. Or, la question des statuts persistant, retraités, leur présence est un moyen de relativiser l'isolement des personnes âgées. En revanche, selon lui il n'y avait pas d'étudiants au début des repas. En revanche, à l'opposé, c'est d'abord l'aspect « culturel » pour Joap Ramond qui pose question dans la présence des Maghrébins au repas. Il oppose la culture française avec celle des Maghrébins et contribue à exprimer une dichotomie entre « eux » et « nous » dans la pratique culturelle. Toutefois il reprend son propos pour aborder la question

²⁰⁴ Entretien avec Mamie, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015.

²⁰⁵ Entretien avec Roger, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015

²⁰⁶ Entretien avec Joap Ramond, Arnaud-Bernard, Toulouse, juillet 2015

du statut en fonction des horaires et de l'attachement dans le quartier semble ici être l'élément principal à retenir. Ceci rejoint le témoignage de Hasan qui ne se sent pas concerné parce qu'il ne vit pas dans le quartier. Il faut aussi rappeler le droit à la méfiance et à l'indifférence²⁰⁷ et ne pas croire naïvement que ce genre d'initiative puisse susciter directement un engouement.

Grâce aux figures n°9 et n°10 (ci-dessous), datant de 1992 et 1999, une idée du repas-de-quartier de façon pratique peut être esquissée : une longue table dans la rue, des chaises, des convives, de l'alcool et de la nourriture ainsi qu'un évènement festif autour des instruments. Le repas et la musique sont des formes d'expérience de l'autre. Chaque personne amène quelque chose à manger : le partage de la culture, son origine et son identité avec l'autre par la nourriture. De même, on constate la présence d'un djembé, instrument orientale et africain sur la photo en haut à gauche sur la Figure n°10. Sur ces photos datant de 1999 on observe la présence d'hommes et de femmes, principalement des adultes ou jeunes adultes. Elles prêtent à interprétation : on peut penser à une fête mixte avec la présence de personnes aux origines africaines, arabes, méditerranéennes. L'expérience de l'altérité par la présence de ces individus d'origines diverses ainsi que par la forme qu'elle prend notamment autour du repas et de la musique permet de dire que le repas-de-quartier est une expression de « mixité ». Il permet la rencontre de l'autre au-delà de la coprésence dans le quartier.

Toutefois, le repas-de-quartier est une expression de « mixité » relative dans le sens où il ne fédère pas toutes les différences. Pourtant, on ne peut établir de généralité grâce à ces cinq entretiens qui ne sont pas entièrement représentatifs de toute la population et fréquentation du quartier c'est quinze dernières années. La question du statut (commerçants, restaurateurs, retraités, étudiants) et la relation au quartier définissent aussi la fréquentation au repas-de-quartier.

²⁰⁷ BOUVIER Pierre, op. cit. p. 12.



Figure n°9 : « La grande table des quartier », *La Dépêche* du 6 août 1992.

Source : Association Carrefour-Culturel d'Arnaud-Bernard 3 rue Escoussière, Toulouse.

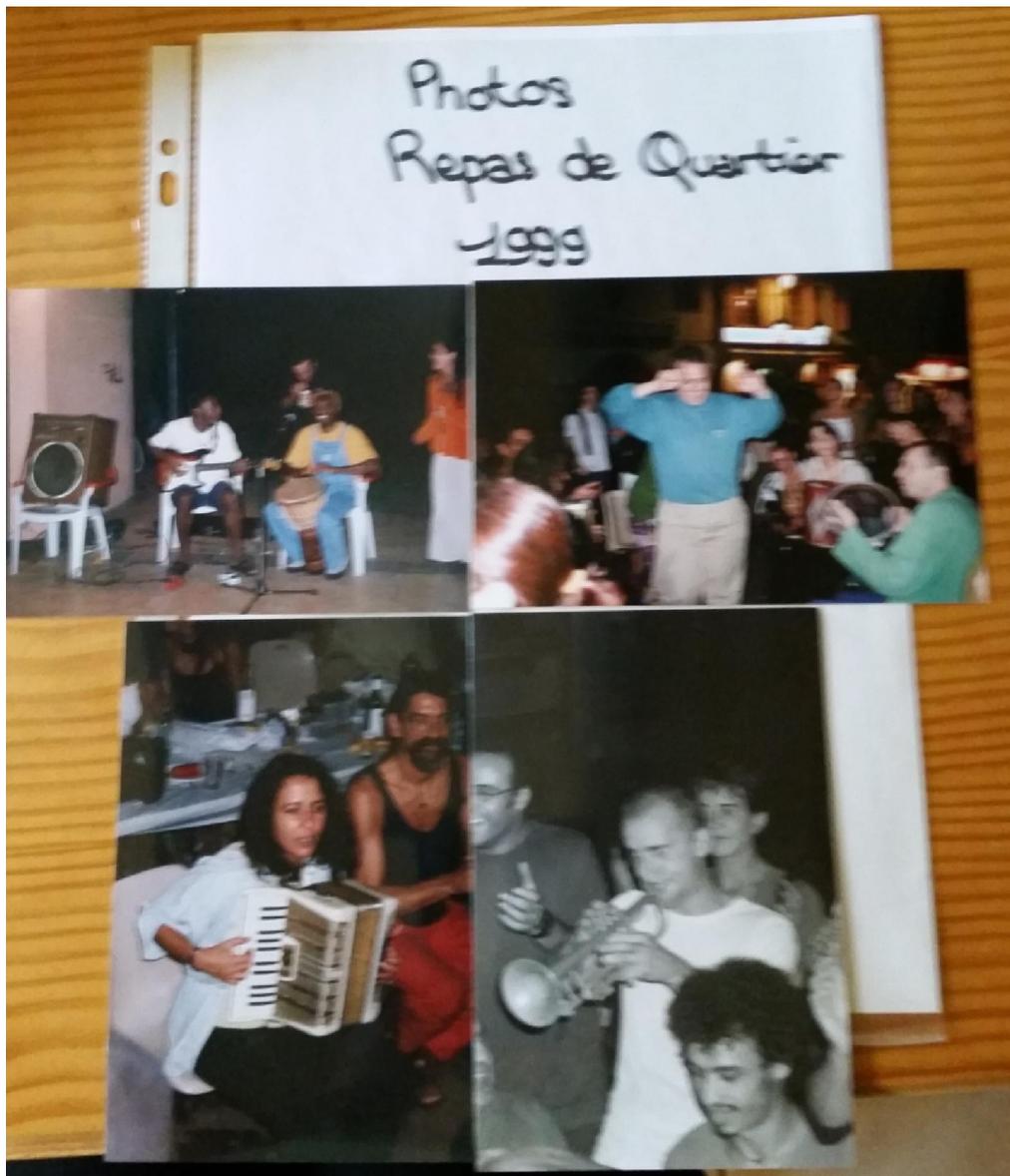


Figure n° 10 : Repas de quartier en 1999 : festività et « mixité » ?

Source : Association Carrefour-Culturel d'Arnaud-Bernard 3 rue Escoussière, Toulouse.

Affirmant une autre forme d'altérité, le repas-de-quartier peut par son existence même être une expérience de l'altérité :

« Place Arnaud Bernard. Lundi 23 mai 1994, 12h. A la mode des Repas-de-Quartier, apportez salades-pâtisseries-boissons à partager avec vos voisins (sans alcool ni charcuterie pour cette fête). Organisé par le Comité de Quartier avec la collaboration de Capsud (Ramonville) et de l'Association Vélo et avec le soutien des commerçants du quartier. »²⁰⁸

Le tract de mai 1994, la figure n°11 (ci-dessous) présente l'exportation du repas-de-quartier vers d'autres religions et cultures. Ce jour est celui de l'Aïd el Kébir qui est une fête musulmane marquant la fin de l'hajj, pèlerinage vers La Mecque. Si la population d'origine maghrébine ne se fédère pas autour du repas, l'action de l'association pour inclure ces individus passe par la mise en avant d'une forme alternative du repas. Toutefois cette initiative ne provient pas entièrement des Maghrébins de la place. La symbolique de cette forme du repas est plus importante que son efficacité car elle contribue à fabriquer la « mixité » dans le quartier et montrer à l'extérieur, le tract est public, l'ouverture et l'atmosphère du vivre-ensemble dans le quartier. Il y a donc une déclinaison des formes du repas-de-quartier et une ouverture vers l'autre par le repas lui-même. En ce sens le repas-de-quartier est une expression urbaine de l'altérité plus que de « mixité » mais il est un outil permettant la production du quartier comme un lieu de convergence ethnique et culturel. Ce tract cherche donc à donner du sens à cette coprésence neutre.

²⁰⁸ Carrefour culturel Arnaud-Bernard, *Repas-de-quartier, histoire, théorie, anecdotes, renseignements*, Institut d'Estudis occitas, 2001, p 38.

MECHOUI-DE-QUARTIER
PLACE ARNAUD BERNARD
LUNDI 23 MAI 1994, 12H

مشوي الحبي

بمساحة أرنو برنارد

يوم الاثنين 23 مايو 94

A la mode des **Repas-de-Quartier** , apportez salades-pâtisseries-boissons à partager avec vos voisins (sans alcool ni charcuterie pour cette fête)

Organisé par le **Comité de Quartier** avec la collaboration de **Capsud** (Ramonville) et de l'**Association Vélo** et avec le soutien des commerçants du quartier

Quartier Arnaud-Bernard, Toulouse, mai 1994.

Figure n°11 : Mechoui-de-quartier.

Source : Carrefour-Culturel Arnaud-Bernard, *Repas-de-quartier, histoire, théorie, anecdotes, renseignements*, Institut d'Estudis occitas, 2001, p 38.

Pour conclure, le repas-de-quartier est une expression de « mixité » relative. L'expérience de l'altérité est difficile à affirmer puisque la diversité des profils de la fréquentation au repas-de-quartier ne peut être définie avec précision. Toutefois, il est évident que le repas a su attirer des personnes diverses. L'absence d'implication des commerçants maghrébins est une constante qui s'explique d'une part par leur mobilité, ils n'habitent pas le quartier, et d'autre part par le fait qu'ils ne se reconnaissent pas dans le repas. Il aurait fallu une enquête ethnographique plus approfondie pour cerner le profil des convives. Par ailleurs, il est intéressant de voir que l'expérience de l'altérité peut provenir de l'organisation même du repas : transformer et exporter le repas à un « Mechoui de quartier ». Finalement, ce repas-de-quartier reste une initiative pensée et organisée par les membres de l'association.

Le temps et l'espace du repas-de-quartier est propice à la réinvention d'une forme de vie collective à l'échelle du quartier. Du fait de son temps éphémère et de son ouverture à l'espace public il est en théorie propice à la mise en place de la « mixité ». Cette « mixité » est alors celle de la production du lien au-delà de la simple coprésence des individus dans un même espace. Le repas de quartier vise à fédérer les individus au nom de l'espace qui les unit. Pourtant, en pratique il est difficile d'affirmer une réelle expérience de l'autre et de dire que l'évènement est une expression urbaine de « mixité » en tant qu'expérience vécue, créatrice de lien social. Elle reste une idéologie comme le souligne David Brunel en conclusion de l'entretien : « on a lancé un mouvement de penser sur le repas de quartier ».²⁰⁹ En reprenant, la définition de Jean-Paul Payet qui voit la « mixité » comme un brassage des individus, le quartier à travers le repas ne serait pas un lieu de « mixité » d'homogénéisation des individus, comme on a tendance à l'attribuer également pour l'école. On peut parler d'une forme alternative de ce concept qui réside essentiellement dans l'affirmation des différences au nom de l'histoire sociale et culturelle du quartier, où l'acceptation de la « mixité » serait celle du concept de la « pluralité » qui elle, ne mélange pas de manière indifférenciée les individus. Le repas-de-quartier reste alors une tactique organisée par le Comité de Quartier et l'association pour fabriquer une image et tendre vers plus de « mixité » et plus de cohésion sociale sans qu'elle soit réellement effective. Des questions auxquelles nous n'avons pu répondre persistent et méritent d'être souligner : quel a été le rôle de la mairie ? Pourquoi l'engouement pour le repas de quartier a-t-il cessé ? A-t-il permis de rendre visible Toulouse ? A-t-il permis de faire de Toulouse une ville culturelle ?

²⁰⁹ Entretien avec David Brunel, Arnaud-Bernard, Toulouse, Juillet 2015.

Conclusion : Retourner à la théorie ?

« Ethnicité », « mixité », « diversité », « pluralité », « pluriculturel », « multiculturel », « cosmopolite » sont autant de termes que nous avons utilisés dans ce mémoire. Chacun relève d'enjeux différents et se définissent de façon singulière, toutefois c'est à la fois les caractères multiple et identitaire qui les unissent. Au regard de l'histoire sociale et culturelle du quartier Arnaud-Bernard, nous avons choisi de nous questionner sur la notion de « mixité ». D'une part en raison de l'« inter-ethnicité » du « quartier ethnique »²¹⁰ qui interroge sur la coprésence de différentes ethnicités dans un même espace. D'autre part parce qu'en reprenant ce terme utilisé entre autre dans les politiques publiques d'aménagement du territoire aujourd'hui en France, nous avons voulu comprendre quelles acceptions se cachent derrière cette notion dont l'idéal et les vertus prêtent aussi à la critique. Le quartier, comme l'école sont vus comme des vecteurs de « mixité » rejoignant l'idée qu'ils sont également des lieux d'intégration pour les étrangers. Aussi face à la « mixité », trois possibilités s'offraient à nous dans son étude et sa confrontation au « quartier » : tester la pertinence du concept grâce à la réalité d'un quartier tel que celui d'Arnaud-Bernard, appliquer le concept à un quartier en vue d'obtenir une cohésion sociale, ou encore analyser le matériel et la façon dont la mixité s'établit dans un quartier. Nous avons choisi la première option et tenter de questionner les différentes acceptions de la « mixité », notamment pour comprendre si le quartier peut être un « lieu de mixité ». Dans un va-et-vient entre le concept et les dynamiques propres au territoire qui nous intéresse. Nous avons donc cherché ce que l'on pourrait appeler des « expressions urbaines de mixité ».

L'histoire sociale et culturelle du quartier Arnaud-Bernard de Toulouse des années 1990 constitue un matériel intéressant pour répondre à nos questionnements. D'autant plus qu'il n'a pas été sujet à une politique visant à amener de la « mixité » dans le quartier, au contraire le caractère mixte du quartier existait du fait des changements structurels et démographiques. Si la première partie de ce mémoire se nourrit d'outils théoriques, la deuxième partie s'ancre dans une description analytique à la fois spatiale et historique des dynamiques du quartier. Cette partie a été alimentée grâce à la synthèse des entretiens mais

²¹⁰ GREEN L. Nancy, « Le ghetto revisité : les quartiers juifs américains et leur au-delà », in BORDES-BENAYOUN Chantal (éd.), Les juifs et la ville, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2000. p. 296.

aussi grâce à l'analyse de travaux universitaires de sociologie et de géographie dont a fait l'objet le quartier Arnaud-Bernard. Les différentes vagues migratoires qu'il a vu arriver en son sein, les différents noms qui lui ont été attribués ainsi que sa situation de vieux quartier central sujet au processus de *gentrification* d'une part et la présence du milieu associatif singulier du Carrefour-Culturel d'Arnaud-Bernard d'autre part en font un quartier populaire à la fois commun et singulier. Aussi, nous avons choisi de nous concentrer sur l'association, à leur conception de ce que nous avons appelé « mixité ». Nous avons donc tenté de discerner les discours et les pratiques des expressions urbaines de « mixité » et notamment un événement particulier : le repas-de-quartier. Il n'y a donc pas de chronologie précise puisque nous n'analysons pas le succès ou l'échec de la construction de la « mixité » du quartier par l'association. En effet, la période est davantage un cadre où nous pouvions mener à bien nos recherches en suivant un plan thématique même si nous accordons un recadrage pour les années 1990 dans la partie 3.

Les noms donnés au quartier « Arnaud-Bernard », « Ali-Bernard », « Arnaud-Ben », « quartier arabe », « ghetto » renferment tous des réalités externe et interne au quartier. L'hypothèse d'une double construction à la fois d'un quartier ethnique et d'un « lieu de mixité », la première étant une stigmatisation venant de l'extérieur (la mairie), la deuxième une revendication de l'intérieur (habitants et association) a également mené à se questionner sur la capacité des noms du quartier, marquages symboliques, à revendiquer une appartenance commune et interethnique à un même espace. Autrement dit si l'espace est significatif d'unification des différents profils sociaux mais surtout ethniques. S'il est facteur de « mixité ».

Si le quartier est un « lieu de mixité » construit, qu'entendons-nous par « mixité » et est-ce que l'on peut déterminer une autre acception à ce terme suite à cette recherche ? Dès à présent, nous devons souligner l'absence et le manque pourtant nécessaire de données chiffrées permettant de cerner les différentes nationalités et le profil sociologique des individus : le premier degré de « mixité » s'observant par la diversité des individus sur un espace donné. Cet aspect constitue une limite à ce mémoire de master. Toutefois, dans la partie théorique nous avons tenté de discerner les différents niveaux aux acceptions données au quartier : expérience phénoménologique de l'autre, soutenue par le lien social ; mythe à entendre dans le sens de valeur-moteur, qui structure la société dans le but d'un vivre-ensemble, d'une cohésion sociale comme un objectif vers lequel tendre, et essentiellement définie à l'inverse du *ghetto* ségrégatif et stigmatisant ; et enfin idéologie politique et républicaine de brassage de population visant à l'homogénéisation et à l'intégration des

étrangers dans la ville et plus largement dans la société. Acteur majeur, visible et dont les sources sont faciles d'accès, nos recherches ont mené à s'orienter sur ceux qui avaient cherché à donner du sens à la convergence ethnique et culturelle dans le quartier Arnaud-Bernard. Dès lors, nous avons démontré que le quartier n'est pas unificateur de plusieurs ethnicités mais que cette idée fait l'objet d'une construction sociale, similaire à la construction du « quartier ethnique » qu'analyse Nancy L. Green. Nous avons cherché à déconstruire ou plutôt à saisir les tenants et aboutissants de cette construction dans le cadre de ce mémoire. D'une part, grâce à l'étude des discours et de la stratégie mis en place par le Carrefour-Culturel (*bulletins*, comptes-rendus de réunion, entretiens) nous avons montré que l'association a instrumentalisé l'histoire sociale et culturelle du quartier Arnaud-Bernard et s'est employée à construire un mythe multiculturel et multiethnique pour légitimer leur action et leur idéologie. Cet objectif renvoie à la deuxième acception où la construction du « lieu de mixité » est portée par un mythe, il faut alors le voir comme une recherche à rendre possible ces valeurs et à tendre vers la création de sens malgré son échec. D'autre part, l'étude sur le repas-de-quartier se focalise sur la première acception avec l'expérience de l'autre et la création du lien autour du repas, dont l'espace est le point commun et le fédérateur du lien. Toutefois, la mise en place de l'idéologie du Carrefour-Culturel ainsi que de la tactique du repas-de-quartier proviennent d'une « élite » intellectuelle et engagée et non pas des habitants lambda, immigrés ou non dont la voix cruciale manque dans ce mémoire. De même, les photos, et les entretiens ont permis de relativiser l'efficacité de l'expérience de l'autre à travers cet événement où la fréquentation du repas-de-quartier par les Maghrébins du quartier est nulle. Ainsi, malgré la construction d'une tradition de la « mixité » autour de l'histoire du quartier, et de la pratique du repas, le quartier comme « lieu de mixité » et le repas-de-quartier comme « expression urbaine de mixité » sont à relativiser.

Enfin, en analysant les dynamiques portées par l'association, on constate que l'idéologie envisagée est basée sur la pluralité des langues et des cultures venant des études sur l'occitanisme. Ici, la « mixité » est à entendre à son niveau politique. L'association vise à promouvoir une forme alternative de citoyen. Non plus dans une démarche universelle et unificatrice mais pas la parole et l'affirmation de la différence, qui manifestée à l'échelle du quartier ferait des individus des concitoyens liés pour la gestion de l'intérêt général et non pas au profit d'un Etat-nation républicain. Ainsi, la « mixité » serait simplement à entendre comme une expérience de l'« ethnicité » de l'autre. On revient ici à la théorie de l'« ethnicité » de Fredrik Barth et Richard Jenkins où l'« ethnicité » est réactivée par l'interaction entre ceux faisant parti du groupe et ceux n'en faisant pas parti. On peut se

questionner alors si l'affirmation de l' « ethnicité » et de la « mixité » doivent nécessairement être portée par des jugements de valeur, l'un à dévaloriser et l'autre à valoriser. Pour conclure, grâce à l'histoire sociale, culturelle du quartier Arnaud-Bernard, c'est bien un éloge de la complexité de la « mixité » et de l' « ethnicité » en général que propose ce mémoire d'une part et d'autre part d'affirmer que la vocation du quartier a unifié la diversité est à relativiser et provient essentiellement d'une construction sociale.

Pour aller plus loin, l'autre élément important abordé dans ce mémoire est la question de la *gentrification* dans les vieux quartiers centraux. Nous avons remarqué un élément paradoxal : la menace de la *gentrification* motive l'association en 1991 à construire la cohésion sociale et à renforcer son caractère culturel dans le but de sauvegarder la « mixité » du quartier, or lorsqu'elle est engagée par la municipalité, la *gentrification* a généralement vocation à apporter de la « mixité » dans un quartier défavoriser économiquement et homogène et stigmatisé socialement et culturellement. Toutefois, elle est aussi une nuisance pour les minorités ethniques et économiques qui, du fait de la spéculation immobilière et de l'augmentation moyenne du prix des loyers, sont obligés de partir en banlieue. Dans le cas d'Arnaud-Bernard, la *gentrification* a échoué. Dans le cadre de ce mémoire nous n'avons pu obtenir la voix de la mairie par manque de temps et nous n'avons pas observé les dynamiques d'échec de la *gentrification*. Cependant, le constat de la paupérisation du quartier et de sa stigmatisation est évident, encore aujourd'hui au vu de la médiatisation des « problèmes » qu'engendrent le quartier Arnaud-Bernard à Toulouse. Dès lors des questions demeurent : pourquoi la *gentrification* a échoué ? Quel est l'impact réel de la non-*gentrification* sur ce quartier ? Que sont devenus les habitants et les usagers du quartier ? Quels acteurs entrent en jeu ? Pourquoi prôner la sauvegarde de la « mixité » historique n'a-t-il pas contribué à la préserver ? Il est intéressant d'aborder la question de la sauvegarde de l' « authenticité » des vieux quartiers centraux. Cette notion est au centre des revendications de ceux faisant l'éloge de la *gentrification*, en quête d'authenticité populaire, et de ceux luttant contre elle, souhaitant sa sauvegarde. On peut en effet se demander si le succès de la *gentrification* dans le quartier Arnaud-Bernard aurait non seulement contribué à changer son image mais aurait également conservé sa « mixité » authentique. L'entrelacement de ces notions est intéressant si l'on observe les enjeux politiques derrière ces dynamiques mais surtout si l'on se place du point de vue des minorités sociales et ethniques.

Exemple d'un entretien mené durant l'été 2015

Retranscription du 12 juillet 2015. Mamie. 86 ans. 46 min.

- Entretien non prévu. Cherche une dame qui se fait appeler Mamie, je demande à un jeune d'origine maghrébine qui fume une cigarette, il m'amène chez elle, et frappe à sa porte. Heureux de se voir, il m'introduit et elle accepte de s'entretenir avec moi.
- La petite fille de Mamie intervient et complexifie l'entretien, en bleu dans le texte.

Quand êtes-vous arrivée dans le quartier ?

Je suis là depuis 1960. J'étais coiffeuse avec mon mari. On travaillait là, tous les deux. Et puis, mon mari est mort et je suis restée là. Je suis dans le quartier, je connais bien le quartier. Seulement voilà, le quartier a changé. Bien changé.

Pourquoi êtes-vous arrivée dans le quartier ?

Parce que j'ai connu mon mari à Toulouse. J'étais de Cahors moi. Et, voilà je suis arrivée comme ça, à le connaître et on s'est installé. Mais on a été ouvrier en ville avant. On est arrivé ici parce qu'il a travaillé dans le quartier étant ouvrier chez Alain Teuil. Il s'est installé ici, là où j'ai mes deux studios. (*émotive*)

Pendant combien de temps avez-vous tenu votre commerce ?

J'ai pris ma retraite à 68 ans. Je travaille depuis l'âge de 14 ans.

Comment était le quartier à votre arrivée ?

Oh, il était bien. Il y avait des Portugais, il y avait des Espagnols. C'était bien, beaucoup mieux que maintenant. Maintenant c'est...

Il y avait des Italiens aussi ?

Ah oui, il avait des Italiens aussi. Ils travaillaient tous. Ça a toujours quand même était un peu cosmopolite. Y avait un peu de tout. Mais c'était très amical. On travaillait tous. On se connaissait tous. On sortez sur le bas de la porte le soir pour discuter. Mais maintenant c'est plus du tout comme ça. Maintenant c'est la catastrophe.

Depuis quand ça a changé pour vous ?

Depuis que les arabes sont arrivés. (*voix plus basse*)

C'est-à-dire.

Une quinzaine d'année.

Pas avant ?

Non non.

Vous participiez au repas de quartier ?

J'ai participé au repas de quartier bien sur. J'ai même eu la couronne d'honneur parce que je suis la plus ancienne. Autrement c'est plus ce que c'était.

(sa petite fille arrive pour amener son arrière petite fille à garder)

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le quartier ne s'arrange pas à cause de ça. Vous avez vu ce qu'il s'est passé récemment dans la rue Merly ?...

(elle prend à partie sa petite-fille Hélène.)

Hélène on ne peut pas dire que le quartier bien maintenant hein ? (ah non après ce que l'on a connu, non...)

Pourquoi ? vous êtes nostalgique d'une époque précise ?

AHH oui complètement.

Des années 1980-1990 ?

(Quand j'étais petite ouais, dans les années 1990. Je suis de 1980 moi. Il y avait les maghrébins, mais c'était pas du tout la même mentalité, c'était des commerces, mais il n'y avait pas des trafics comme ça même si ça a toujours vécu la nuit. La place Arnaud Bernard était mieux que maintenant.) Ahh oui, c'était pas comme ça, il y avait beaucoup de restaurants et de bars français sur la place Arnaud Bernard. (oui, c'était tout mélanger, donc ça créer une bonne ambiance. Les anciens sont des gens bien éduqués, vraiment très bien.) C'est Karima de la Kasbah qui nous l'a envoyé, tu sais ? c'est une amie ! ses parents sont des amis à mon mari.

Vous avez côtoyé des Espagnols et même des Maghrébins ?

Ah oui ! mon dieu oui ! (c'est toujours pareil mais y en a moins. Même les anciens, les commerçants disent que les Maghrébins, ils en ont marre ! Ali, il le dit aussi « ça me fait fuir mes clients ». Ca en est un. Et il disait « je vends des cafés. Et tous les jeunes qui avant venaient de Saint Sernin ou d'Ozenne, ils viennent plus. »)

Comment vous délimiteriez le quartier en fait ?

(Je dirais Saint Sernin, Compans Cafarelli, le boulevard ça coupe). La place Arnaud Bernard, et ici rue Saint-Charles, rue A.Bernard jusqu'à Saint Sernin, mais là où Karima a son restaurant. Pas plus loin. (mais si Saint-Sernin quand même le dimanche avec le Marché) ahh oui, le dimanche avec le marché. Ya de tout au marché maintenant, il est plus maghrébin que français maintenant ce marché. (c'est surtout les fréquentations. Ca fait peur.) Moi écoutez, je manque de locataires, pourtant ils sont bien mes appartements, à cause d'eux. Maintenant, je suis désolée de le dire... Pourtant il y a des jeunes qui sont gentils, vous avez vu le jeune là, il vous a amené ici... Ils me connaissent dans le quartier. Ils me respectent. Ici, dans le quartier je suis respectée. Ils savent que je prends des étudiants en location, que la maison est bien

fréquentée, que mes enfants sont là en cas de qqch parce que je suis veuve. Mais si vous voulez c'est... Je connais bien Claude Sicre, qui a été un de mes amis très longtemps, qui est parti malheureusement. Chaque fois qu'il y avait qqch, il venait me voir. On faisait le repas de rue dans ma rue. Je sais pas comment vous expliquait, avant c'était bien.

Pourquoi il est parti Claude Sicre ?

Oh il en avait marre. Il était fatigué...

Et vous connaissez Francis Blot ?

Oui !! c'est un ami, parlez-lui de moi. Francis il est venu se faire couper les cheveux combien de fois chez moi ! et ses parents aussi alors ! il peut vous parlez du quartier lui, et Madame Moga ! Elle vous dira comme moi. Ils sont pas méchants. Nous qui sommes les vieilles du quartier, on est respectée, c'est pas chez nous qu'il va y avoir quelque chose. Mais par exemple, quand vous êtes en train de louer, et bien vous pouvez pas ! hier, le jeune que vous avez vu, il leur a fait la leçon, il leur a dit « ne vendez pas vos cigarettes là, elle est en train de louer les studios du bas ! » Alors voyez..

Quels commerces existaient quand vous êtes arrivée ? dans les années 60-70.

A moi, c'était la Ferronnerie du Midi et ils étaient, et ma propriétaire vendait des cuisine en fornica. Il y avait un marchand de canne à pêche, mon mari était toujours avec lui. En face il y avait une bijouterie, une épicerie. C'était pas du tout pareil, maintenant, ils ont envahi, envahi le quartier !

Mais depuis quand alors ?

Au bien une vingtaine d'année. Mon mari est mort y a dix ans et c'était bien avant.

Vous pensez que dans les années 1990, c'était un petit village ?

Ah oui, il a fallu qu'il s'intègre dans la place arnaud bernard aucun commerce français ! il reste que Chec, à Carrefour city, qui est un homme formidable, qui en a ras le bol aussi. Vous pouvez aller le trouver de ma part. c'est le seul français ! C'est tout des kebabs ! La mairie n'a rien pour arrêté ça. C'est ça qu'il fallait faire.

Mais le quartier a été réhabilité quand même, ça a changé en mieux ?

Oui il a changé, mais qu'est-ce qu'on y a mis ? on a laissé y mettre tout ça ! alors pourquoi la mairie ne pouvait pas le faire ça, c'était à ce moment là. Baudis, pourquoi n'a-t-il pas arrêté cette implantation ! il était marié avec une iranienne... c'était pas pour ça mais... y a eu un laissé-aller.

Vous pensez que le quartier est devenu très pauvre ? sale ?

Ah oui ! à cause de la mairie. Elle n'a pas su gérée Arnaud Bernard. Il fallait faire rester les commerçants français. Je suis la seule française à rester encore avec madame Moga. Tous ils

sont partis. Les pâtisseries, euh ... les seuls qui restent c'est Bernard et Béa, sur la place Arnaud Bernard qui font la papeterie. Ce sont les seuls avec moi. Et on est dégoûté ! moi je suis dégoûtée dans le sens qu'ils m'empêchent de louer.

Vous pensez que c'est à cause du trafic de drogue ou c'est parce que ce sont des Maghrébins ?

Non non, c'est parce qu'il y a une mauvaise image d'Arnaud Bernard. Il s'est laissé empiéter par cette mauvaise publicité qu'a fait la Dépêche, qu'ont fait pas mal de gens à côté. Parce que c'était une place qui était bien. Le président de notre association de commerce, de l'ACAB, Monsieur Philippe, il habite dans la maison où il y a les vins, sur la place Arnaud Bernard, lui c'est le seul aussi ! y a qqch qui freine là quand même !

Et vous vous faites pas vos courses à Arnaud Bernard alors ?

Ah si ! moi je fais comme d'habitude. je vais surtout à Carrefour city, pq ils font du bio et que moi j'aime assez manger sainement. J'ai 86 ans quand même, il faut que je mange sainement. J'ai pas trop confiance. Quoi que finalement, la viande hallal elle est peut être aussi bonne que le reste hein.. mais je me sers surtout chez mon commerçant français que j'ai sur le boulevard, depuis des années.

En tant que coiffeuse, qui venait se faire coiffer chez vous ? tout le monde ?

Ah non, j'avais une clientèle. Je suis restée 20 ans dans les allées Jean-Jaurès comme ouvrière. Et cette clientèle, quand mon mari m'a achetée mon salon à côté, a fait que je suis venue mais sinon je serais pas venue. C'est parce que j'avais mon commerce que je suis venue à Arnaud Bernard. Sinon je connaissais pas. Et déjà, j'ai dit à mon mari « ohh la, il y a beaucoup d'Espagnols, il y a beaucoup de Portugais... qu'est ce que tu en penses ? » je voulais déjà pas, et finalement j'ai travaillé énormément, j'ai gagné ma maison !

Et puis y avait le Méchant loup, qui était une affaire formidable ! à côté, y'avait Moustique qui tenait un restaurant où l'on mangeait avec les doigts. Vous comprenez tout ça, c'était un tout. C'était bien. Toutes les générations, toutes les cultures. Tandis que maintenant, c'est eux quand même qui remportent hein ! y a quand même deux mosquées dans le coin. Là rue de l'Escoussière, et elle était rue de l'hirondelle au départ mais les gens les ont fait partir. Ça plait pas ça quand même.

Avant le quartier était mixte ? et maintenant ?

Ah oui populaire, mixte, il y avait de tout, maintenant quartier arabe, complètement !

...mon mari, vous savez, on l'appelait le Maire d'Arnaud Bernard ! oui ! parce qu'il était jovial avec tout le monde, il avait pas de race lui, hein, il était méridional, c'est un toulonnais. Il tutoyait aussi bien les arabes que les français et ils leur disaient « tu sais c'est pas bien ce

que tu fais ». Théo, Théophile César, du Midi ! Tout le monde m'aime bien... mais parfois je me mets en colère, surtout pour mes studios quand ils fument et vendent des cigarettes. Ça plaît pas.

Avant il y avait davantage d'étudiants ? (18min)

Ahh oui j'ai tjrs loué à des étudiants. J'ai six studios étudiants. Je les ai achetés avec la maison. Et mes enfants m'en ont fait deux de plus quand j'ai arrêté de travailler. Non, non le quartier peut pas continuer comme ça. Mon genre, il a pas été fou, il m'a dit « votre chiffre baisse à cause de ça ». On a fermé les rideaux, ils ont cassé et ils ont fait les studios. Il y a 17 ans de cela. Maintenant, mes enfants voudraient que j'aille à la campagne avec eux. Mais moi, je peux pas me résoudre à aller à la campagne. J'ai vécu là des années et c'est là que je finirais...

Vous êtes beaucoup attachée au quartier ?

Ah oui ! Domage que ça ne s'arrange pas... Ils ont mis des caméras, il faut que je vous parle des caméras. Ils les ont pas mis où il fallait !

(son arrière petite fille parle, elle dit : son papa est avocat, mon petit fils.)

Ils les ont mis au bout, alors les vendeurs de cigarettes, ils se sont rabattus à coté de moi. Alors le soir c'est la promenade des voitures. Les bons petits français arrivent là ... Alors moi j'ai trouvé ça stupide ! On a demandé avec le président du quartier d'en mettre une autre au bout de la rue. Parce que c'est là, la maison dans la rue Pétrarque qui avait une retombée là. Et vous savez qui vient en face là, la grande maison ? C'est Bleu Citron qui vient là. Bleu citron c'est une agence qui fait des grands spectacles, mais grandioses ! Comme Johnny Halliday. Ils ont acheté tout le bas. Le premier qui a acheté, c'est un chirurgien. Que j'ai connu très gentil. Il est venu faire ma connaissance comme j'étais la plus âgé. Et en haut, ... ca c'est vendu en quatre parts cet immeuble. Donc, il y avait Claude Sicre qui s'était engagé pour faire un centre culturel mais ça n'a pas marché, ils n'ont pas eu les subventions. Finalement ça s'est acheté par des gens qui ont de l'argent...

Est-ce que vous sortez du quartier ? Vous allez à Saint Cyprien ?

Ah non ! J'ai des problèmes pour marcher. Alors je vais rue Alsace, rue de la Concorde manger au restaurant. Je vais à l'Agata, je vais avenue Honoré Serres. Si vous voulez, je ne m'éloigne pas trop. Sinon avec mes enfants après. J'ai ma fille moi, c'est mon héritière, ma seule fille. J'ai 5 arrières petits enfants ! *(parle de ses petits enfants...)*

Vous êtes fière de votre famille ?

Ah oui, c'est pour sa que je tiens bon, parce que la maison ira à eux.

Vous avez des anecdotes à me raconter sur le quartier ?

Ahah quand on a fait le repas de quartier dans ma rue. J'ai laissé la cuisine ouverte, et Claude Sicre faisait réchauffer sa pizza. Ca a été quelque chose. La reine du quartier c'était la mère de Karima de la Kasbah, c'était il y a... Et cette année ça était moi ! Tout le monde me connaît, il m'appelle mamie ! ils me disent « Bonjour mamie ». Alors que moi je ne les connais pas... Je suis protégée ici, moi. Ils me respectent, parce que certains ont connu mon mari.

Les plus vieux s'en vont pourtant...

Ah oui ! ils s'en vont parce qu'ils sont écœurés ! parce qu'il faut voir la nuit ! La police, je leur demande pourquoi ils n'embarquent pas tout ça. Mais c'est parce qu'ils ne sont pas assez nombreux ! La nuit, il y a un bazar fou là devant, je crois que j'aurais du mal à louer mes studios... c'est fou, même la nuit !

Et surtout avec la rue Merly... (été 2015, affaire de la jeune femme tuée)

Oh lala, ils vont prendre quelques choses eux... on l'a enterrée dans l'intimité cette jeune fille... Et vous vous faites vos études où ?

(Discussion sur moi...) **(27 min)**

Mais est-ce que je suis la seule à parler comme ça ? *(non non)*

Avez-vous connu l'ancien marché de la place Arnaud Bernard ?

Ah oui oui. Vous savez que j'allais danser sur la place ? il y avait les halles. Il y avait les fêtes, comment on dit, les « fêtes du village ! ». Alors on allait danser sous la halle. J'ai fait des fêtes à Arnaud Bernard. Des bals, où je n'étais pas mariée... Après, ils ont fait tomber la halle au grand malheur... On n'était pas d'accord. C'est monsieur Baudis qui a voulu le faire. Finalement, on a fait couper cette halle qui n'a rien donné du tout. Il nous a dit qu'il y aurait le métro, que ça serait le départ d'Arnaud Bernard vers le mieux. Après, Compans Carrafelli, ils ont dit « ça sera la locomotive d'Arnaud Bernard », ça n'a été la locomotive de rien du tout ! rien du tout ! Heureusement qu'il y a quelqu'un maintenant qui apparemment va reprendre tout ça, démonter tout ça. Et vous voyez comment c'était à l'époque, moi j'y allais danser ! Madame Moga, elle y allait vendre les légumes.

Et le parking extérieur ?

On pouvait tourner sur la place. Il y avait des voitures qui longeaient tout le tour, et il y avait des arbres. Vous pouvez le marquer ça ! Moi j'y ai dansé place Arnaud Bernard !

(Elle me montre son jardin, maison avec belle cour extérieure que l'on ne supposerait pas vue de la rue. Très fière de sa maison...)

Vous allez souvent au marché aujourd'hui place Arnaud Bernard ?

Ah oui. Le samedi, ce sont les petits paysans. Alors j'y vais pour la semaine et puis le Carrefour City. Alors ça veut dire que je suis du quartier oui.

Vous pensez avoir une identité Arnaud-Bernard ?

L'identité Arnaud Bernard ? Oui

Vous êtes d'abord de Toulouse ou d'Arnaud Bernard ?

Ah non ! moi je suis de Cahors. Je suis lotoise. Je suis native de là, de Castel Franc. Mon cœur il est là bas. Mon mari, il était toulonnais. Alors Toulouse est resté notre lieu de travail, là où on s'est marié, où on a eu ma fille, où on a eu une grande famille mais mon cœur moi c'est le Lot. Ce n'est pas Toulouse. Toulouse m'a fait vivre, alors je ne peux pas renier.

Vous êtes étrangère à Toulouse, et vous êtes ici, vous croyez que ça existe la mixité des horizons vous ?

Moi, je ne discute pas avec les arabes. Avant, je discutais avec les Espagnols, les Italiens, les Portugais. Ah certains Arabes sont mes amis, qui, à la mort de mon mari, alors qu'ils ne sont pas de la même religion, sont venus à l'enterrement, se tenant par la main ! Je n'ai pas vu, je sortais de la maladie de parkinson de mon mari pendant deux ans, que j'ai soigné là. Et, je n'ai vu le jour, que ce jour là. Alors, je ne pouvais pas parler. Mais mon petit-fils lui, il m'a dit « mais tu sais mamie, ils sont venus, tous, au fond de l'Eglise ! » Les gens du quartier, les Arabes du quartier, qui ne sont pas ceux-là. Maintenant c'est différent. Mais les vieux là, les Harkis là , les gens d'autrefois, ils aimaient mon mari par-dessus tout. Ils ont offert à mon mari, une plaque, que ma fille a fait sceller d'ailleurs sur la tombe. Une plaque en disant en arabe que Théo c'était Dieu. Eh bah elle est sur la tombe de mon mari ! J'ai des affinités quand même ! mais dans les jeunes... Je les aime bien, ils sont gentils. Tiens la dernière fois, j'ai donné une bouteille d'eau à l'un d'entre eux ! je n'as pas de mal. Mais par contre, j'ai du mal. Parce que je leur ai dis « je ne veux pas que vous soyez quand l'agence fait visiter. J'ai eu trois refus, à cause de vous ! parce que vous vendez là... » Les gens ils ne veulent pas mettre leur fille là. J'ai dis « vous vous encaisser de l'argent, mais moi, vous m'en faites perdre ! » Moi j'ai une petite retraite.

Et avant ?

Non, jamais de la vie !

Vous connaissez Joap Ramon, et Roger ? il m'a dit qu'il y avait beaucoup de junky dans ce quartier pauvre..

Ahh oui je connais ! Peut-être... années 1980, je travaillais encore, non... s'il vous l'a dit c'est que c'est vrai.

J'ai arrêté d'aller au repas de quartier... ça doit être pour ça. C'était pas bien fréquenté... pourtant c'est une bonne idée.

Et les Espagnols venaient et les Arabes dans le salon de coiffure ?

Les Espagnoles oui, mais les Arabes non. Enfin celles qui venaient, elles étaient francisées ! elles tenaient des restaurants et se coiffaient avec le brushing ! sinon non...

Moi quand j'ai vu arrivé tout ce monde là, ça a commencé à me décourager. C'est de là que mes enfants ont voulu fermer le salon. Ils l'ont vu arriver que le quartier aller changer. Et effectivement, il a changé. La mairie n'a rien fait. J'ai écrit à Monsieur Moudenc que mes agences ne peuvent pas louer, parce qu'il y a des gens qui vendent des cigarettes et le reste... Faites quelque chose.

Y avait un endroit où vous aimiez aller avec votre mari ?

(Non il y en avait pas ! du temps de mon mari on a pas connu ça !...) Oui on allait place des Tiercerettes, place Arnaud Bernard, oui mais ça a changé.

Et Ali-Bernard ?

Oui c'est Waeb qui a crée ça ! C'est fini le ramadan il est rentré, allez le voir !

Comment appelez vous le quartier ?

Arnaud Bernard. La Dépêche, ils ne sont pas gentils avec nous...

- Entretien avec Josette à la fois sur aujourd'hui et sur son époque. Il a été difficile de nouer une relation assez intime pour regarder dans le passé. Un passé très embrouillé par la mort de son mari qui la rend très émotive. Un retour lointain sur la place Arnaud Bernard lors de sa jeunesse mais difficulté à saisir durant les années 1980 et 1990. Profondément marquée par son expérience du quartier aujourd'hui, je remarque qu' il est difficile pour Josette de parler du passé et pour moi de mener à bien cet entretien sur l'histoire du quartier, de sa population et de l'expérience de Josette. Elle n'a en tête que la location de ses appartements... et un rapport monétaire à la stigmatisation du quartier.
- Elle nomme facilement Arabes, les populations de l'Afrique du Nord sans distinction de nationalité. « Harkis » et « arabes francisées » sont la seule différence qu'elle fait, et elle les oppose volontiers aux « jeunes » du quartier, en mélangeant les époques... Ils font partis du quartier mais visiblement pas de la même communauté du quartier qu'elle, du moins... lorsqu'elle a des profits à en tirer.
- Pour elle le quartier Arnaud Bernard est essentiellement situé aux alentours de la place centrale Arnaud Bernard qui polarise le quartier.
- Le rapport intergénérationnel est très fort depuis le début des années 2000. « Mamie » est respectée.

- Son mari l'était également. Le rapport entre les hommes semblait être fraternel jusqu'à la fin. L'explication qu'elle y donne se situe dans le côté méditerranéen de son mari.
- Elle se souvient du quartier comme étant un village et sa voix teintée de nostalgie rappelle à quel point elle regrette ce temps de la tranquillité...
- Elle n'est pas d'Arnaud Bernard, ni de Toulouse, elle est Lotoise. Elle a donc un point commun avec tous les autres, elle n'est pas du quartier...

Sources primaires écrites

- Sélection de *Bulletin*, journal de quartier. Local de l'Association Carrefour-Culturel Arnaud-Bernard. 3 rue Escoussière, Arnaud-Bernard, 31 000 Toulouse.
- Sélection de Comptes-rendus de réunion du Comité de Quartier. Local de l'Association Carrefour-Culturel Arnaud-Bernard. 3 rue Escoussière, Arnaud-Bernard, 31 000 Toulouse.
- Rapport pour OPAH. LISST-CIEU D2 J15. Bibliothèque Interuniversitaire du Mirail, 5 Allée Antonio Machado, 31106 Toulouse.

ASSI Marcelin, *L'Espace urbain : « le Projet de Réhabilitation du quartier Arnaud Bernard »*, 1982

Carrefour culturel Arnaud-Bernard, *Repas-de-quartier, histoire, théorie, anecdotes, renseignements*, Institut d'Etudis occitas, 2001. Bibliothèque du Périgord. 1 rue du Périgord, 31 000 Toulouse.

GOTY Emmanuelle, « *Requalification* » de l'espace public et enjeux sociaux, commerciaux et esthétiques : le cas du quartier Arnaud Bernard à Toulouse, Mémoire de sociologie sous la direction de Nicolas Gotovtchenko, Université Toulouse le Mirail, 2004.

LEDRUT Raymond, *Racisme et discrimination dans les villes françaises : rapport d'activité 1979*, CIEU, Convention du Ministre de l'environnement et du cadre de vie, 1980.

SAUQUET Chloé, *L'Espace public du quartier Arnaud-Bernard : Pratiques, représentations, enjeux*. Mémoire de master 1, sous la direction de Nicolas Golovtchenko, Université Toulouse 2-Le Mirail, 2010.

SICRE Claude, *Politique, Civique*. Bulletin du Comité de quartier Arnaud Bernard, n°63, mars 2003.

SICRE Claude, *Pour la pluralité, contre la diversité (c'est la « guerre » entre les langues et les cultures)*, années 2000, tract donné par l'association du Carrefour Culture.

SICRE Claude, « Je n'ai pas toujours eu une certaine idée de la France », *Temps modernes*, n°607, Paris, Février 2000.

Bibliographie

Ouvrages généraux et de méthode.

BOUVIER Pierre, *Le lien social*, Folio essais, Gallimard, 2005.

CERTEAU DE Michel, *L'invention du quotidien, 1.Arts de faire*, Folio essais, Editions Gallimard, 1990.

DELACROIX Christian, DOSSE François, GARCIA Patrick, OFFENSTADT Nicolas, *Historiographies, II Concepts et débats*, folio histoire, Gallimard, 2010.

DUCLERT Vincent, « Archives orales et recherche contemporaine. Une histoire en cours », *Sociétés et représentations*, n°13, 2002/1.

L'espace, la ville et le quartier.

AUTHIER Jean-Yves, BACQUE Marie-Hélène, GUERIN-PACE France (dir.) *Le quartier, Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, Paris, 2006.

AUTHIER Jean-Yves, « Les citadins et leur quartier. » Enquêtes auprès d'habitants de quartiers anciens centraux en France, *L'Année sociologique*, 2008/1 Vol. 58, p. 21-46.

AUTHIER Jean-Yves, « Formes et processus de ségrégation dans les quartiers anciens centraux réhabilités. L'exemple du quartier Saint-Georges à Lyon », *Sociétés contemporaines*, n°22-23, 1995.

AVENEL Cyprien, « Introduction », *Sociologie des quartiers sensibles*, Armand Colin, Paris, [2010] réd. 2013.

BRUN Jacques et RHEIN Catherine, *La Ségrégation dans la ville*, L'Harmattan, Paris, 1994.

BURDY Jean-Paul, « La monographie de quartier en histoire urbaine : quelques éléments de bilan sur la une recherche stéphanoise », *Histoire, économie et société. Lectures de la ville (XVe-XXe siècle)*, volume 13, n°13, 1994, p. 441-448.

COULON Alain, « L'école de Chicago », *Que sais-je ?*, puf, Paris, 1992

DAGENAIS Michèle, « Introduction : redonner à la ville son autonomie comme objet de recherche », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, vol.32, n°1, 2003.

DEBARBIEUX Bernard, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'Espace géographique*, n°2, 1995.

DEBARBIEUX Bernard, « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *L'Espace géographique*, 2006/4 Tome 35, p. 340-354.

DI MEO Guy. « Epistémologie des approches géographiques et socio-anthropologiques du quartier urbain. » In: *Annales de Géographie*. 1994, t. 103, n°577. pp. 255-275.

DONZELOT Jacques, *La ville à trois vitesses*, Editions de la Villette, Paris, 2009.

GRAFMEYER Yves *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, et JOSEPH Isaac, Aubier, 1990.

LYNCH Kevin, « The city image and its elements, chapter III », *The Image of the City*, MIT, 1960 p46-90.

MORSEL Joseph, « Appropriation communautaire du territoire, ou appropriation territoriale de la communauté ? Observations en guise de conclusion » *Hypothèses*, 2006/1, pp 89-104.

RATOUIS Olivier, « Christian Topalov (dir.), Les divisions de la ville », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 72 | 2003

RONCAYOLO Marcel, « Représentations et idéologies de la ville », *La ville et ses territoires*, Folio Essais, Gallimard, 1978, 1988, 1990, p. 160-181.

VESCHAMBRE Vincent, « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *ESO : travaux et documents de l'UMR 6590*, n°21, mars 2004, p. 73-77.

VETTRAINO Jean, « La dimension spatiale des inégalités. Regards croisés des sciences sociales. Presses universitaires de Rennes, 2011, 357 p., 22 €», *Revue Projet* 2/2012 (n° 327), p. 91-91

LANDRY Charles, *The Creative City. A toolkit for Urban Innovators*, second edition, Comedia, earthscan, London, 2008

MARCUSE peter, « Enclaves yes, ghettos, no : segregation and the state », Lincoln Institute, 2001.

SIMON Patrick, « Gentrification of Old Neighborhoods and Social integration in Europe », in Kazepov Yuri (dir.), *Cities of Europe. Changing Contexts, Local Arrangements, and the Challenge to Urban Cohesion*, Oxford, Blackwell, 2005.

TOPALOV Christian, *Les divisions de la ville*, Paris, 2002.

TROM Danny, « Habermas (Jürgen), L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise, Paris, Payot, réed. 1988. » *Politix*, vol. 2, n°5, Hiver 1989. pp. 95-96

Migrations et minorités

DOUKI Caroline et MINARD Philippe, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », Introduction, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol.5, n°54-4 bis, Belin, 2007, p.7-21.

DUFOIX Stéphane, GUERASSIMOFF Carine, DE TINGUY Anne, sld, *Loin des yeux, près du cœur, Les Etats et leurs expatriés*, Presses de Sciences Po, Paris, 2010.

FASSIN, Didier, FASSIN Eric, sld. *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*. Paris, La Découverte, 2006.

GREEN L. Nancy, *Repenser les migrations*. PUF, Paris, 2002.

GREEN L. Nancy, « Juifs et Noirs aux Etats-Unis. La rupture d'une « alliance naturelle ». *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*. 42^e année, N.2, 1987. Pp 445-464.

NOIRIEL Gérard, *Le creuset Français. Histoire de l'immigration (XIX-XXe siècle)*, Seuil, Paris, 1998, rééd. 2006.

NDIAYE Pap, *La condition noire*, Folio, Paris, 2008.

NOIRIEL Gérard, « Histoire de l'immigration en France. Etat des lieux, perspectives d'avenir. », *Hommes et migrations*, n°1255, Paris, Mai-Juin 2005.

NOIRIEL Gérard. L'immigration en France, une histoire en friche. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 41^e année, N. 4, 1986. pp. 751-769.

RALPH Schor, *Français et immigrés en temps de crise (1930-1980)*, L'Harmattan, Paris, 2004.

WIMMER Andreas et GLICK SCHILLER Nina, « Methodological nationalism and beyond : nation–state building, migration and the social sciences », *Global Networks*, oct. 2002, vol. 2, n°4, p. 301–334.

L'ethnicité, la mixité.

BARTH Fredrick, « Enduring and emerging issues in the analysis of the ethnicity ». In

VERMEULEN Hans et GOVERS Cora, *The Antropology of Ethnicity: beyond "Ethnic Groups ans Boundaries"*, Het Spinhuis, Amsterdam, 1994.

BEATE Colette et PHILIPPE Claudine: *Mixités, Variations autour d'une notion transversale*, L'Harmattan, Paris, 2008.

BERENI Laure, « La diversité en discours et en pratiques », publié dans la *viedesidées.fr* le 22 janvier 2016

BERTHELEU Hélène, « Sens et usages de « l'ethnisation » », *Revue européenne des migrations internationales*, vol.23-n°2, 2007.

CHARMES Eric, « Pour une approche critique de la mixité sociale, redistribuer les populations ou les ressources ? », *Laviedesidées.fr*, 2009.

JENKINS Richard, « Rethinking ethnicity. Identity, categorization and power », *Ethnic and Racial Studies*, Vol. 17, 1994, 197-219.

LENEL Emmanuelle, "Un regard phénoménologique sur la mixité urbaine.", *EspacesTemps.net*, Travaux, 22.08.2011. <http://www.espacestemp.net/articles/un-regard-phenomenologique-sur-la-mixite-urbaine/>

POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, suivi de FREDRIK Barth, *Les groupes ethniques et leurs frontières*, PUF, Paris, 1995.

L'ethnicité, la mixité dans l'espace.

AVENEL Cyprien, « La mixité dans la ville et dans les grands ensembles. Entre mythe social et instrument politique », *Informations sociales* 2005/5 (n° 125), p. 62-71.

BRODY Jeanne, *La rue des Rosiers. Une manière d'être juif*. Autrement, Paris, 1995.

EPSTEIN Renaud, KIRSZBAUM Thomas, « L'enjeu de la mixité sociale dans les politiques urbaines », *Regards sur l'actualité*, La documentation française, Avril 2003.

GABACCIA Donna, « l'invention de la petite Italie de New-York », colloque sur les Petites Italies, 2005.

GASTAUT Yvan, « La flambée raciste de 1973 en France », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 9, n°2, 1993. p. 61-75.

GREEN L. Nancy, « Le quartier ethnique en formation et transformation », in François Pouillon *et al* (dir.), *Lucette Valensi à l'œuvre. Une histoire anthropologique de l'Islam méditerranéen*, Saint Denis, Editions Bouchene, 2002.

GREEN L. Nancy, « Le ghetto revisité : les quartiers juifs américains et leur au-delà », in Chantal Bordes-Benayoun (éd.), *Les juifs et la ville*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000.

GYÖRGY Ezster, *Le « ghetto » ludique à Budapest : le quartier comme représentation*, Mémoire de Master sous la direction de Nancy L. Green, EHESS, Paris, 2008.

HANNERZ Ulz, "Chapter 9", *Soulside : Inquiries into ghetto culture and community*, New-York & London : Columbia University Press, 1969.

MARY Aude, *En territoire Tamoul à Paris*, Editions Autrement, Paris, 2008.

TEULIERES Laure et AMAR Marianne, « Introduction, Mémoires de quartier », *Diaspora. Histoire et sociétés*, Presses Universitaires du Mirail, n°11, Toulouse, 2011.

TIRABASSI Magdalena, « Amy Bernardy et les Petites Italies », colloque sur les Petites Italies, 2005.

WACQUANT Loic, *Parias urbains, Ghetto, banlieues, Etat*, La Découverte Poche, Paris, 2006.

WIRTH Louis, *Le Ghetto*, Chicago: Phoenix, 1928, p 1-17

Toulouse et Arnaud-Bernard

BAUMIER-KLARSFELD Agnès et TEULIERES Laure, *Toulouse en mouvement, melting-pot*. Autrement, Toulouse, 2010.

BENAYOUN Chantal (dir.), *Situations interethniques. Rapports de voisinage dans quatre quartiers toulousains*, Centre de Recherches Sociologiques, Université de Toulouse le Mirail, 1987.

BROUAT-THILLET Marie, *Evolution et réhabilitation du centre ancien de Toulouse : le quartier Arnaud-Bernard*, Toulouse, s.e., 1981.

CARRERE Martine, *Relogement des immigrés et action sociale dans le cadre de l'OPAH Arnaud Bernard à Toulouse*, Diplôme supérieur de Travail social, 1987.

COPPOLANI Jean, *Connaissance de Toulouse*, « Pays du Sud-Ouest », Privat, Toulouse, 1974.

COPPOLANI Jean, *Toulouse au XXe siècle*, Privat, Toulouse, 1961-62.

FAURE Christine. « Mai 1968 à Toulouse : le Mouvement du 25 avril ». In: *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. 1988, N. 11-13. *Mai-68 : Les mouvements étudiants en France et dans le monde*. pp. 200-204.

TOUHAMI Slimane, « Arnaud Bernard, ou quand l'Autre fait la ville », *Les Cahiers de Framespa*, 2007.

La fête et le repas-de-quartier.

BLIN Eric, « Les repas de rue : émergence d'une nouvelle fête urbaine ou effet de mode ? L'exemple de Tours », *Société, Paysages, Agriculture*, 2008/2 pp. 85 – 96. <http://noris.revues.org/1684> consulté le 12 mars 2016.

DI MEO Guy, « Le renouvellement des fêtes et des festivals, ses implications géographiques », *Les Annales de géographie*, Armand Colin, n°643, 2005/3, p. 227-243.

Mouvements politiques et sociaux

TONNELAT Stéphane, « Espace public, urbanité et démocratie », *Laviedesidees.fr*, 30 mars 2016, URL : <http://www.laviedesidees.fr/Espace-public-urbanite-et-democratie.html>

TRAÏNI Christophe, « L'anticulturalisme multiculturel de la Ligne Imaginòt », In Lilian Mathieu, Balasinski Justyne, *Art et contestation*, Res publica, Presses universitaires de Rennes, 2006. p47-63 <http://books.openedition.org/pur/12459>

Sources Web

<http://www.ladepeche.fr/article/2009/08/17/655564-les-commerçants-de-la-place-arnaud-bernard-lancent-un-sos.html>

<http://www.midilibre.fr/2015/05/08/montpellier-petit-bard-des-parents-disent-non-au-ghetto-oui-a-la-mixite,1158950.php>

<http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=zonages/iris.htm> consulté le 20/05/2016

<http://www.ladepeche.fr/article/2016/01/30/2266925-arnaud-bernard-nous-sommes-les-oublies-e-detoulouse.html>

http://www.petitions24.net/signatures/arnaud_bernard_nous_sommes_les_oublies_de_toulouse_centre/